

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Contes moraux [Document électronique]. T. 1 / par M. Marmontel,...

ALCIBIADE OU LE MOI

p1

La nature et la fortune semblaient avoir conspiré
au bonheur d' Alcibiade. Richesses, talens,
beauté, naissance, la fleur de l' âge et la santé,
que de titres pour avoir tous les ridicules !
Alcibiade n' en avait qu' un, il voulait être aimé
pour lui-même. Depuis la coquetterie jusqu' à
la sagesse, il avait tout séduit dans Athènes ;
mais en lui était-ce bien lui qu' on aimait ? Cette
délicatesse lui prit un matin, comme il venait
de faire sa cour à une prude : c' est le moment
des réflexions. Alcibiade en fit sur ce qu' on
appelle le sentiment pur, la métaphysique de
l' amour. Je suis bien dupe, disait-il, de prodiguer
mes soins à une femme qui ne m' aime peut-être
que pour elle-même ! Je le saurai, de par tous
les dieux ; et s' il en est ainsi, elle peut chercher
parmi nos athlètes un soupirant qui me remplace.

p2

La belle prude, suivant l' usage, opposait
toujours quelque faible résistance aux désirs
d' Alcibiade. C' était une chose épouvantable !
Elle ne pouvait y penser sans rougir. Il fallait
aimer comme elle aimait, pour s' y résoudre.
Elle aurait voulu, pour tout au monde, qu' il fût
moins jeune et moins empressé. Alcibiade la
prit au mot. Je m' aperçois, madame, lui dit-il
un jour, que ces complaisances vous coûtent :
eh bien ! Je veux vous donner une preuve de
l' amour le plus parfait. Oui, je consens, puisque

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

vous le voulez, que nos âmes seules soient unies, et je vous donne ma parole de n' exiger rien de plus.

La prude loua cette résolution d' un air bien capable de la faire évanouir ; mais Alcibiade tint bon. Elle en fut surprise et piquée ; cependant il fallut dissimuler.

Le jour suivant, tout ce que le déshabillé peut avoir d' agaçant fut mis en usage. La vivacité du désir brillait dans les yeux de la prude ; dans son maintien, la nonchalance et la volupté. Les voiles les plus légers, le désordre le plus favorable, tout en elle invitait Alcibiade à s' oublier. Il aperçut le piège. Quelle victoire, lui dit-il, madame, quelle victoire à remporter sur moi-même ! Je vois bien que l' amour m' éprouve, et je m' en applaudis ; la délicatesse

p3

de mes sentimens en éclatera davantage. Ces voiles transparens et légers, ces coussins dont la volupté semble avoir formé son trône, votre beauté, mes désirs ; combien d' ennemis à vaincre ! Ulysse n' y échapperait pas ; Hercule y succomberait ; je serai plus sage qu' Ulysse, et moins fragile qu' Hercule ; oui, je vous prouverai que le seul plaisir d' aimer peut tenir lieu de tous les plaisirs. Vous êtes charmant, lui dit-elle, et je puis me flatter d' avoir un amant unique ; je ne crains qu' une chose, c' est que votre amour ne s' affaiblisse par la rigueur. Au contraire, interrompit vivement Alcibiade, il n' en sera que plus ardent. -mais, mon cher enfant, vous êtes jeune, il est des momens où l' on n' est pas maître de soi ; et je crois votre fidélité bien hasardée, si je vous livre à vos désirs. -soyez tranquille, madame, je vous répons de tout. Je puis vaincre mes désirs auprès de vous ; auprès de qui n' en serai-je pas le maître ? -vous me promettez du moins lui dit-elle, que, s' ils deviennent trop pressans, vous m' en ferez l' aveu ? Je ne veux point qu' une mauvaise honte vous retienne. Ne vous piquez pas de me tenir parole : il n' est rien que je ne vous pardonne plutôt qu' une infidélité. -oui, madame, je vous avouerai ma faiblesse de la meilleure foi du monde, quand je serai prêt à y succomber :

p4

mais laissez-moi du moins éprouver mes forces ; je sens qu' elles iront encore loin, et j' espère que l' amour m' en donnera de nouvelles. La prude était furieuse ; mais, sans se démentir, elle ne pouvait se plaindre : elle se contraignit encore, dans l' espoir qu' à une nouvelle épreuve Alcibiade succomberait. Il reçut le lendemain, à son réveil, un billet conçu en ces termes : " j' ai passé la plus cruelle nuit ; venez me voir. Je ne puis vivre sans vous. "

il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n' étaient qu' entr' ouverts ; un jour tendre se glissait dans l' appartement à travers des ondes de pourpre. La prude était encore dans un lit parsemé de roses. Venez, lui dit-elle d' une voix plaintive, venez calmer mes inquiétudes. Un songe affreux m' a tourmentée cette nuit ! J' ai cru vous voir aux genoux d' une rivale. Ah ! J' en frémis encore. Je vous l' ai dit, Alcibiade, je ne puis vivre dans la crainte que vous ne soyez infidèle : mon malheur serait d' autant plus sensible, que j' en serais moi-même la cause : et je veux du moins n' avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre, vous êtes trop jeune pour le pouvoir long-temps. Ne vous connais-je pas ? Je sens que j' ai trop exigé de vous, je sens qu' il y a de l' imprudence et de la cruauté à vous imposer une loi si

p5

dure. Comme elle parlait ainsi de l' air du monde le plus touchant, Alcibiade se jette à ses pieds. Je suis bien malheureux, lui dit-il, madame, si vous ne m' estimez pas assez pour me croire capable de m' attacher à vous par les seuls liens du sentiment ! Après tout, de quoi me suis-je privé ? De ce qui déshonore l' amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce sacrifice pour quelque chose : mais fût-il aussi grand que vous vous l' imaginez, je n' en aurai que plus de gloire. Non, mon cher Alcibiade, lui dit la prude en lui tendant la main, je ne veux point d' un sacrifice qui te coûte ; je suis trop sûre et trop flattée de l' amour pur et délicat que tu m' as si bien témoigné. Sois heureux, j' y consens. Je le suis, madame, s' écria-t-il, du bonheur de vivre pour vous : cessez de me soupçonner et de me plaindre ; vous voyez l' amant le plus fidèle, le plus tendre, le plus respectueux.

Et le plus sot, interrompit-elle en tirant brusquement ses rideaux ; et elle appela ses esclaves. Alcibiade sortit furieux de n' avoir été aimé que comme un autre, et bien résolu de ne plus revoir une femme qui ne l' avait pris que pour son plaisir. Ce n' est pas ainsi, dit-il, qu' on aime dans l' âge de l' innocence ; et, si la jeune Glicérie éprouvait pour moi ce que ses yeux

p6

semblent me dire, je suis bien certain que ce serait de l' amour tout pur. Glicérie, dans sa quinzisième année, attirait déjà les vœux de la plus brillante jeunesse. Qu' on imagine une rose au moment de s' épanouir ; tels étaient la fraîcheur et l' éclat de sa beauté. Alcibiade se présenta, et ses rivaux se dissipèrent. Ce n' était point encore l' usage, à Athènes, de s' épouser pour se haïr et pour se mépriser le lendemain ; et l' on donnait aux jeunes gens, avant l' hymen, le loisir de se voir et de se parler avec une liberté décente. Les filles ne se reposaient pas sur leurs gardiens du soin de leur vertu ; elles se donnaient la peine d' être sages elles-mêmes. La pudeur n' a commencé à combattre faiblement que depuis qu' on lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défense. Alcibiade n' oublia rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il loua la jeune athénienne sur ses talens, ses grâces, sa beauté ; il lui fit sentir, dans tout ce qu' elle disait, une finesse qu' elle n' y avait pas mise, et une délicatesse dont elle ne se doutait pas. Quel dommage qu' avec tant de charmes elle n' eût pas un coeur sensible ! Je vous adore, lui disait-il, et je suis heureux si vous m' aimez. Ne craignez pas de me le dire : une

p7

candeur ingénue est la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la dissimulation, cette belle bouche n' est pas faite pour trahir les sentimens de votre coeur ; qu' elle soit l' organe de l' amour, c' est pour lui-même qu' il l' a formée. Si vous voulez que je sois sincère, lui répondit Glicérie avec une modestie mêlée

de tendresse, faites du moins que je puisse l' être sans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon coeur, mais je veux aussi ne pas trahir mon devoir ; et je trahirais l' un ou l' autre si j' en disais davantage. Glicérie voulait, avant de s' expliquer, que leur hymen fût conclu. Alcibiade voulait qu' elle s' expliquât avant de penser à l' hymen. Il sera bien temps, disait-il, de m' assurer de votre amour, quand l' hymen vous en aura fait un devoir, et que je vous aurai réduite à la nécessité de feindre ! C' est aujourd' hui, que vous êtes libre, qu' il serait flatteur pour moi d' entendre de votre bouche l' aveu désintéressé d' un sentiment naturel et pur. -eh bien ! Soyez content, et ne me reprochez plus de n' avoir pas un coeur sensible ; il l' est du moins depuis que je vous estime assez pour vous confier mon secret ; mais à présent qu' il m' est échappé, j' exige de vous une complaisance : c' est de ne me plus parler tête à tête, que vous ne soyez d' accord avec ceux dont je dépends. L' aveu qu' Alcibiade

p8

venait d' obtenir aurait fait le bonheur d' un amant moins difficile, mais sa chimère l' occupait. Il voulut voir jusqu' au bout s' il était aimé pour lui-même. Je ne vous dissimulerai pas, lui dit-il, que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais succès. Vos parens me reçoivent avec une politesse froide, que j' aurais prise pour un congé, si le plaisir de vous voir n' eût vaincu ma délicatesse : mais si j' oblige votre père à s' expliquer, il ne sera plus temps de feindre. Il est membre de l' aréopage ; Socrate, le plus vertueux des hommes, y est suspect et odieux : je suis l' ami et le disciple de Socrate ; et je crains bien que la haine qu' on a pour lui ne s' étende jusqu' à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être ; mais enfin, si votre père nous sacrifie à sa politique, s' il me refuse votre main, à quoi vous déterminez-vous ? à être malheureuse, lui répondit Glicérie, et à céder à ma destinée. -vous ne me verrez donc plus ? -si l' on me défend de vous voir, il faudra bien que j' obéisse. -vous obéirez donc aussi, si l' on vous propose un autre époux ? - je serai la victime de mon devoir. -et par devoir vous aimerez l' époux qu' on vous aura choisi ? -je tâcherai de ne le point haïr. Mais quelles questions vous me faites ? Que penseriez-vous de moi si j' avais d' autres

sentimens ?

p9

-que vous m' aimeriez comme on doit aimer.
-il est trop vrai que je vous aime. -non,
Glicérie, l' amour ne connaît point de loi ; il est
au-dessus de tous les obstacles. Mais je vous
rends justice : ce sentiment est trop fort pour
votre âge ; il veut des âmes fermes et courageuses,
que les difficultés irritent et que les revers
n' étonnent pas. Un tel amour est rare, je
l' avoue. Vouloir un état, un nom, une fortune
dont on dispose, se jeter enfin dans les bras
d' un mari pour se sauver de ses parens : voilà
ce qu' on appelle amour, et voilà ce que
j' appelle désir de l' indépendance. Vous êtes bien
le maître, lui dit-elle les larmes aux yeux,
d' ajouter l' injure au reproche. Je ne vous ai rien
dit que de tendre et d' honnête. Ai-je balancé
un moment à vous sacrifier vos rivaux ! Ai-je
hésité à vous avouer votre triomphe ? Que me
demandez-vous de plus ? Je vous demande, lui
dit-il, de me jurer une constance à toute
épreuve, de me jurer que vous serez à moi,
quoi qu' il arrive, et que vous ne serez qu' à moi.
-en vérité, seigneur, c' est ce que je ne ferai
jamais. -en vérité, madame, je devais m' attendre
à cette réponse, et je rougis de m' y être
exposé. à ces mots, il se retira outré de colère,
et se disant à lui-même : j' étais bien bon d' aimer

p10

un enfant qui n' a point d' âme, et dont le
coeur ne se donne que par avis de parens !
Il y avait dans Athènes une jeune veuve qui
paraissait inconsolable de la perte de son époux.
Alcibiade lui rendit, comme tout le monde, les
premiers devoirs, avec le sérieux que la bienséance
impose auprès des personnes affligées.
La veuve trouva un soulagement sensible dans
les entretiens de ce disciple de Socrate, et
Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes
de la veuve. Cependant leur morale s' égayait
de jour en jour. On fit l' éloge des bonnes
qualités du défunt, et puis on convint des
mauvaises. C' était bien le plus honnête homme du
monde ! Mais il n' avait précisément que le sens
commun. Il était assez bien de figure, mais sans
élégance et sans grâce ; rempli d' attentions et

de soins, mais d' une assiduité fatigante. Enfin, on était au désespoir d' avoir perdu un si bon mari, mais bien résolu à n' en pas prendre un second. Eh quoi, dit Alcibiade, à votre âge renoncer à l' hymen ! Je vous avoue, répondit la veuve, qu' autant l' esclavage me répugne, autant la liberté m' effraie. à mon âge, livrée à moi-même et ne tenant à rien, que vais-je devenir ? Alcibiade ne manqua pas de lui insinuer qu' entre l' esclavage de l' hymen et l' abandon du

p11

veuvage, il y aurait un milieu à prendre, et qu' à l' égard des bienséances, rien au monde n' était plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révolté de cette proposition ; on aurait mieux aimé mourir. Mourir dans l' âge des amours et des grâces ! Il était facile de faire voir le ridicule d' un tel projet ; et la veuve ne craignait rien tant que de se donner des ridicules. Il fut donc résolu qu' elle ne mourrait pas : il était déjà décidé qu' elle ne pouvait vivre sans tenir à quelque chose ; ce quelque chose devait être un amant ; et, sans prévention, elle ne connaissait point d' homme plus digne qu' Alcibiade de lui plaire et de l' attacher. Il redoubla ses assiduités : d' abord elle s' en plaignit, bientôt elle s' y accoutuma, enfin elle y exigea du mystère ; et, pour éviter les imprudences, on s' arrangea déceimment. Alcibiade était au comble de ses vœux. Ce n' étaient ni les plaisirs de l' amour, ni les avantages de l' hymen qu' on aimait en lui, c' était lui-même ; du moins le croyait-il ainsi. Il triomphait de la douleur, de la sagesse, de la fierté d' une femme qui n' exigeait de lui que du secret et de l' amour. La veuve, de son côté, s' applaudissait de tenir sous ses lois l' objet de la jalousie de toutes les beautés de la Grèce. Mais combien peu de personnes savent jouir sans confidens !

p12

Alcibiade, amant secret, n' était qu' un amant comme un autre, et le plus beau triomphe n' est flatteur qu' autant qu' il est solennel. Un auteur a dit que ce n' est pas tout que d' être dans une belle campagne, si l' on n' a quelqu' un

à qui l' on puisse dire : la belle campagne ! La veuve trouva de même que ce n' était pas assez d' avoir Alcibiade pour amant, si elle ne pouvait dire à quelqu' un : j' ai pour amant Alcibiade. Elle en fit donc la confidence à une amie intime, qui le dit à son amant, et celui-ci à toute la Grèce. Alcibiade, étonné qu' on publiât son aventure, crut devoir en avertir la veuve, qui l' accusa d' indiscretion. Si j' en étais capable, lui dit-il, je laisserais courir des bruits que j' aurais voulu répandre ; et je ne souhaite rien tant que de les faire évanouir. Observons-nous avec soin ; évitons en public de nous trouver ensemble ; et, quand le hasard nous réunira, ne vous offensez point de l' air distrait et dissipe que j' affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d' assez mauvaise humeur. Je sens bien, lui dit-elle, que vous en serez plus à votre aise : les assiduités, les attentions vous gênent, et vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger. Mais, moi, quelle contenance voulez-vous que je tiennne ? Je ne saurais prendre sur moi d' être coquette : ennuyée de

p13

tout en votre absence, rêveuse et embarrassée auprès de vous, j' aurai l' air d' être jouée, et je le serai peut-être en effet. Si l' on est persuadé que vous m' avez, il n' y a plus aucun remède ; le public ne revient pas. Quel sera donc le fruit de ce prétendu mystère ? Nous aurons l' air, vous, d' un amant détaché ; moi, d' une amante délaissée. Cette réponse de la veuve surprit Alcibiade ; la conduite qu' elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle se donnait plus d' aisance et de liberté. Au spectacle, elle exigeait qu' il fût assis derrière elle, qu' il lui donnât la main pour aller au temple, qu' il fût de ses promenades et de ses soupers. Elle affectait surtout de se trouver avec ses rivales ; et au milieu de ce concours, elle voulait qu' il ne vît qu' elle. Elle lui commandait d' un ton absolu, le regardait avec mystère, lui souriait d' un air d' intelligence, et lui parlait à l' oreille avec cette familiarité qui annonce au public qu' on est d' accord. Il vit bien qu' elle le tenait partout comme un esclave enchaîné à son char. J' ai pris des airs pour des sentimens, dit-il avec un soupir ; ce n' est pas moi qu' elle aime, c' est l' éclat de ma conquête ; elle me mépriserait, si elle n' avait point de rivales. Apprenons-lui

que la vanité n' est pas digne de fixer l' amour.
La jalousie des philosophes ne pouvait pardonner

p14

à Socrate de n' enseigner en public que la vérité et la vertu ; on portait chaque jour à l' aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate, occupé à faire du bien, laissait dire de lui tout le mal qu' on imaginait ; mais Alcibiade, dévoué à Socrate, faisait face à ses ennemis. Il se présentait aux magistrats ; il leur reprochait d' écouter des lâches, et d' épargner des imposteurs, et il ne parlait de son maître que comme du plus juste et du plus sage des mortels. L' enthousiasme rend éloquent. Dans les conférences qu' il eut avec un des membres de l' aréopage, en présence de la femme du juge, il parla avec tant de douceur et de véhémence, de sentiment et de raison ; sa beauté s' anima d' un feu si noble et si touchant, que cette femme vertueuse en fut émue jusqu' au fond de l' âme. Elle prit son trouble pour de l' admiration. Socrate, dit-elle à son époux, est en effet un homme divin, s' il fait de semblables disciples. Je suis enchantée de l' éloquence de ce jeune homme : il n' est pas possible de l' entendre sans devenir meilleur. Le magistrat, qui n' avait garde de soupçonner la sagesse de son épouse, rendit à Alcibiade l' éloge qu' elle avait fait de lui. Alcibiade en fut flatté : il demanda au mari la permission de cultiver l' estime de sa femme. Le bon homme l' y invita. Ma femme,

p15

dit-il, est philosophe aussi, et je serai bien aise de vous voir aux prises. Rodope (c' était le nom de cette femme respectable) se piquait en effet de philosophie ; et celle de Socrate, dans la bouche d' Alcibiade, la gagnait de plus en plus. J' oubliais de dire qu' elle était dans l' âge où l' on n' est plus jolie, mais où l' on est encore belle, où l' on est peut-être un peu moins aimable, mais où l' on sait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit des devoirs ; elle ne se défia ni de lui, ni d' elle-même. L' étude de la sagesse remplissait tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate passaient de l' âme d' Alcibiade dans

celle de Rodope, et dans ce passage elles prenaient de nouveaux charmes : c' était un ruisseau d' eau pure qui coulait au travers des fleurs. Rodope en était chaque jour plus altérée : elle se faisait définir, suivant les principes de Socrate, la sagesse et la vertu, la justice et la vérité. L' amitié vint à son tour, et après en avoir approfondi l' essence : je voudrais bien savoir, dit Rodope, quelle différence met Socrate entre l' amour et l' amitié ? Quoique Socrate ne soit point de ces philosophes qui analysent tout, lui répondit Alcibiade, il distingue trois amours : l' un grossier et bas, qui nous est commun avec les animaux, c' est l' attrait du besoin et le goût du plaisir ; l' autre pur et céleste, qui nous rapproche

p16

des dieux, c' est l' amitié plus vive et plus tendre ; le troisième enfin, qui participe des deux premiers, tient le milieu entre les dieux et les brutes, et semble le plus naturel aux hommes ; c' est le lien des âmes cimenté par celui des sens. Socrate donne la préférence au charme pur de l' amitié ; mais, comme il ne fait point un crime à la nature d' avoir uni l' esprit à la matière, il n' en fait pas un à l' homme de se ressentir de ce mélange dans ses penchans et dans ses plaisirs. C' est surtout lorsque la nature a pris soin d' unir un beau corps avec une belle âme, qu' il veut qu' on respecte l' ouvrage de la nature ; car, quelque laid que soit Socrate, il rend justice à la beauté. S' il savait, par exemple, avec qui je m' entretiens de philosophie, je ne doute pas qu' il ne me fît une querelle d' employer si mal ses leçons. Je vous dispense d' être galant, interrompit Rodope : je parle à un sage ; et, tout jeune qu' il est, je veux qu' il m' éclaire et non pas qu' il me flatte. Revenons aux principes de votre maître. Il permet l' amour, dites-vous : mais en connaît-il les égaremens et les excès ? Oui, madame, comme il connaît ceux de l' ivresse, et il ne laisse pas de permettre le vin. La comparaison n' est pas juste, dit Rodope : on est libre de choisir ses vins, et d' en modérer

p17

l' usage ; a-t-on la même liberté en amour ? Il est sans choix et sans mesure. Oui, sans doute, reprit Alcibiade, dans un homme sans moeurs et sans principes ; mais Socrate commence par former des hommes éclairés et vertueux, et c' est à ceux-là qu' il permet l' amour. Il sait bien qu' ils n' aimeront rien que d' honnête ; et alors on ne court aucun risque à aimer à l' excès. L' ascendant mutuel de deux âmes vertueuses ne peut que les rendre plus vertueuses encore. Chaque réponse d' Alcibiade aplanissait quelque difficulté dans l' esprit de Rodope, et rendait le penchant qui l' attirait vers lui, plus glissant et plus rapide. Il ne restait plus que la foi conjugale, et c' était là le noeud gordien. Rodope n' était pas de celles avec qui on le tranche ; il fallait le dénouer. Alcibiade s' y prit de loin. Comme ils en étaient un jour sur l' article de la société : le besoin, dit Alcibiade, a réuni les hommes, l' intérêt commun a réglé leurs devoirs, et les abus ont produit les lois. Tout cela est sacré, mais tout cela est étranger à notre âme. Comme les hommes ne se touchent qu' au dehors, les devoirs mutuels qu' ils se sont imposés ne passent point la superficie. La nature seule est la législatrice du coeur ; elle seule peut inspirer la reconnaissance ; l' amour, le sentiment ne sauraient être un devoir d' institution.

p18

De là vient, par exemple, que dans le mariage on ne peut promettre ni exiger qu' un attachement corporel. Rodope, qui avait goûté le principe, fut effrayé de la conséquence. Quoi ! Dit-elle, je n' aurais promis à mon mari que de me comporter comme si je l' aimais ? -qu' avez-vous donc pu lui promettre ? De l' aimer en effet, lui répondit-elle d' une voix mal assurée. -il vous a donc promis à son tour d' être non-seulement aimable, mais, de tous les hommes, le plus aimable à vos yeux ? -il m' a promis d' y faire son possible, et il me tient parole. -eh bien, vous faites votre possible aussi pour l' aimer uniquement ; mais ni l' un ni l' autre vous n' êtes garans du succès. Voilà une morale affreuse ! S' écria Rodope. -heureusement, madame, elle n' est pas si affreuse : il y aurait trop de coupables, si l' amour conjugal était un devoir essentiel. -quoi ! Seigneur, vous doutez ? ... -je ne doute de rien, madame. Mais ma franchise

peut vous déplaire ; et je ne vous vois pas disposée à l'imiter. Je croyais parler à un philosophe, et je ne parlais qu'à une femme d'esprit. Je me retire confus de ma méprise ; mais je veux vous donner pour adieu un exemple de sincérité. Je crois avoir des mœurs aussi pures, aussi honnêtes que la femme la plus vertueuse. Je sais tout aussi bien qu'elle à quoi nous engageant

p19

l'honneur et la religion du serment ; je connais les lois de l'hymen, et le crime de les violer : cependant, eussé-je épousé mille femmes, je ne me ferais pas le plus léger reproche de vous trouver vous seule plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes ensemble. Selon vous, pour être vertueuse, il ne faut avoir ni une âme ni des yeux ; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection. Ce discours, prononcé du ton du dépit et de la colère, laissa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès lors Alcibiade cessa de la voir. Elle avait découvert dans ses adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la dispute ; elle sentit de son côté que ses conférences philosophiques n'étaient pas ce qu'elle regrettait le plus. L'ennui de tout, le dégoût d'elle-même, une répugnance secrète pour les empressemens de son mari, enfin le trouble et la rougeur que lui causait le seul nom d'Alcibiade, tout lui faisait craindre le danger de le revoir, et cependant elle brûlait du désir de le revoir encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avait fait entendre qu'ils s'étaient piqués l'un et l'autre sur une dispute de mots, le magistrat en fit une plaisanterie à Alcibiade, et l'obligea de revenir. L'entrevue fut sérieuse : le mari s'en amusa quelque temps ; mais ses affaires

p20

l'appelaient ailleurs. Je vous laisse, leur dit-il, et j'espère qu'après vous être brouillés sur les mots, vous vous réconcilierez sur les choses. Le bon homme n'y entendait pas malice ; mais sa femme en rougit pour lui. Après un assez long silence, Alcibiade prit

la parole. Nos entretiens, madame, faisaient mes délices ; et avec toutes les facilités possibles d' être dissipé, vous m' aviez fait goûter et préférer à tout les charmes de la solitude. Je n' étais plus au monde, je n' étais plus à moi-même, j' étais à vous tout entier. Ne pensez pas qu' un fol espoir de vous séduire et de vous égarer se fût glissé dans mon âme : la vertu, bien plus que l' esprit et la beauté, m' avait enchaîné sous vos lois ; mais vous aimant d' un amour aussi délicat que tendre, je me flattais de vous l' inspirer. Cet amour pur et vertueux vous offense, ou plutôt il vous importune, car il n' est pas possible que vous le condamnerez de bonne foi. Tout ce que je sens pour vous, madame, vous l' éprouvez pour un autre ; vous me l' avez avoué. Je ne puis vous le reprocher ni m' en plaindre ; mais convenez que je ne suis pas heureux. Il n' y a peut-être qu' une femme dans Athènes qui ait de l' amour pour son mari, et c' est précisément de cette femme que je deviens éperdu. En vérité, vous êtes bien fou, pour le disciple d' un

p21

sage ! Lui dit Rodope en souriant. Il répliqua, le plus sérieusement du monde ; elle répartit en badinant ; il lui prit la main, elle se fâcha ; il baisa cette main, elle voulut se lever ; il la retint, elle rougit ; et la tête tourna aux deux philosophes. Il n' est pas besoin de dire combien Rodope fut désolée, ni comment elle se consola : tout cela se suppose aisément dans une femme vertueuse et passionnée. Elle tremblait surtout pour l' honneur et le repos de son mari. Alcibiade lui fit le serment d' un secret inviolable ; mais la malice du public le dispensa d' être indiscret. On savait bien qu' il n' était pas homme à parler sans cesse de philosophie à une femme aimable. Ses assiduités donnèrent des soupçons ; les soupçons, dans le monde, valent des certitudes. Il fut décidé qu' Alcibiade avait Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l' époux. Il n' avait garde d' y ajouter foi ; mais son honneur et celui de sa femme exigeaient qu' elle se mît au-dessus des soupçons. Il lui parla de la nécessité d' éloigner Alcibiade, avec tant de douceur, de raison et de confiance, qu' elle n' eut pas même la force de répliquer. Rien de plus accablant pour une âme sensible et naturellement vertueuse, que de recevoir des

marques d' estime qu' elle ne mérite pas.

p22

Rodope, dès ce moment, résolut de ne plus voir Alcibiade ; et, plus elle sentait de faiblesse, plus elle lui montra de fermeté dans la résolution qu' elle avait prise de rompre avec lui sans retour. Il eut beau la combattre avec toute son éloquence. J' ai pu me laisser persuader, lui dit-elle, que les torts qu' on avait avec un mari n' étaient rien ; mais les seules apparences sont des torts réels, dès qu' elles attaquent son honneur, ou qu' elles troublent son repos. Je ne suis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire ; mais le rendre heureux autant qu' il dépend de moi, est un devoir indispensable. - ainsi, madame, vous préférez son bonheur au mien ? -je préfère, lui dit-elle, mes engagements à mes inclinations : ce mot échappé sera ma dernière faiblesse. Et je me croyais aimé ! S' écria Alcibiade avec dépit. Adieu, madame : je vois bien que je n' ai dû mon bonheur qu' au caprice d' un moment. Voilà de nos honnêtes femmes, poursuivit-il ; quand elles nous prennent, c' est excès d' amour ; quand elles nous quittent, c' est effort de vertu : et, dans le fond, cet amour et cette vertu ne sont qu' une fantaisie qui leur vient ou qui leur passe. J' ai mérité tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s' est pas respectée, ne doit

p23

pas s' attendre à l' être. Il est bien juste que nos faiblesses nous attirent des mépris. Alcibiade, après tant d' épreuves, était bien convaincu qu' il ne fallait plus compter sur les femmes ; mais il n' était pas assez sûr de lui-même pour s' exposer à de nouveaux dangers ; et tout résolu qu' il était à ne plus aimer, il sentait confusément le besoin d' aimer encore. Dans cette inquiétude secrète, comme il se promenait un jour sur le bord de la mer, il vit venir à lui une femme que sa démarche et sa beauté lui auraient fait prendre pour une déesse, s' il ne l' eût pas reconnue pour la courtisane érigone. Il voulait s' éloigner ; elle l' aborda. Alcibiade, lui dit-elle, la philosophie

te rendra fou : dis-moi, mon enfant, est-ce à ton âge qu' il faut s' ensevelir tout vivant dans ses idées creuses et tristes ! Crois-moi, sois heureux : l' on a toujours le temps d' être sage. Je n' aspire à être sage, lui dit-il, que dans le dessein d' être heureux. -la belle route pour arriver au bonheur ! Crois-tu que je me consume, moi, dans l' étude de la sagesse ? Et cependant est-il d' honnête femme plus contente de son sort ? Ce Socrate t' a gâté, c' est dommage ; mais il y a de la ressource, si tu veux prendre des leçons. Depuis long-temps j' ai des desseins sur toi : je suis jeune, belle et sensible,

p24

et je crois valoir, sans vanité, un philosophe à longue barbe. Ils enseignent à se priver : triste science ! Viens à mon école, je t' apprendrai à jouir. Je ne l' ai que trop bien appris à mes dépens, lui dit Alcibiade ; le faste et les plaisirs m' ont ruiné. Je ne suis plus cet homme opulent et magnifique, que ses folies ont rendu si célèbre ; et je ne me soutiens aujourd' hui qu' aux dépens de mes créanciers. - bon ! Est-ce là ce qui te chagrine ? Console-toi : j' ai de l' or, des pierreries à foison ; et les folies des autres serviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup, lui répondit Alcibiade, par des offres si obligeantes ; mais je n' en abuserai point. -que veux-tu dire avec ta délicatesse ? L' amour ne rend-il pas tout commun ? D' ailleurs, qui s' imaginera que tu me doives quelque chose ? Tu n' es pas assez fat pour t' en vanter, et j' ai trop de vanité pour le publier moi-même. -je vous avoue que vous me surprenez ; car enfin vous avez la réputation d' être avare. Avare ! Oui, sans doute, avec ceux que je n' aime pas, pour être prodigue avec celui que j' aime. Mes diamans me sont bien chers, mais tu m' es plus cher encore ; et, s' il le faut, tu n' as qu' à parler, demain je te les sacrifie. Votre générosité, reprit Alcibiade, me confond et me pénètre : je vous donnerais le plaisir de l' exercer,

p25

si je pouvais du moins la reconnaître en jeune homme ; mais je ne dois pas vous dissimuler

que l' usage immodéré des plaisirs n' a pas seulement ruiné ma fortune : j' ai trouvé le secret de vieillir avant l' âge. Je le crois bien, reprit érigone en souriant : tu as connu tant d' honnêtes femmes ? Mais je vais bien plus te surprendre, un sentiment vif et délicat est tout ce que j' attends de toi ; et, si ton coeur n' est pas ruiné, tu as encore de quoi me suffire. Vous plaisantez, dit Alcibiade. -point du tout. Si je prenais un hercule pour amant, je voudrais qu' il fût Hercule ; mais je veux qu' Alcibiade m' aime en Alcibiade, avec toute la délicatesse de cette volupté tranquille dont la source est dans le coeur. Si du côté des sens tu me ménages quelques surprises, à la bonne heure ; je te permets tout, et je n' exige rien. En vérité, dit Alcibiade, je demeure aussi enchanté que surpris ; et sans l' inquiétude et la jalousie que me causeraient mes rivaux... -des rivaux ! Tu n' en auras que de malheureux, je t' en donne ma parole. Tiens, mon ami, les femmes ne changent que par coquetterie ou par curiosité, et tu sens bien que chez moi l' une et l' autre sont épuisées. Si je ne connaissais point les hommes, la parole que je te donne serait un peu hasardée ; mais, en te les sacrifiant, je sais bien ce

p26

que je fais. Après tout, il y a un bon moyen de te tranquilliser. Tu as une campagne assez loin d' Athènes, où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te sens-tu capable de soutenir le tête-à-tête ! Nous partirons quand tu voudras. Non, lui dit-il, mon devoir me retient pour quelque temps à la ville. Mais, si nous nous arrangeons ensemble, devons-nous nous afficher ? -tu en es le maître : si tu veux m' avouer, je te proclamerai ; si tu veux du mystère, je serai plus discrète et plus réservée qu' une prude. Comme je ne dépends de personne, et que je ne t' aime que pour toi, je ne crains ni ne désire d' attirer les yeux du public. Ne te gêne point, consulte ton coeur ; et, si je te conviens, mon souper nous attend. Allons prendre à témoin de nos sermens les dieux du plaisir et de la joie. Alcibiade prit la main d' érigone, et la baisant avec transport : enfin, dit-il, j' ai trouvé de l' amour ; c' est d' aujourd' hui que mon bonheur commence. Ils arrivent chez la courtisane. Tout ce que le goût peut inventer de délicat et d' exquis

pour flatter tous les sens à la fois, semblait concourir, dans ce souper délicieux, à l'enchantement d' Alcibiade. C' était dans un salon pareil que Vénus recevait Adonis, lorsque les Amours leur versaient le nectar, et que les

p27

Grâces leur servaient l' ambrosie. Quand j' ai pris, dit érigone, le nom d' une des maîtresses de Bacchus, je ne me flattais pas de posséder un jour un mortel plus beau que le vainqueur de l' Inde. Que dis-je un mortel ? C' est Bacchus, Apollon et l' amour que je possède, et je suis dans ce moment l' heureuse rivale d' érigone, de Calliope et Psyché. Je vous couronne donc, ô mon jeune dieu, de pampre, de laurier et de myrte ; puissé-je rassembler à vos yeux tous les attraits qu' ont adorés les immortels dont vous réunissez les charmes ! Alcibiade, enivré d' amour-propre et d' amour, déploya tous ces talents enchanteurs qui séduisaient la sagesse même. Il chanta son triomphe sur la lyre ; il compara son bonheur à celui des dieux, et il se trouva plus heureux comme on le trouvait plus aimable.

Après le souper, il fut conduit dans un appartement voisin, mais séparé de celui d' érigone. Reposez-vous, mon cher Alcibiade, lui dit-elle en le quittant ; puisse l' amour ne vous occuper que de moi dans vos songes ! Daignez du moins me le faire croire ; et, si quelque autre objet vient s' offrir à votre pensée, épargnez ma délicatesse ; et, par un mensonge complaisant, réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le sommeil. Eh quoi ! Lui répondit tendrement

p28

Alcibiade, me réduirez-vous aux plaisirs de l' illusion ? Vous n' aurez jamais avec moi, lui dit-elle, d' autres lois que vos désirs. à ces mots, elle se retira en chantant. Alcibiade transporté s' écria : ô pudeur ! ô vertu ! Qu' êtes-vous donc, si dans un coeur où vous n' habitez point, se trouve l' amour pur et chaste, l' amour tel qu' il descendit des cieus pour animer l' homme encore innocent, et pour

embellir la nature ? Dans cet excès d'admiration et de joie, il se lève, et il va surprendre érigone.

érigone le reçut avec un souris. Sensible, sans emportemens, son coeur ne semblait enflammé que des désirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulèrent dans cette union délicieuse, sans que la courtisane démentît un seul moment le caractère qu'elle avait pris. Mais le jour fatal approchait, qui devait dissiper une illusion si flatteuse.

Les apprêts des jeux en l'honneur de Neptune faisaient l'entretien de toute la jeunesse d'Athènes. érigone parla de ces jeux et de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à son amant le dessein d'entrer dans la carrière, et l'espoir d'y triompher. Mais il voulait lui ménager le plaisir de la surprise.

p29

Le jour que devaient se célébrer les jeux, Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous voyait ensemble à ce spectacle, lui dit-il, on ne manquerait pas d'en tirer des conséquences ; et nous sommes convenus d'éviter jusqu'au soupçon. Rendons-nous au cirque chacun de notre côté. Nous nous retrouverons ici après la fête, et je vous demande à souper.

Le peuple s'assemble, on se place. érigone se présente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voient avec envie, les laides avec dépit, les vieillards avec regrets, les jeunes gens avec un transport unanime. Cependant les yeux d'érigone, errant sur cet amphithéâtre immense, ne cherchaient qu'Alcibiade. Tout à coup elle voit paraître devant la barrière les coursiers et le char de son amant : elle n'osait en croire ses yeux ; mais bientôt un jeune homme, plus beau que l'Amour et plus fier que le dieu Mars, s'élança sur ce char brillant.

C'est Alcibiade, c'est lui-même ! Ce nom passe de bouche en bouche ; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots : c'est Alcibiade, c'est la gloire et l'ornement de la jeunesse athénienne. érigone en pâlit de joie. Il jeta sur elle un regard qui semblait être un présage de la victoire. Les chars se rangent de front, la barrière s'ouvre, le signal se donne, la terre retentit en cadence

sous les pas des coursiers, un nuage de poussière les enveloppe. érigone ne respire plus. Toute son âme est dans ses yeux, et ses yeux suivent le char de son amant à travers ces flots de poussière. Les chars se séparent, les plus rapides ont l' avantage, celui d' Alcibiade est du nombre. érigone tremblante fait des vœux à Castor, à Pollux, à Hercule, à Apollon ; enfin elle voit Alcibiade à la tête, et n' ayant plus qu' un concurrent. C' est alors que la crainte et l' espérance tiennent son âme suspendue. Les roues des deux chars semblent tourner sur le même essieu, et les chevaux semblent conduits par les mêmes rênes. Alcibiade redouble d' ardeur, et le cœur d' érigone se dilate ; son rival force de vitesse, et le cœur d' érigone se resserre de nouveau : chaque alternative lui cause une soudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme ; mais le concurrent d' Alcibiade l' a devancé d' un élan. Tout à coup mille cris font retentir les airs du nom de Pisicrate De Samos. Alcibiade consterné se retire sur son char, la tête penchée et les rênes flottantes, évitant de repasser du côté du cirque, où érigone, accablée de confusion, s' était couvert le visage de son voile. Il lui semblait que tous les yeux, attachés sur elle, lui reprochaient d' aimer un homme qui venait d' être

vaincu. Cependant un murmure général se fait entendre autour d' elle ; elle veut voir ce qui l' excite : c' est Pisicrate qui ramène son char du côté où elle est placée. Nouveau sujet de confusion et de douleur. Mais quelle est sa surprise, lorsque ce char, s' arrêtant à ses pieds, elle en voit descendre le vainqueur, qui vient lui présenter la couronne triomphale ! Je vous la dois, lui dit-il, madame, et je viens vous en faire hommage. Qu' on imagine, s' il est possible, tous les mouvemens dont l' âme d' érigone fut agitée à ce discours : mais l' amour y dominait encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à Pisicrate en rougissant ; mes vœux, pardonnez ma franchise, mes vœux n' ont pas été pour vous. Ce n' en est pas moins, répliqua-t-il, le désir de vaincre à vos yeux, qui m' en a fait avoir la gloire. Si je n' ai pas été assez heureux

pour vous intéresser au combat, que je le sois
du moins assez pour vous intéresser au triomphe.
Alors il la pressa de nouveau, de l' air du
monde le plus touchant, de recevoir son
offrande : tout le monde l' y invitait par des
applaudissemens redoublés. L' amour-propre enfin
l' emporta sur l' amour ; elle reçut le laurier
fatal, pour céder, dit-elle, aux acclamations et
aux instances du peuple ; mais, qui le croirait ?
Elle le reçut avec un air riant, et Pisicrate

p32

remonta sur son char, enivré d' amour et de
gloire.
Dès qu' Alcibiade fut revenu de son premier
abattement : tu es bien faible et bien vain, se
dit-il à lui-même, de t' affliger à cet excès ! Et
de quoi ? De ce qu' il se trouve dans le monde
un homme plus adroit et plus heureux que toi !
Je vois ce qui te désole ; tu aurais été transporté
de vaincre aux yeux d' érigone, et tu crains d' en
être moins aimé après avoir été vaincu. Rends-lui
plus de justice. érigone n' est point une
femme ordinaire ; elle te saura gré de l' ardeur
que tu as fait paraître ; et, quant au mauvais
succès, elle sera la première à te faire rougir de
ta sensibilité pour un si petit malheur. Allons
la voir avec confiance. J' ai même lieu de
m' applaudir de ce moment d' adversité : c' est pour
son coeur une nouvelle épreuve, et l' amour me
ménage un triomphe plus flatteur que n' eût été
celui de la course. Plein de ces idées consolantes,
il arrive chez érigone : il trouve le char
du vainqueur à la porte.
Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte,
l' indignation, le désespoir s' emparent de son
âme : éperdu et frémissant, ses pas égarés se
tourment comme d' eux-mêmes vers la maison
de Socrate.
Le bon homme, qui avait assisté aux jeux,

p33

accourut au-devant de lui. Fort bien, lui dit-il,
vous venez vous consoler avec moi, parce que
vous êtes vaincu ? Je gage, libertin, que je ne
vous aurais pas vu si vous aviez triomphé. Je
n' en suis pas moins reconnaissant. J' aime bien

qu' on vienne à moi dans l' adversité. Une âme enivrée de son bonheur s' épanche où elle peut ; la confiance d' une âme affligée est plus flatteuse et plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc ! Vous n' avez manqué le prix que d' un pas ! Vous pouvez vous vanter d' avoir, après Pisicrate De Samos, les meilleurs coursiers de la Grèce : et en vérité il est bien glorieux pour un homme d' exceller en chevaux ! Alcibiade confondu n' entendit pas même la plaisanterie de Socrate. Le philosophe, jugeant du trouble de son coeur par l' altération de son visage : qu' est-ce donc ? Lui dit-il d' un ton plus sérieux, une bagatelle, un jeu d' enfant vous affecte ! Si vous aviez perdu un empire, je vous pardonnerais à peine d' être dans l' état d' humiliation et d' abattement où je vous vois. Ah ! Mon cher maître, s' écrie Alcibiade revenant à lui-même, qu' on est malheureux d' être sensible ! Il faut avoir une âme de marbre dans le siècle où nous vivons. J' avoue, reprit Socrate, que la sensibilité coûte cher quelquefois ; mais c' est une

p34

si bonne chose, qu' on ne saurait trop la payer. Voyons cependant ce qui vous arrive. Alcibiade lui raconta ses aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du magistrat, et la courtisane, qui dans l' instant même venait de le sacrifier. De quoi vous plaignez-vous ? Lui dit Socrate après l' avoir entendu : il me semble que chacune d' elles vous a aimé à sa façon de la meilleure foi du monde. La prude, par exemple, aime le plaisir : elle le trouvait en vous : vous l' en priviez, elle vous renvoie : ainsi des autres. C' est leur bonheur, n' en doutez pas, qu' elles cherchaient dans leur amant. La jeune fille y voyait un époux qu' elle pouvait aimer en liberté et avec décence ; la veuve, un triomphe éclatant qui honorerait sa beauté ; la femme du magistrat, un homme aimable et discret, avec qui, sans danger et sans éclat, sa philosophie et sa vertu pourraient prendre du relâche ; la courtisane, un homme admiré, applaudi, désiré partout, qu' elle aurait le plaisir secret de posséder seule ; tandis que toutes les beautés de la Grèce se disputeraient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu' aucune d' elles ne m' a aimé pour moi ? Pour vous,

s'écria le philosophe ; ah ! Mon cher enfant, qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule ?

p35

Personne n' aime que pour soi. L' amitié, ce sentiment si pur, ne fonde elle-même ses préférences que sur l' intérêt personnel ; et si vous exigez qu' elle soit désintéressée, vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J' admire, poursuivit-il, comme l' amour-propre est sot dans ceux même qui ont le plus d' esprit ! Je voudrais bien savoir quel est ce *moi* que vous voulez qu' on aime en vous ? La naissance, la fortune et la gloire ; la jeunesse, les talents et la beauté, ne sont que des accidens. Rien de tout cela n' est vous, et c' est tout cela qui vous rend aimable. Le *moi* , qui réunit ces agrémens, n' est en vous que le canevas de la tapisserie ; la broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons, on les confond avec vous-même. Ne vous engagez pas, croyez-moi, dans des distinctions qu' on ne fait point, et prenez, comme on vous le donne, le résultat de ce mélange : c' est une monnaie dont l' alliage fait la consistance, et qui perd de sa valeur au creuset. Au surplus, il en est de l' amour et de l' amitié, comme de tous les mouvemens de l' âme : ce n' est jamais que son bien qu' elle cherche ; et, si du vôtre elle fait le sien, vous devez être fort content d' elle. Oui, mon enfant, chacun fait tout pour soi ; et si jamais vous vous dévouez pour la patrie, ce qui pourrait bien arriver, vous le ferez pour votre

p36

plaisir. N' exigez donc pas que l' amour soit plus généreux que l' héroïsme, et trouvez bon qu' une femme ne fasse pour vous que ce qu' il lui plaît. Je ne suis pas fâché que votre délicatesse vous ait détaché de la prude et de la veuve, ni que la résolution de Rodope et la vanité d' érigone vous aient rendu la liberté ; mais je regrette Glicérie, et je vous conseille d' y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibiade : c' est un enfant qui veut qu' on l' épouse. -eh bien ! Vous l' épouserez. -l' ai-je bien entendu ! C' est Socrate qui me conseille le mariage ! -pourquoi non ? Si votre femme est sage et raisonnable,

vous serez un homme heureux ; si elle est méchante ou coquette, vous deviendrez un philosophe : vous ne pouvez jamais qu' y gagner.

p37

SOLIMAN 2

C' est un plaisir de voir les graves historiens se creuser la tête, pour trouver de grandes causes aux grands événements. Le valet de chambre de Sylla aurait peut-être bien ri d' entendre les politiques raisonner sur l' abdication de son maître ; mais ce n' est pas de Sylla que je veux parler.

Soliman li épousa son esclave, au mépris des lois des sultans. On se peint d' abord cette esclave comme une beauté accomplie, avec une âme élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s' ennuyait au milieu de sa gloire : les plaisirs variés, mais faciles, du sérail lui étaient devenus insipides. Je suis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines caressantes. Ces esclaves me font pitié. Leur molle docilité n' a rien de piquant, rien de flatteur. C' est à des cœurs nourris dans le sein de la liberté, qu' il serait doux de faire aimer l' esclavage.

p38

Les fantaisies d' un sultan sont des lois pour ses ministres. On promet des sommes considérables à qui amènerait au sérail des esclaves européennes. Il en vint trois en peu de temps, qui, pareilles aux trois Grâces, semblaient avoir partagé entre elles tous les charmes de la beauté. Des traits nobles et modestes, des yeux tendres et languissans, un esprit ingénu et une âme sensible, distinguaient la touchante Elmire. L' entrée du sérail, l' image de la servitude, l' avaient glacée d' un mortel effroi : Soliman la trouva évanouie dans les bras des femmes. Il approche, il la rappelle à la lumière, il la rassure avec bonté. Elle lève sur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes ; il lui

tend la main, il la soutient lui-même : elle le suit d' un pas chancelant. Les esclaves se retirent ; et dès qu' il est seul avec elle : ce n' est pas de l' effroi, lui dit-il, belle Elmire, que je prétends vous inspirer. Oubliez que vous avez un maître, ne voyez en moi qu' un amant. Le nom d' amant ne m' est pas moins inconnu que celui de maître, lui dit-elle, et l' un et l' autre me font trembler. On m' a dit, et j' en frémis encore, que j' étais destinée à vos plaisirs. Hélas ! Eh, quels plaisirs peut-on avoir à tyranniser la faiblesse et l' innocence ? Croyez-moi, je ne suis point capable des complaisances de la servitude ; et

p39

le seul plaisir qu' il vous soit permis de goûter avec moi, est celui d' être généreux. Rendez-moi à mes parens et à ma patrie ; et en respectant ma vertu, ma jeunesse et mes malheurs, méritez ma reconnaissance, mon estime et mes regrets.

Ce discours d' une esclave était nouveau pour Soliman : sa grande âme en fut émue. Non, lui dit-il, ma chère enfant, je ne veux rien devoir à la violence. Vous m' enchantez : je ferais mon bonheur de vous aimer et de vous plaire, mais je préfère le tourment de ne vous voir jamais, à celui de vous voir malheureuse. Cependant, avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d' essayer du moins s' il ne me serait pas possible de dissiper l' effroi que vous cause le nom d' esclave. Je ne vous demande qu' un mois d' épreuve ; après quoi, si mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu' en vous livrant à l' inconstance et à la perfidie des hommes. Ah ! Seigneur, s' écria Elmire avec un saisissement mêlé de joie, que les préjugés de ma patrie sont injustes, et que vos vertus y sont peu connues ! Soyez tel que je vous vois, et je cesse de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques momens après, elle vit entrer des esclaves portant des corbeilles remplies d' étoffes

p40

et de bijoux précieux. Choisissez, lui dit le sultan, ce sont des vêtemens, non des parures

qu' on vous présente ; rien ne saurait vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire en parcourant des yeux les corbeilles. Ne me consultez pas, répliqua le sultan : je hais sans distinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit, et le sultan s' aperçut qu' elle préférait les couleurs les plus favorables au caractère de sa beauté. Il en conçut une douce espérance. Le soin de s' embellir est presque le désir de plaire.

Le mois d' épreuve se passa en galanteries timides de la part du sultan ; et, du côté d' Elmire, en complaisances et en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentait chaque jour, sans qu' elle s' en aperçût. D' abord il ne lui fut permis de la voir qu' après la toilette, et jusqu' au déshabillé ; bientôt il fut admis au déshabillé et à la toilette : c' était là que se formait le plan des amusemens du jour et du lendemain. Ce que l' un proposait était précisément ce qu' allait proposer l' autre. Leurs disputes ne roulaient que sur des larcins d' idées. Elmire, dans ces disputes, ne s' apercevait pas de petites négligences qui échappaient à sa pudeur. Un peignoir dérangé, une jarrettière mise imprudemment, ménageaient au sultan des plaisirs dont il n' avait

p41

garde de rien témoigner. Il savait, et c' était beaucoup savoir pour un sultan, qu' il y a de la maladresse à avertir la pudeur des dangers où elle s' expose ; qu' elle n' est jamais plus farouche que lorsqu' elle est alarmée ; et que, pour la vaincre, il faut l' apprivoiser. Cependant, plus il découvrait de charmes dans Elmire, plus il sentait redoubler ses craintes à l' approche du jour qui pouvait les lui enlever.

Ce terme fatal arrive. Soliman fait préparer des caisses remplies d' étoffes, de pierreries et de parfums. Il se rend chez Elmire, suivi de ces présens. C' est demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, si vous la regrettez encore. Je viens m' acquitter de ma parole, et vous dire adieu pour jamais. Quoi ! Dit Elmire tremblante, c' est demain ? Je l' avais oublié. C' est demain, reprit le sultan, que, livré à mon désespoir, je vais être le plus malheureux des hommes. -vous êtes donc bien cruel à vous-même, de m' en avoir fait souvenir ? -hélas ! Il ne tient qu' à vous, Elmire, que je l' oublie pour toujours. Je vous avoue, lui

dit-elle, que votre douleur me touche, que vos procédés m'ont intéressée à votre bonheur, et que si, pour vous marquer ma reconnaissance, il ne fallait que prolonger de quelque temps mon esclavage... -non, madame : je ne suis que

p42

trop accoutumé au bonheur de vous posséder. Je sens que plus je vous aurais connue, et plus il me serait affreux de vous perdre : ce sacrifice me coûtera la vie ; mais je ne le rendrais que plus douloureux en le différant. Puisse votre patrie en être digne ! Puisse les mortels à qui vous allez plaire, vous mériter mieux que moi ! Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de vouloir bien accepter ces présents, comme de faibles gages de l'amour le plus pur et le plus tendre que vous-même, oui, que vous-même soyez capable d'inspirer. Non, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, je n'accepte point ces présents. Je pars : vous le voulez ! Mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman, levant les yeux sur Elmire, rencontra les siens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire. -adieu, Soliman. Ils se dirent tant et de si tendres adieux, qu'ils finirent par se jurer de ne se séparer de la vie.

Les avenues du bonheur, où il n'avait fait que passer rapidement avec ses esclaves d'Asie, lui avaient paru si délicieuses avec Elmire, qu'il avait trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas. Mais, arrivé au bonheur même, ses plaisirs eurent dès-lors le défaut qu'ils avaient eu ; ils devinrent trop faciles, et bientôt après languissans. Leurs jours, si remplis

p43

jusqu'alors, commencèrent à avoir des vides. Dans l'un de ces momens où la seule complaisance retenait Soliman auprès d'Elmire : voulez-vous, lui dit-il, que nous entendions une esclave de votre patrie, dont on m'a vanté la voix ? Elmire, à cette proposition, sentit bien qu'elle était perdue ; mais, contraindre un amant qui s'ennuie, c'est l'ennuyer encore plus. Je veux, lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira ; et l'on fit venir l'esclave.

Délia (c' était le nom de la musicienne) avait la taille d' une déesse. Ses cheveux effaçaient le noir de l' ébène, et sa peau, la blancheur de l' ivoire. Deux sourcils, hardiment dessinés, couronnaient ses yeux étincelans. Dès qu' elle vint à préluder, ses lèvres, du plus beau vermeil, laissèrent voir deux rangs de perles enchâssés dans le corail. D' abord elle chanta les victoires de Soliman ; et le héros sentit élever son âme au souvenir de ses triomphes. Son orgueil, encore plus que son goût, applaudissait aux accens de cette voix éclatante, qui remplissait la salle de son volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le théorbe, instrument favorable au développement d' un bras arrondi et au mouvement d' une main délicate et légère. Sa voix, plus flexible et plus tendre, ne fit plus

p44

entendre que des sons touchans. Ses modulations liées par des nuances insensibles, exprimaient le délire d' une âme enivrée de plaisir, ou épuisée de sentimens. Ses sons, tantôt expirans sur les lèvres, tantôt enflés et battus rapidement, rendaient tour à tour les soupirs de la pudeur et la véhémence du désir ; et ses yeux, encore plus que sa voix, animaient ces vives peintures.

Soliman, hors de lui-même, la dévorait de l' oreille et des yeux. Non, disait-il, jamais une si belle bouche n' a formé de si beaux sons. Que celle qui chante si bien le plaisir, doit l' inspirer et le goûter avec délice ! Quel charme de respirer cette haleine harmonieuse, et de recueillir au passage ces sons animés par l' amour ! Le sultan, égaré par ces réflexions, ne s' apercevait pas qu' il battait la mesure sur le genou de la tremblante Elmire. Le coeur serré de jalousie, elle respirait à peine. Qu' elle est heureuse, disait-elle tout bas à Soliman, d' avoir une voix si docile ! Hélas ! Ce devrait être l' organe de mon coeur ! Tout ce qu' elle exprime, vous me l' avez fait éprouver. Ainsi parlait Elmire, mais Soliman ne l' écoutait pas.

Délia changea de ton une seconde fois pour célébrer l' inconstance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d' intéressant et d' aimable,

p45

fut retracé dans ses chants. On croyait voir le papillon voltiger sur les roses, et les zéphirs s'égarer parmi les fleurs. écoutez la tourterelle, disait Délia : elle est fidèle, mais elle est triste. Voyez la fauvette volage ; le plaisir agite ses ailes, sa brillante voix n' éclate que pour rendre grâce à l' amour. L' onde ne se glace que dans le repos ; un coeur ne languit que dans la constance. Il n' est qu' un mortel sur la terre qu' il soit possible d' aimer toujours : qu' il change, qu' il jouisse de l' avantage de rendre mille coeurs heureux ; tous le préviennent ou le suivent. On l' adore dans ses bras ; on l' aime encore dans les bras d' un autre. Qu' il se rende ou qu' il se dérobe à nos désirs, il trouvera partout l' amour, partout il le laissera sur ses traces. Elmire ne put dissimuler plus long-temps son dépit et sa douleur. Elle se lève et se retire : le sultan ne la rappelle point ; et, tandis qu' elle va se noyer dans ses larmes, en répétant mille fois : ah ! L' ingrat ! Ah ! Le perfide ! Soliman, charmé de sa divine cantatrice, va réaliser avec elle quelques-uns des tableaux qu' elle lui a peints si vivement. Dès le lendemain matin, la malheureuse Elmire lui écrivit un billet plein d' amertume et de tendresse, où elle lui rappelait la parole qu' il lui avait donnée. Cela est juste, dit le sultan, qu' on la renvoie dans sa

p46

patrie, comblée de mes bienfaits. Cette enfant-là m' aimait de bonne foi, et j' ai des torts avec elle.

Les premiers momens de son amour pour Délia ne furent qu' une ivresse ; mais, dès qu' il eut le temps de la réflexion, il s' aperçut qu' elle était plus pétulante que sensible ; plus avide de plaisirs que flattée d' en donner ; en un mot, plus digne que lui d' avoir un sérail sous ses lois. Pour nourrir son illusion, il invitait quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l' avait enchanté ; mais cette voix n' était plus la même. L' impression s' en affaiblissait chaque jour par l' habitude, et ce n' était plus qu' une émotion légère, lorsqu' une circonstance imprévue la dissipa pour jamais.

Le principal ministre du sérail vient déclarer au sultan qu' il n' était plus possible de contenir l' indocile vivacité d' une de ses esclaves d' Europe ; qu' elle se moquait des défenses et des

menaces, et qu' elle ne lui répondait que par de sanglantes railleries et des éclats de rire immodérés. Soliman, qui était trop grand homme pour traiter en affaire d' état la police de ses plaisirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il se rendit chez elle, suivi de l' eunuque. Dès qu' elle vit paraître Soliman : grâce au ciel, dit-elle, voici une figure humaine ! Vous

p47

êtes, sans doute, le sublime sultan dont j' ai l' honneur d' être esclave ? Faites-moi le plaisir de chasser ce vieux coquin qui me choque la vue. Le sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane, lui dit-il (c' est ainsi qu' on l' avait nommée), respectez, s' il vous plaît, le ministre de mes volontés. Les moeurs du sérail ne vous sont point connues ; en attendant qu' on vous en instruisse, modérez-vous et obéissez. Le compliment est honnête, dit Roxelane. *obéissez* : est-ce là de la galanterie turque ? Vous m' avez l' air d' être bien aimé, si c' est sur ce ton-là que vous débutez avec les femmes ! *respectez le ministre de mes volontés !* vous avez donc des volontés ? Et quelles volontés, juste ciel ! Si elles ressemblent à leur ministre ? Un vieux monstre amphibie, qui nous tient enfermées comme dans un bercail, et qui rôde à l' entour avec des yeux terribles, sans cesse prêt à nous dévorer ! Voilà le confident de vos plaisirs et le gardien de notre sagesse ! Il faut lui rendre justice : si vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ses gages. Nous ne pouvons faire un pas qu' il ne gronde. Il nous défend jusqu' à la promenade et aux visites mutuelles ; bientôt il va nous peser l' air, et nous mesurer la lumière. Si vous l' aviez vu frémir hier au soir, pour m' avoir trouvée dans ces jardins

p48

solitaires ! Est-ce que vous lui ordonnez de nous en interdire l' entrée ? Avez-vous peur qu' il ne pleuve des hommes ? Et, quand il en tomberait quelques-uns des nues, le grand mal ! Le ciel nous devrait ce miracle. Tandis que Roxelane parlait ainsi, le sultan examinait avec surprise le feu de ses regards et

le jeu de sa physionomie. Par Mahomet ! Disait-il en lui-même, voilà le plus joli minois qui soit dans toute l'Asie. On n'en fait de semblables qu'en Europe. Roxelane n'avait rien de beau, rien de régulier dans les traits ; mais leur ensemble avait cette singularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraîche et tapissée de roses, un fin sourire, un nez en l'air, une taille leste et bien prise ; tout cela donnait à son étourderie un charme qui déconcertait la gravité de Soliman. Mais les grands, dans ces situations, ont la ressource du silence ; et Soliman ne sachant que lui répondre, prit le parti de se retirer, en cachant son embarras sous un air de majesté. L'eunuque lui demanda ce qu'il ordonnait de cette esclave audacieuse. C'est un enfant, répondit le sultan : il faut lui passer quelque chose. L'air, le ton, la figure, le caractère de Roxelane avaient excité dans l'âme de Soliman un

p49

trouble et une émotion que le sommeil ne put dissiper. à son réveil il fit venir le chef des eunuques. Il me semble, lui dit-il, que tu es assez mal auprès de Roxelane ; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle. à l'arrivée du ministre, les femmes de Roxelane se hâtèrent de l'éveiller. Que me veut ce singe ? S'écria-t-elle en se frottant les yeux. Je viens, répondit l'eunuque, de la part de l'empereur, baiser la poussière de vos pieds, et vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de son âme. -va te promener avec ta harangue : mes pieds n'ont point de poussière, et je ne prends pas du thé si matin. L'eunuque se retira sans répliquer, et rendit compte de son ambassade. Elle a raison, dit le sultan, pourquoi l'avoir éveillée ? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colère contre moi, lui dit-il ; on a troublé votre sommeil, et j'en suis la cause innocente. çà, faisons la paix ; imitez-moi : vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'avez dit hier. -vous l'oubliez ? Tant pis : je vous ai dit de bonnes choses. Ma franchise vous déplaît, je le vois bien ; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une esclave ? Oui, une amie qui s'intéresse à vous,

et qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie ! C'est là que l'on connaît l'amour ; c'est là qu'il est vif et tendre ; et pourquoi ? Parce qu'il est libre. Le sentiment s'inspire, et ne se commande point. Notre mariage, à beaucoup près, ne ressemble pas à la servitude ; cependant un mari aimé est un prodige. Tout ce qui s'appelle devoir attriste l'âme, flétrit l'imagination, refroidit le désir, émousse cette pointe d'amour-propre qui fait tout le sel de l'amour. Or, si l'on a tant de peine à aimer, combien plus il est difficile d'aimer son maître, surtout s'il n'a pas l'adresse de cacher les fers qu'il nous donne ! Aussi, reprit le sultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre servitude ; mais vous devez à votre tour... -je dois ! Et toujours du devoir ! Défaites-vous, croyez-moi, de ces termes humiliants : ils sont déplacés dans la bouche d'un galant homme qui a l'honneur de parler à une jolie femme. - mais, Roxelane, oubliez-vous qui je suis, et qui vous êtes ? -qui vous êtes et qui je suis ? Vous êtes puissant, je suis jolie : nous voilà, je crois, de pair. Cela pourrait être dans votre patrie, reprit le sultan avec hauteur ; mais ici, Roxelane, je suis maître, et vous êtes esclave. -oui, je sais que vous m'avez achetée ; mais le brigand qui m'a vendue n'a pu vous donner

sur moi que les droits qu'il avait lui-même, les droits de rapine et de violence, en un mot, les droits d'un brigand ; et vous êtes trop honnête homme pour vouloir en abuser. Après tout, vous êtes mon maître, parce que ma vie est en vos mains, mais je ne suis plus votre esclave si je sais mépriser la vie : et franchement, la vie qu'on mène ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeste ! S'écria le sultan ! Me prenez-vous pour un barbare ? Non, ma chère Roxelane, je ne veux employer mon pouvoir qu'à rendre pour vous et pour moi cette vie délicieuse. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane : ces gardiens, par exemple, si noirs, si dégoûtants, si difformes, sont-ce là les ris et les jeux qui accompagnent ici l'amour ? -ces gardiens ne sont pas ici pour vous seule. J'ai cinq cents femmes sur lesquelles nos mœurs et

nos lois m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cents femmes ? Lui demanda-t-elle en confiance. -c' est une espèce de faste que m' impose la dignité de sultan. Mais qu' en faites-vous, s' il vous plaît ? Car vous n' en prêtez à personne. -l' inconstance, répondit le sultan, a introduit cet usage. Un coeur qui n' aime point a besoin de changer. Il n' appartient qu' à l' amant d' être fidèle ; et je ne le suis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces

p52

femmes ne vous cause aucun ombrage ; elles ne serviront qu' à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empressées à vous plaire, et vous ne me verrez occupé que de vous. En vérité, dit Roxelane d' un air compatissant, vous méritiez un meilleur sort. C' est dommage que vous ne soyez pas un simple particulier dans ma patrie, j' aurais pour vous quelque faiblesse ; car au fond, ce n' est pas vous que je hais, c' est ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu' il n' appartient à un turc : vous avez même quelque chose d' un français, et j' en ai aimé, sans flatterie, qui ne vous valaient pas. Vous avez aimé ? S' écria Soliman avec effroi. -oh ! Point du tout ; je n' ai eu garde ? Ne prétendez-vous pas encore qu' on ait dû être sage toute sa vie, pour cesser de l' être avec vous ? En vérité, ces turcs sont plaisans. -et vous n' avez pas été sage ! ô ciel ! Que viens-je d' entendre ? Je suis trahi, je suis désespéré. Ah ! Qu' ils périssent, les traîtres qui ont voulu m' en imposer. Pardonnez-leur, dit Roxelane, les pauvres gens n' ont pas tort : de plus habiles s' y trompent. Du reste, le mal n' est pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté, si vous ne me croyez pas digne des honneurs de l' esclavage ? -oui, oui, je vous la rendrai, cette liberté dont vous aviez si bien usé. à ces mots, le sultan se retira

p53

furieux, et il disait en lui-même : je l' avais bien prévu, que ce petit nez retroussé aurait fait quelque sottise. On ne peut se peindre l' égarement où l' avait jeté l' imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il

veut qu' on la chasse, et tantôt qu' on l' enferme, et puis qu' on l' amène à ses pieds, et puis encore qu' on l' éloigne. Le grand Soliman ne sait plus ce qu' il dit. Seigneur, lui représente l' eunuque, faut-il vous désespérer pour une bagatelle ? Une de plus, une de moins, est-ce une chose si rare ? D' ailleurs, qui sait si l' aveu qu' elle vous a fait n' était pas un artifice pour se faire renvoyer ? -que dis-tu ? Quoi ! Serait-il possible ? C' est cela même. Il m' ouvre les yeux. On n' avoue point ces vérités. C' est une feinte, c' est une ruse. Ah ! La perfide ! Dissimulons à notre tour, je veux la pousser à bout. écoute : va lui dire... que je lui demande à souper ce soir... mais non, fais venir la cantatrice : il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d' employer tout son art à gagner la confiance de Roxelane. Dès que celle-ci l' eut entendue : quoi ! Lui dit-elle, jeune et belle comme vous êtes, il vous charge de ses messages, et vous avez la faiblesse de lui obéir ! Allez, vous n' êtes pas digne d' être ma compatriote. Ah ! Je vois bien qu' on le gâte, et qu' il

p54

faut que je me charge seule d' apprendre à vivre à ce turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à souper ; je veux qu' il répare son impertinence. -mais, madame, il trouvera mauvais. -lui ! Je voudrais bien voir qu' il trouvât mauvais ce que je trouve bon. -mais il m' a semblé qu' il désirait vous voir tête à tête. -tête à tête ! Ah ! Nous n' en sommes pas là ; et je lui ferai voir bien du pays avant que nous ayons rien de particulier à nous dire.

Le sultan fut aussi surpris que piqué d' apprendre qu' ils auraient un tiers ; cependant il se rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu' elle le vit paraître, elle courut au-devant de lui d' un air aussi délibéré que s' ils avaient été le mieux du monde ensemble. Voilà, dit-elle un joli homme qui vient souper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui ! Avouez, Soliman, que je suis une bonne amie ! Allons, approchez, saluez madame. Là, fort bien. à présent, remerciez-moi. Doucement ; je n' aime pas qu' on appuie sur la reconnaissance. à merveille ! Je vous assure qu' il m' étonne, il n' a que deux leçons ; voyez comme il a profité ! Je ne désespère pas d' en faire quelque jour un français. Qu' on s' imagine l' étonnement d' un sultan,

et d' un sultan vainqueur de l' Asie, de se voir

p55

traité comme un écolier par une esclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le souper d' une gaieté, d' une folie inconcevables. Le sultan ne se possédait pas de joie. Il l' interrogeait sur les moeurs de l' Europe. Un tableau n' attendait pas l' autre. Nos préjugés, nos ridicules, nos travers, tout fut saisi, tout fut joué. Soliman croyait être à Paris. La bonne tête ! S' écriait-il, la bonne tête ! De l' Europe elle tomba sur l' Asie : ce fut bien pis. La morgue des hommes, l' imbécillité des femmes, l' ennui de leur société, la maussade gravité de leurs amours, rien ne lui était échappé, quoiqu' elle n' eût rien vu qu' en passant. Le sérail eut son tour ; et Roxelane commença par féliciter le sultan d' avoir imaginé le premier d' assurer la vertu des femmes par la nullité absolue des noirs. Elle allait s' étendre sur l' honneur que lui ferait dans l' histoire cette circonstance de son règne ; mais il la pria de l' épargner. çà, dit-elle, je m' aperçois que j' occupe des momens que Délia remplirait bien mieux ; mettez-vous à ses pieds pour obtenir un de ces airs qu' elle chante, dit-on, avec tant de goût et tant d' âme. Délia ne se fit point prier. Roxelane parut charmée. Elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman : il lui en donna un, sans se douter de son dessein. Madame, dit-elle à Délia en le lui présentant,

p56

c' est de la part du sultan que je vous donne le mouchoir, vous l' avez bien mérité. Oui, sans doute ! Dit le sultan outré de dépit ; et, présentant sa main à la cantatrice, il se retira avec elle.

Dès qu' ils furent seuls : je vous avoue, lui dit-il, que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu' elle a pris avec moi, je n' ai pas le courage de m' en fâcher ; en un mot, j' en suis fou, et je ne sais comment m' y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé son caractère ; l' autorité n' y peut rien : vous n' avez plus que l' extrême froideur ou l' extrême galanterie. La froideur peut la

piquer ; mais je crains qu' il ne soit plus temps. Elle sait que vous l' aimez. Elle jouira en secret de la violence qu' il vous en coûtera, et vous reviendrez plus tôt qu' elle. Ce moyen d' ailleurs est triste et pénible ; et, s' il vous échappe un moment de faiblesse, ce sera à recommencer. Eh bien ! Dit le sultan, essayons de la galanterie. Dans le sérail, dès-lors, chaque jour fut une nouvelle fête, dont Roxelane était l' objet : mais elle recevait tout cela comme un hommage qui lui était dû, sans intérêt et sans plaisir, avec une complaisance tranquille. Le sultan lui demandait quelquefois : comment avez-vous trouvé

p57

ces jeux, ces concerts, ces spectacles ? Assez bien, disait-elle : mais il y manquait quelque chose. -et quoi ? -des hommes et de la liberté.

Soliman était au désespoir : il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la musicienne, je ne sais plus ce qui peut la toucher, à moins que la gloire ne s' en mêle. Vous recevrez demain les ambassadeurs de vos alliés ; ne pourrais-je pas la mener voir cette cérémonie, à travers un voile qui nous déroberait aux yeux de votre cour ? Et croyez-vous, dit le sultan, qu' elle y soit sensible ? Je l' espère, dit Délia : les femmes de son pays aiment la gloire. Vous m' enchantez, s' écria Soliman. Oui, ma chère Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au retour de cette cérémonie, qu' il eut soin de rendre la plus pompeuse qu' il fût possible, il se rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, et ne me revoyez jamais. Le sultan demeura immobile et muet d' étonnement. C' est donc ainsi, poursuivit-elle, que vous savez aimer ? La gloire et les grandeurs, les seuls biens dignes de toucher une âme, sont pour vous seul ; la honte et l' oubli, les plus accablans de tous les maux, sont mon partage ; et vous voulez que je vous aime ! Je vous hais plus que la mort. Le sultan voulut

p58

tourner ce reproche en plaisanterie. Rien n' est plus sérieux, reprit-elle. Si mon amant n' avait

qu' une cabane, je partagerais sa cabane, et je serais contente ; il a un trône, je veux partager son trône, ou il n' est pas mon amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner sur les turcs, renvoyez-moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes sont souveraines, et bien plus absolues que je ne le serais ici : car c' est sur les coeurs qu' elles règnent. L' empire du mien ne vous suffit donc pas ? Lui dit le sultan de l' air du monde le plus tendre. Non, je ne veux point d' un coeur qui a des plaisirs que je n' ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes, jeux d' enfans que tout cela. Il me faut des ambassades. Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez. -et que trouvez-vous donc de si extravagant à vouloir régner avec vous ? Est-on faite de manière à déparer un trône ? Et croyez-vous qu' on eût moins de noblesse et de dignité que vous, à assurer de sa protection ses sujets et ses alliés ? Je crois, dit le sultan, que vous ferez tout avec grâce ; mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition, et je vous prie de n' y plus penser. -n' y plus penser ! Oh ! Je vous répons que je ne penserai à autre chose, et que je ne vais plus rêver que sceptre, couronne, ambassade. Elle tint parole. Le lendemain

p59

matin elle avait déjà fait le dessin de son diadème ; elle n' était plus indécise que sur la couleur du ruban qui devait l' attacher. Elle se fit apporter des étoffes superbes pour ses habits de cérémonie ; et, dès que le sultan parut, elle lui demanda son avis pour le choix. Il fit tous ses efforts pour la détourner de cette idée. Mais la contradiction la plongeait dans une tristesse mortelle ; et, pour l' en retirer, il était obligé de flatter son illusion. Alors elle devenait d' une gaieté brillante. Il saisissait ces momens pour lui parler d' amour ; mais, sans l' écouter, elle lui parlait politique. Toutes ses réponses étaient déjà préparées pour les harangues des députés sur son avènement à la couronne. Elle avait même des projets de réglemens pour les états du grand-seigneur. Elle voulait qu' on plantât des vignes, et qu' on bâtit des salles d' opéra : qu' on supprimât les eunuques, parce qu' ils n' étaient bons à rien ; qu' on enfermât les jaloux, parce qu' ils troublaient la société, et qu' on bannît tous les gens intéressés, parce qu' ils devenaient des fripons tôt ou tard. Le sultan

s' amusa quelque temps de ses folies ; cependant il brûlait du plus violent amour, sans aucun espoir d' être heureux. Au moindre soupçon de violence, elle devenait furieuse, et voulait se donner la mort. D' un autre côté, Soliman ne

p60

trouvait pas l' ambition de Roxelane si folle ; car enfin, disait-il, n' est-il pas cruel d' être seul privé du bonheur d' associer à mon sort une femme que j' estime et que j' aime ? Tous mes sujets peuvent avoir une épouse légitime ; une loi bizarre ne défend l' hymen que pour moi. Ainsi parlait l' amour ; mais la politique le faisait taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raisons qui le retenaient. Je ferais, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laisser manquer au vôtre ; mais nos moeurs ? ... -ce sont des contes. -nos lois ? ... -ce sont des chansons. -les prêtres ? ... -de quoi se mêlent-ils ? -le peuple et les soldats ? ... -que leur importe ? En seront-ils plus malheureux quand vous m' aurez pour épouse ? Vous avez bien peu d' amour, si vous avez si peu de courage ! Elle fit tant, que Soliman eut honte d' être si timide. Il fait venir le mufti, le visir, le caïmacan, l' aga de la mer et celui des janissaires, et il leur dit : j' ai porté aussi loin que je l' ai pu la gloire du croissant ; j' ai affermi la puissance et le repos de mon empire ; et je ne veux, pour récompense de mes travaux, que jouir au gré de mes sujets d' un bonheur dont ils jouissent tous. Je ne sais quelle loi, qui ne nous vient pas du prophète, interdit aux sultans les douceurs du lit nuptial : je me vois par-là réduit à des esclaves que je méprise ;

p61

et j' ai résolu d' épouser une femme que j' adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S' il m' approuve, je reçois son aveu comme un témoignage de sa reconnaissance ; mais, s' il osait en murmurer, vous lui direz que je le veux. L' assemblée reçut les ordres du sultan dans un respectueux silence, et le peuple suivit cet exemple. Soliman, transporté de joie et d' amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la mosquée :

et il disait tout bas, en l' y conduisant : est-il possible qu' un petit nez retroussé renverse les lois d' un empire.

p62

LE SCRUPULE

Le ciel soit loué, dit Bélise en quittant le deuil de son époux : je viens de remplir un devoir bien affligeant et bien pénible ; il était temps que cela finît. Se voir livrée, dès l' âge de seize ans, à un homme que l' on ne connaît pas ; passer les plus beaux jours de sa vie dans l' ennui, la dissimulation, la servitude ; être l' esclave et la victime d' un amour qu' on inspire, et qu' on ne saurait partager : quelle épreuve pour la vertu ! Je l' ai subie : m' en voilà quitte : je n' ai rien à me reprocher. Car enfin je n' ai point aimé mon époux ; mais j' ai fait semblant de l' aimer, et cela est bien plus héroïque ; je lui ai été fidèle malgré sa jalousie ; en un mot, je l' ai pleuré : c' est, je crois, porter la bonté d' âme aussi loin qu' elle peut aller. Enfin, rendue à moi-même, je ne dépens plus que de ma volonté ; et ce n' est que d' aujourd' hui que je vais commencer à vivre. Ah ! Que mon coeur va s' enflammer, si

p63

quelqu' un parvient à me plaire ! Mais consultons-nous bien avant que d' engager ce coeur ; et ne courons, s' il est possible, ni le risque de cesser d' aimer, ni celui de cesser d' être aimée. Cesser d' être aimée ! Cela est difficile, reprit-elle en consultant son miroir ; mais cesser d' aimer est encore pis. Le moyen de feindre long-temps un amour qu' on ne sent plus ? Je n' en aurais jamais la force. Quitter un homme, après l' avoir pris, est une effronterie qui me passe ; et puis les plaintes, le désespoir, les éclats d' une rupture, tout cela est affreux. Aimons, puisque le ciel nous a donné un coeur sensible ; mais aimons pour toute la vie : et ne nous flattons point sur ces goûts passagers, ces fantaisies capricieuses, qu' on prend si souvent pour l' amour. J' ai le temps de choisir et de m' éprouver ; il ne

s' agit, pour éviter toute surprise, que de me former une idée bien claire et bien précise de l' amour. J' ai lu que l' amour est une passion qui de deux âmes n' en fait qu' une, qui les pénètre en même temps et les remplit l' une de l' autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, et qui fait de leur bonheur mutuel leur soin et leur désir unique. Tel est l' amour, sans doute ; et d' après ces idées, il me sera bien aisé de distinguer, en moi-même et dans les autres, l' illusion de la réalité.

p64

Sa première épreuve se fit sur un jeune magistrat, avec qui le partage de la succession de son époux l' avait mise en relation. Le président de Sovranne, avec une figure aimable, un esprit cultivé, un caractère doux et sensible, était simple dans sa parure, naturel dans son maintien, modeste dans ses propos. Il ne se piquait d' être connaisseur ni en équipages, ni en pompons. Il ne parlait point de ses chevaux aux femmes, ni de ses bonnes fortunes aux hommes. Il avait tous les talents de son état sans ostentation, et tous les agrémens d' un homme du monde sans ridicule. Il était le même au palais et dans la société : non qu' il opinât dans un souper, ni qu' il plaisantât à l' audience ; mais, comme il n' affectait rien, il n' était jamais déguisé.

Bélise fut touchée d' un mérite si rare. Il avait gagné sa confiance, il obtint son amitié : et sous ce nom le coeur va bien loin. La succession du mari de Bélise étant réglée : me serait-il permis, dit un jour le président à la veuve, de vous demander une confidence ? Vous proposez-vous de demeurer libre, ou le sacrifice de votre liberté fera-t-il encore un heureux ? Non, monsieur, lui dit-elle, j' ai trop de délicatesse pour faire jamais un devoir à personne de ne vivre que pour moi. Ce devoir serait bien doux, reprit

p65

le galant magistrat ; et je crains bien que, sans votre aveu, plus d' un amant ne se l' impose. à la bonne heure, dit Bélise, qu' on m' aime sans y être obligé : c' est le plus flatteur de tous les

hommages. -cependant, madame, je ne vous soupçonne point d' être coquette. -oh ! Vous auriez tort : j' ai la coquetterie en horreur. - mais vouloir être aimée sans aimer ! -et qui vous dit, monsieur, que je n' aimerais pas ? On ne prend point de ces résolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner, ni être gênée : voilà tout. - fort bien ; vous voulez que l' engagement cesse où finira le penchant. -je veux que l' un et l' autre soit éternel ; et c' est pour cela que je veux éviter jusqu' à l' ombre de la contrainte. Je me sens capable d' aimer toute ma vie en liberté ; mais, à vous parler vrai, je ne répondrais pas d' aimer deux jours dans l' esclavage. Le président vit bien qu' il fallait ménager sa délicatesse, et se contenter avec elle de la qualité d' ami. Il eut la modestie de s' y réduire ; et dès-lors tout ce que l' amour a de plus tendre fut mis en usage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la sensibilité de Bélise était chaque jour plus émue ; qu' il vous suffise de savoir qu' elle en était au point où la sagesse, en équilibre avec l' amour, n' attend plus qu' un léger effort pour laisser pencher

p66

la balance. Ils en étaient là, et ils étaient tête à tête. Les yeux du président, enflammés d' amour, dévoraient les charmes de Bélise ; il pressait tendrement sa main. Bélise, tremblante, respirait à peine. Le président la sollicitait avec l' éloquence passionnée du désir. Ah ! Président, lui dit-elle enfin, seriez-vous capable de me tromper ! à ces mots, le dernier soupir de la pudeur semblait s' échapper de ses lèvres. Non, madame, lui dit-il, c' est mon coeur, c' est l' amour même qui vient de parler par ma bouche, et que je meurs à vos pieds, si... comme il tombait aux pieds de Bélise, son genou porta sur une patte de *joujou*, le chien favori de la jeune veuve. *joujou* fit un cri de douleur. Ah ! Monsieur, que vous êtes maladroit ! S' écria Bélise avec un mouvement de colère. Le président rougit, et fut déconcerté. Il prit *joujou* dans son sein, lui baisa la patte offensée, lui demanda mille fois pardon, et pria de solliciter sa grâce. *joujou*, revenu de sa douleur, rendit au président ses caresses. -vous le voyez, madame, il a le coeur bon ; il me pardonne : c' est un bel exemple pour vous. Bélise ne répondit point. Elle était tombée dans une rêverie

profonde et dans un sérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce sérieux pour un badinage, et se remettre aux genoux de Bélise pour l'apaiser.

p67

De grâce, monsieur, levez-vous, lui dit-elle : ces libertés me déplaisent, et je ne crois pas y avoir donné lieu. Qu'on s' imagine l'étonnement du président. Il fut deux minutes confondu, sans proférer une parole. Serait-il possible qu'un accident aussi léger m'eût attiré votre colère ? -point du tout, monsieur ; mais je puis, sans colère, trouver mauvais qu'on soit à mes genoux : c'est une situation qui ne convient qu'aux amans heureux ; et je vous estime trop pour vous soupçonner l'envie d'avoir osé prétendre à l'être. Je ne vois point, madame, répliqua le président avec émotion, en quoi un espoir fondé sur l'amour me rendrait moins estimable : mais oserais-je vous demander, puisque l'amour est un crime à vos yeux, quel est le sentiment que vous m'avez témoigné ? De l'amitié, monsieur, de l'amitié, et je vous prie très-fort de vous en tenir là. Je vous en demande pardon, madame, j'aurais juré que c'était autre chose ; je vois bien que je ne m'y connais pas. -cela se peut, monsieur : bien d'autres que vous s'y trompent. Le président ne put soutenir plus long-temps un caprice aussi étrange. Il sortit, le désespoir dans l'âme, et il ne fut point rappelé. Dès que Bélise fut seule : n'allais-je pas faire

p68

une belle folie ? Dit-elle avec dépit. J'ai vu le moment où ma faiblesse cédait à un homme que je n'aimais pas. On a bien raison de dire qu'on ne connaît rien moins que soi-même. J'aurais juré que je l'adorais, qu'il n'était rien dont je ne fusse disposée à lui faire le sacrifice ; point du tout, il lui arrive, sans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien, et cet amour si passionné fait place à la colère. Un chien me touche plus que lui, et je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal, contre l'homme du monde que je croyais aimer le plus ! N'est-ce point là un amour bien vif, bien solide,

et bien tendre ? Et voilà comme nous prenons nos idées pour nos sentimens. On s' est échauffé la tête, et l' on croit avoir le coeur enflammé : on part de là pour faire toutes sortes de sottises ; l' illusion cesse, le dégoût survient, il faut essayer l' ennui d' être constante sans amour, ou changer avec indécence. Oh ! Mon cher *joujou* , que ne te dois-je pas ! C' est toi qui m' as détrompée, sans toi je serais peut-être en ce moment accablée de confusion et déchirée de remords.

Soit que Bélise aimât ou n' aimât point le président, car ces sortes de questions ne roulent guère que sur l' équivoque des termes, il est certain qu' à force de se dire qu' elle ne l' aimait

p69

pas, elle parvint à s' en convaincre ; et un jeune militaire acheva bientôt de le lui persuader. Lindor venait d' obtenir une compagnie de cavalerie, au sortir des pages. La fraîcheur de la jeunesse, l' impatience du désir, l' étourderie et la légèreté, qui sont des grâces à seize ans et des ridicules à trente, rendirent intéressant aux yeux de Bélise cet enfant bien né, qui avait l' honneur d' appartenir à la famille de son époux. Lindor s' aimait beaucoup lui-même, comme de raison ; il savait qu' il était bien fait et d' une figure charmante. Il le disait quelquefois, mais il riait de si bon coeur après l' avoir dit, il montrait en riant une bouche si fraîche et de si belles dents, qu' on pardonnait ses naïvetés à son âge. Il mêlait d' ailleurs des sentimens si fiers et si nobles aux sentimens de l' amour-propre, que tout cela ensemble n' avait rien que d' intéressant. Il voulait avoir une jolie maîtresse et un excellent cheval de bataille ; il se regardait dans une glace, faisant l' exercice à la prussienne. Il priaît Bélise de lui prêter le *sofa couleur de rose* , et lui demandait si elle avait lu le *polype de Folard* . Il lui tardait d' être au printemps en cas de paix, ou pour entrer en campagne s' il y avait guerre. Ce mélange de frivolité et d' héroïsme est peut-être ce qu' il y a de plus séduisant aux yeux d' une femme. Un pressentiment

p70

confus que cette jolie petite créature, qui badine à une toilette, qui se caresse, qui se mire, va peut-être dans deux mois se précipiter à travers les batteries sur un escadron ennemi, ou grimper comme un grenadier sur une brèche minée ; ce pressentiment donne aux gentilles d' un petit-maître un caractère de merveilleux qui étonne et qui attendrit. Mais la fatuité ne sied qu' à la jeunesse militaire : c' est un avis que je donne, en passant, aux petits-maîtres de tous états.

Bélise fut donc sensible aux grâces naïves et légères de Lindor. Il s' était passionné pour elle dès la première visite. Un jeune page est pressé d' aimer. Ma belle cousine, lui dit-il un jour (car il la nommait ainsi à cause de l' alliance), je ne demande au ciel que deux choses : de faire mes premières armes contre les anglais et avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle, et je vous conseille de ne désirer ni l' un ni l' autre : l' un n' arrivera peut-être que trop tôt, et l' autre n' arrivera jamais. -jamais ? Cela est bien fort, ma belle cousine ! Mais je m' attendais à cette réponse : elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu' avant ma seconde campagne, vous cesserez d' être cruelle. à présent que je n' ai pour moi que mon âge et ma figure, vous me traitez comme un enfant ; mais, quand vous aurez

p71

entendu dire : il s' est trouvé à telle affaire, son régiment a donné dans telle occasion, il s' est distingué, il a pris un poste, il a couru mille dangers ; c' est alors que votre petit coeur palpitera de crainte, de plaisir, peut-être d' amour. Que sait-on ? Si j' étais blessé, par exemple, oh ! Cela est bien touchant ! Pour moi, si j' étais femme, je voudrais que mon amant eût été blessé à la guerre ; je baiserais ses cicatrices, je trouverais une volupté infinie à les compter. Ma belle cousine, je vous montrerai les miennes, vous n' y tiendrez pas. -allez, jeune fou, faites votre devoir en galant homme, et ne m' affligez pas par des présages qui font trembler. - voyez-vous si je n' ai pas dit vrai ? Je vous fais trembler d' avance. Ah ! Si la seule idée vous touche, que fera la réalité ? çà, ma belle cousine, vous pouvez vous fier à moi : ne me donnez-vous point quelque à-compte sur les lauriers que je vais cueillir. C' étaient tous les jours de semblables folies.

Bélise, qui faisait semblant d' en rire, n' en était pas moins touchée ; mais cette vivacité qui faisait tant d' impression sur son âme, empêchait Lindor de s' en apercevoir. Il n' était ni assez éclairé, ni assez attentif pour observer en elle les gradations du sentiment, et pour en tirer avantage. Ce n' est pas qu' il ne fût aussi entreprenant

p72

que la politesse l' exige ; mais un regard l' intimidait, la crainte de déplaire balançait en lui l' impatience d' être heureux. Aussi deux mois se passèrent-ils en légères tentatives, sans aucun succès décidé. Cependant leur amour mutuel s' animait de plus en plus ; et, quelque faible que fût la résistance de Bélise, elle en était lasse elle-même, lorsque le signal de la guerre vint donner l' alarme aux amours. à ce signal terrible, tous leurs travaux sont suspendus. L' un s' envolé sans attendre la réponse au billet le plus galant ; l' autre manque au rendez-vous où l' on devait le couronner : c' est une révolution générale dans tout l' empire des plaisirs.

Lindor eut à peine le temps de prendre congé de Bélise. Elle s' était reproché cent fois les rigueurs qu' elle n' avait pas. Ce pauvre enfant, disait-elle, m' aime de toute son âme ; rien de plus naturel ni de plus tendre que l' expression de ses sentimens ; il est fait à peindre ; il est beau comme le jour ; il est étourdi : qui ne l' est pas à son âge ? Mais il a le coeur excellent. Il ne tient qu' à lui de s' amuser : il trouverait peu de cruelles ; cependant il ne voit que moi, il ne respire que pour moi, et je le traite avec une hauteur ! ... je ne sais pas comment il y tient. J' avoue que, si j' étais à sa place, je laisserais

p73

bien vite cette Bélise si sévère, s' ennuyer avec sa vertu ; car enfin la sagesse est bonne quelquefois : mais toujours de la sagesse ! Comme elle faisait ces réflexions, on vint lui dire que les négociations de la paix étaient rompues, et que les officiers avaient ordre de rejoindre leurs corps sans différer d' un seul instant. à cette

nouvelle, tout son sang se gela dans ses veines. Il va partir ! S' écria-t-elle, le coeur saisi et pénétré ; il va se battre ! Il va mourir peut-être, et je ne le verrai plus ! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu, ma belle cousine ; je pars : nous allons nous voir de près avec l' ennemi. La moitié de mes voeux est remplie, et j' espère qu' à mon retour vous remplirez l' autre moitié. Je vous aime bien, ma belle cousine ! Souvenez-vous un peu de votre petit cousin ; il reviendra fidèle, il vous en donne sa parole. S' il est tué, il ne reviendra pas : mais on vous remettra sa bague et sa montre. Vous voyez ce petit chien d' émail, il vous retracera mon image, ma fidélité, ma tendresse, et vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces dernières paroles, il souriait tendrement, et ses yeux étaient mouillés de larmes. Bélise, qui ne pouvait plus retenir les siennes, lui dit de l' air du monde le plus affligé : vous nous quittez bien gaiement, Lindor ! Vous dites que vous

p74

m' aimez : sont-ce là les adieux d' un amant ? Je croyais qu' il était affreux de s' éloigner de ce qu' on aime ; mais il n' est pas temps de vous faire des reproches : venez, embrassez-moi. Lindor transporté, usa de cette permission jusqu' à la licence, et Bélise ne s' en fâcha point. Et à quand votre départ ? Lui dit-elle. -tout à l' heure ! -tout à l' heure ! Quoi, vous ne soupez point avec moi ? -cela est impossible. -j' avais mille choses à vous dire. -dites-les moi bien vite ; mes chevaux m' attendent. -vous êtes bien cruel, de me refuser une soirée. -ah ! Ma belle cousine, je vous donnerais ma vie ; mais il y va de mon honneur : mes heures sont comptées ; il faut que j' arrive à la minute. Songez, s' il y avait une affaire et que je n' y fusse point, je serais perdu : votre petit cousin ne serait pas digne de vous. Laissez-moi vous mériter. Bélise l' embrassa de nouveau en le baignant de ses larmes. Allez, lui dit-elle, je serais au désespoir de vous attirer un reproche : votre honneur m' est aussi cher que le mien. Soyez sage, ne vous exposez qu' autant que le devoir l' exige, et revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le temps de vous en dire davantage ; mais nous nous écrirons. - adieu, ma belle cousine. -adieu, adieu, mon cher enfant.

C'est ainsi que parmi nous la galanterie est l'âme du point d'honneur, qui est celle de nos armées. Nos femmes n'ont pas besoin d'aller au devant de nos guerriers pour les renvoyer au combat ; mais les mépris dont elles accablent un lâche, et l'accueil qu'elles font aux hommes courageux, rendent leurs amans intrépides.

Bélise passa la nuit dans la plus profonde douleur ; son lit fut baigné de ses larmes. Le jour suivant elle écrivit à Lindor ; tout ce qu'une âme tendre et délicate peut inspirer de plus touchant était exprimé dans sa lettre. ô vous ! Qu'on élève si mal, qui vous apprend à si bien écrire ? La nature se plaît-elle à nous humilier en vous vengeant ?

Lindor, dans sa réponse, pleine de feu et de désordre, exprimait tour à tour les deux passions de son âme, l'ardeur militaire et l'amour.

L'impatience de Bélise ne lui laissa aucun repos, qu'elle n'eût reçu cette réponse. Leur relation s'établit, et se soutint sans interruption, la moitié de la campagne ; et la dernière lettre qu'on écrivait était toujours la plus vive ; et la dernière qu'on attendait était toujours la plus désirée.

Lindor, pour son malheur, eut un confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la passion que tu inspires. Si tu savais à quoi tout

cela tient ? Je connais les femmes. Veux-tu faire une épreuve sur celle que tu aimes ? écris-lui que tu as perdu un oeil, je gage qu'elle te conseille de prendre patience et de l'oublier.

Lindor, bien sûr de son triomphe, consentit à cette épreuve ; et, comme il ne savait pas mentir, son ami dicta cette lettre ; Bélise fut au désespoir ; l'image de Lindor vint s'offrir à son esprit, mais avec un oeil de moins. Cette grande mouche noire le rendait méconnaissable. Quel dommage ! Disait-elle en soupirant. Ses deux yeux étaient si beaux ! Les miens les rencontraient avec tant de plaisir ! L'amour s'y peignait avec tant de charmes ! Mais il n'en est que plus intéressant, et je dois l'en aimer davantage. Il doit

être désolé : il tremble surtout de m' en paraître moins aimable. écrivons-lui pour le rassurer, pour le consoler, s' il est possible. C' était la première fois que Bélise avait été obligée de se dire : *écrivons-lui* . Sa lettre fut froide malgré elle ; elle s' en aperçut, la déchira, l' écrivit de nouveau. Les expressions étaient assez fortes ; mais le tour en était contraint et le style recherché. Cette mouche noire, à la place d' un bel oeil, lui offusquait l' imagination et lui glaçait le sentiment. Eh ! Cessons de nous flatter, dit-elle en déchirant sa lettre ; ce pauvre enfant n' est plus aimé, un oeil perdu bouleverse mon âme.

p77

J' ai voulu faire l' héroïne, je suis une femmelette : n' affectons point des sentimens au-dessus de mon caractère. Lindor ne mérite pas qu' on le trompe. Il compte sur une âme généreuse et sensible ; si je ne le suis pas assez pour l' aimer encore, je dois l' être assez pour le désabuser : son mépris deviendra ma peine. Je suis désolée, lui écrivit-elle, et bien plus à plaindre que vous : vous n' avez perdu qu' un agrément, et je vais perdre votre estime comme j' ai perdu la mienne. Je me croyais digne de vous aimer et d' être aimée de vous ; je ne le suis plus : mon coeur se flattait d' être au-dessus des événemens, un seul accident m' a changée. Consolez-vous, monsieur : vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raisonnable ; et, après l' humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n' avez plus à me regretter. Lindor fut au désespoir à la lecture de ce billet : le *monsieur* , surtout, lui parut une injure atroce. *monsieur ! s' écriait-il. Ah ! La perfide !* Son petit cousin, *monsieur !* on donne du *monsieur* à un borgne. Il alla trouver son ami. Je te l' avais bien dit, mon cher, lui dit le confident. Voilà le moment de te venger, si tu n' aimes mieux attendre la fin de la campagne, pour ménager à ton héroïne le plaisir de la surprise. Non, je veux la confondre dès aujourd' hui, lui

p78

dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu' il était enchanté de l' avoir éprouvée ; que

monsieur avait encore ses deux yeux, mais que ses yeux ne la verraient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Bélise fut anéantie, et prit dès ce moment le parti de renoncer au monde et de s'ensevelir à la campagne. Allons végéter, disait-elle, je ne suis bonne qu'à cela.

Dans le voisinage de cette campagne, était une espèce de philosophe dans la vigueur de l'âge, qui, après avoir joui pendant six mois de l'année à la ville, venait jouir six mois de lui-même dans une solitude voluptueuse. Il rendit ses devoirs à Bélise. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être sage, dites-moi quel est votre plan de vie ! De plan, madame, je n'en eus jamais, répondit le comte de Pruli. Je fais tout ce qui m'amuse ; je cherche tout ce que j'aime, et j'évite avec soin ce qui m'ennuie ou me déplaît. -vivez-vous seul ? Voyez-vous du monde ? -je vois quelquefois notre pasteur, à qui j'enseigne la morale ; je cause avec des laboureurs plus instruits que tous nos savans ; je donne le bal à de petites villageoises les plus jolies du monde ; je fais pour elles des loteries de dentelles et de rubans ; et je marie les plus amoureuses. Quoi ! Dit Bélise avec étonnement,

p79

ces gens-là connaissent l'amour ? Mieux que nous, madame, mieux que nous, cent fois. Ils s'aiment comme des tourterelles ; ils me donnent appétit d'aimer. -vous avouerez cependant que cela aime sans délicatesse. -eh ! Madame, la délicatesse est un raffinement de l'art : ils ont l'instinct de la nature, et cet instinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville, on ne le fait que dans les champs. Ils ont en sentiment ce que nous avons en esprit. J'ai essayé, comme un autre, d'aimer et d'être aimé dans le monde ; le caprice, les convenances arrangent et dérangent tout : une liaison n'est qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix : vous verrez, dans les jeux que je leur donne, comme ces cœurs simples et tendres se cherchent sans le savoir, s'attirent mutuellement. Vous me faites, reprit Bélise, un tableau de la campagne auquel je ne m'attendais pas. On dit ces gens-là si à plaindre ! -ils l'étaient, madame, il y a quelques années, mais j'ai le secret de rendre leur condition plus douce. Oh ! Vous me direz votre secret, interrompit Bélise avec

vivacité : je veux aussi en faire usage. -il ne tient qu' à vous. Le voici : j' ai quarante mille livres de rente ; j' en dépense dix ou douze à Paris dans les deux saisons que j' y passe ; huit ou dix dans ma maison de campagne, et par

p80

cette économie, j' ai vingt mille livres à perdre sur les échanges que je fais. -et quels échanges faites-vous ? -j' ai des champs bien cultivés, des prairies bien arrosées, des vergers clos et plantés avec soin. -eh bien ? -eh bien ! Lucas, Blaise, Nicolas, mes voisins et mes bons amis, ont des terrains en friches ou appauvris ; ils n' ont pas de quoi les cultiver : je leur cède les miens troc pour troc ; et la même étendue de terrain qui les nourrissait à peine, les enrichit dans deux moissons. La terre, ingrate sous leurs mains, devient fertile dans les miennes. Je lui choisis la semence, le plant, l' engrais, la culture qui lui conviennent ; et, dès qu' elle est en bon état, je pense à un nouvel échange : ce sont là mes amusemens. Cela est charmant, s' écria Bélise : vous savez donc l' agriculture ? -un peu, madame ; je m' en instruis ; je confronte la théorie des savans avec l' expérience des laboureurs, je tâche de corriger ce que je vois de défectueux dans les spéculations des uns et des autres : c' est une étude amusante. -oh ! Je le crois, et je veux m' y livrer aussi. Comment donc ! Mais vous devez être adoré dans tous ces cantons ; ces pauvres laboureurs doivent vous regarder comme leur père. -oui, madame, nous nous aimons beaucoup. -je suis bien heureuse, monsieur le comte, que le hasard m' ait procuré un voisin

p81

tel que vous ! Voyons-nous souvent, je vous prie : je veux suivre vos travaux, prendre votre méthode, et devenir votre rivale dans le coeur de ces bonnes gens. -vous n' aurez, madame, ni rivaux, ni rivales partout où vous voudrez plaire, et lors même que vous ne le voudrez pas. Telle fut leur première entrevue ; et, dès ce moment, voilà Bélise villageoise, tout occupée de l' agriculture, conversant avec ses fermiers, ne lisant que la *maison rustique* . Le comte

l' invita à l' une des fêtes qu' il donnait les jours consacrés aux repos, et la présenta à ses paysans comme une nouvelle bienfaitrice, ou plutôt comme leur souveraine. Elle fut témoin de l' amour et du respect qu' ils avaient pour lui. Ces sentimens se communiquent : ils sont si naïfs et si tendres ! C' est le plus sublime de tous les éloges ; et Bélise en fut touchée au point d' en être jalouse. Mais que cette jalousie était loin de la haine ! Il faut avouer, disait-elle, qu' ils ont bien raison de l' aimer : indépendamment de ses bienfaits, personne au monde n' est plus aimable. Il s' établit dès ce jour entre eux la liaison la plus intime, et en apparence la plus philosophique. Leurs entretiens ne roulaient que sur l' étude de la nature, sur les moyens de rajeunir cette terre, notre vieille nourrice, qui s' épuise

p82

pour ses enfans. La botanique leur indiquait les plantes salutaires aux troupeaux, et celles qui leur étaient pernicieuses ; la mécanique leur donnait des forces pour élever les eaux à peu de frais sur les collines altérées, et pour soulager le travail des animaux destinés au labourage ; l' histoire naturelle leur apprenait à calculer les inconvéniens et les avantages économiques, dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmait ou corrigeait leurs observations, et on faisait les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuses. Le jour du repos revenait, et les jeux suspendaient les études.

Bélise et le philosophe se mêlaient aux danses de ces villageois. Bélise s' aperçut, avec surprise, qu' aucun d' eux ne s' occupait d' elle. Vous allez, dit-elle à son ami, me soupçonner d' une coquetterie bien étrange ; mais je ne veux rien vous dissimuler. On m' a dit cent fois que j' étais jolie, j' ai par-dessus ces paysannes l' avantage de la parure ; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes paysans aucunes traces d' émotion à ma vue. Ils ne pensent qu' à leurs compagnes ; ils n' ont des âmes que pour elles. Rien n' est plus naturel, madame, lui dit le comte ; le désir ne vient jamais sans quelque lueur d' espérance ; et ces gens-là ne vous trouvent belle que

p83

comme ils trouvent belles les étoiles et les fleurs.
Vous me surprenez, dit Bélise : est-ce l' espérance
qui rend sensible ? -non, mais elle dirige
la sensibilité. -on n' aime donc qu' avec
l' espoir de plaire ? -non vraiment, madame ;
et sans cela, qui pourrait ne pas vous aimer ?
Un philosophe est donc galant ? Reprit Bélise
avec un sourire. -je suis vrai, madame, et ne
suis point philosophe ; mais, si je méritais ce
nom, je n' en serais que plus sensible ; un vrai
philosophe est homme, fait gloire de l' être. La
sagesse ne contredit la nature que lorsque la
nature a tort. Bélise rougit, le comte se troubla,
et ils furent quelque temps les yeux baissés,
sans oser rompre le silence. Le comte voulut
renouer l' entretien sur les charmes de la
campagne ; mais leurs propos furent confus,
entrecoupés et sans suite : on ne savait plus ce
qu' on avait dit, encore moins ce qu' on allait
dire. Ils se quittèrent enfin, l' une rêveuse,
l' autre distrait, et craignant tous deux d' en avoir
trop dit.

La jeunesse des villages voisins s' assembla
le lendemain pour leur donner une fête : la
gaieté en faisait l' ornement. Bélise en fut
enchantée ; mais le dénoûment la surprit. Le magister
avait fait des chansons à la louange de Bélise
et du comte, et les couplets disaient que Bélise

p84

était l' ormeau, et que le comte était le lierre.
Celui-ci ne savait s' il devait leur imposer
silence, ou prendre la chose en badinant ; mais
Bélise en fut offensée. Je vous demande pardon
pour eux, madame, lui dit le comte en la ramenant :
ces bonnes gens disent ce qu' ils pensent ;
ils n' en savent pas davantage. Je les aurais fait
taire, si j' avais eu le courage de les affliger.
Bélise ne lui répondit rien ; et il se retira
pénétré de douleur de l' impression qu' avait faite sur
elle cet innocent badinage.
Que je suis malheureuse ! Dit Bélise après le
départ du comte, voilà encore un homme que
je vais aimer. Cela est si clair, que ces paysans
s' en aperçoivent : ce sera, comme avec les
autres, un feu léger, une étincelle. Non, je ne
veux plus le voir : il est honteux de vouloir
inspirer une passion, quand on n' en est pas
susceptible. Le comte se livrerait à moi sans
réserve, et de la meilleure foi : c' est un homme

respectable dont je ferais le malheur si je venais à m' en détacher. Le lendemain, il envoya savoir si elle était visible. -quel parti prendre ? Si je le refuse aujourd' hui, il faudra le recevoir demain ; si je persiste à ne le plus voir, que va-t-il penser de ce changement ? Qu' a-t-il fait qui ait pu me déplaire ? Lui laisserai-je croire que je me défie de lui ou de moi ? Après tout, qui

p85

m' assure qu' il m' aime ? Et quand il m' aimerait, suis-je obligée de l' aimer ? Je lui ferai entendre raison, je lui peindrai mon caractère ; il m' en estimera davantage, et il faut le voir. Le comte vint.

Je vais bien vous surprendre, lui dit-elle ; j' ai été sur le point de rompre avec vous. - avec moi, madame ! Et pourquoi ? Quel est mon crime ? -d' être aimable et dangereux. Je vous déclare que je suis venue chercher le repos ; que je ne crains rien tant que l' amour ; que je ne suis pas faite pour un engagement solide ; que j' ai l' âme la plus légère, la plus inconstante qui fut jamais ; que je méprise les goûts passagers, et que je n' ai pas un assez grand fond de sensibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractère, je vous en avertis. Je répons de moi pour l' amitié ; mais, pour l' amour, il n' y faut pas compter ; et, afin de n' avoir aucun reproche à me faire, je ne veux absolument ni en inspirer, ni qu' on m' en inspire. Votre sincérité encourage la mienne, lui répondit le comte ; vous allez me connaître à mon tour. J' ai pris pour vous, sans m' en douter et sans le vouloir, l' amour le plus tendre et le plus violent ; c' est ce qui pouvait m' arriver de plus heureux, et je m' y livre de tout mon coeur,

p86

quoi que vous puissiez m' annoncer. Vous vous croyez légère et inconstante ; il n' en est rien. Je crois connaître mieux que vous le caractère de votre âme. -non, monsieur, je me suis éprouvée, et vous allez en juger. Elle lui raconta l' histoire du président et celle du jeune page. Vous les aimiez, madame, vous les aimiez : vous vous êtes découragée mal à propos.

Votre colère contre le président était sans conséquence ; le premier mouvement est toujours pour le chien, mais le second est pour l' amant ; ainsi l' a voulu la nature. Le refroidissement de votre amour pour le page n' aurait pas été plus durable : un oeil de moins produit toujours cet effet-là ; mais peu à peu on s' y accoutume. Quant à la durée d' une passion, il faut être juste. Quel est l' insensé qui exige l' impossible ? Je désire ardemment de vous plaire, j' en ferai ma félicité ; mais, si votre penchant pour moi venait à s' affaiblir, ce serait un malheur, ce ne serait pas un crime. Eh quoi ! Parce qu' il n' est point dans la vie de plaisir sans mélange, faut-il se priver de tout, renoncer à tout ! Non, madame, il faut tirer parti de ce qu' on a de bon, se pardonner à soi-même et aux autres ce qui est moins bien, ou ce qui est mal. Nous menons ici une vie douce et tranquille ? L' amour nous manque ; il peut l' embellir : laissons-le

p87

faire : s' il s' en va, l' amitié nous reste ; et, quand la vanité ne s' en mêle point, l' amitié qui survit à l' amour en est bien plus douce, plus intime et plus tendre. -en vérité, monsieur, voilà une morale bien étrange ! -elle est simple et naturelle, madame. Je ferais des romans tout comme un autre ; mais la vie n' est pas un roman : nos principes, comme nos sentiments, doivent être pris dans la nature. Rien n' est plus facile que d' imaginer des prodiges en amour ; mais tous ces héros n' existent que dans la tête des auteurs : ils disent ce qu' ils veulent : nous faisons ce que nous pouvons. C' est un malheur sans doute de cesser de plaire ; c' en est un plus grand de cesser d' aimer : mais le comble du malheur, c' est de passer sa vie à se craindre et à se combattre. Fiez-vous à vous-même, madame, et daignez vous fier à moi. Il est assez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours, sans se condamner à n' aimer jamais. Imitons nos villageois : ils n' examinent pas s' ils s' aimeront long-temps ; il leur suffit de sentir qu' ils s' aiment. Je vous étonne ? Vous avez été élevée dans le pays des chimères. Croyez-moi, vous êtes bien née : revenez à la vérité ; laissez-vous guider par la nature ; elle vous conduira beaucoup mieux qu' un art qui se perd dans le vide, et qui réduit le sentiment à rien, à force de l' analyser.

Si Bélise ne fut point persuadée, elle fut bien moins affermie dans sa première résolution ; et, dès que la raison chancelle, il est aisé de la renverser. Celle de Bélise succomba sans peine ; et jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l' un à l' autre en liberté, ils oubliaient l' univers, ils s' oubliaient eux-mêmes : toutes les facultés de leurs âmes réunies en une seule, ne formaient plus qu' un tourbillon de feu, dont l' amour était le centre, dont le plaisir était l' aliment. Cette première ardeur se ralentit, et Bélise en fut alarmée ; mais le comte la rassura. On revint aux amusemens champêtres. Bélise trouva que la nature s' était embellie, que le ciel était plus serein, et la campagne plus riante. Les jeux des villageois lui plaisaient davantage : ils lui rappelaient un souvenir délicieux. Leurs travaux l' intéressaient beaucoup plus. Mon amant, disait-elle en elle-même, est le dieu qui les encourage ; son humanité, sa bienfaisance, sont comme des ruisseaux qui fertilisent ces champs. Elle aimait à s' entretenir avec les laboureurs, des bienfaits que répandait sur eux ce mortel qu' ils appelaient leur père. L' amour lui rendait personnel tout le bien qu' on disait de lui. Elle passa ainsi toute la belle saison à l' aimer, à l' admirer, à lui voir

faire des heureux, et à le rendre heureux lui-même. Bélise avait proposé au comte de passer l' hiver loin de la ville, et il lui avait répondu en souriant : je le veux bien. Mais, dès que la campagne commença à se dépouiller, que la promenade fut interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides et les soirées longues, Bélise sentit avec amertume que l' ennui s' emparait de son âme, et qu' elle désirait de revoir Paris. Elle en fit l' aveu à son amant avec sa franchise ordinaire. Je vous l' avais prédit ; vous n' avez pas voulu me croire : l' événement ne justifie que trop la mauvaise opinion que j' avais de moi-même. -quel est donc cet événement ? -ah ! Mon cher comte, puisqu' il faut vous le dire, je m' ennuie : je ne vous aime plus. Vous vous ennuyez, cela est possible, lui répondit le comte avec un sourire ; mais vous

ne m' en aimez pas moins : c' est la campagne que vous n' aimez plus. -eh ! Monsieur, pourquoi me flatter ? Tous les lieux, tous les temps sont agréables avec ce que l' on aime. -oui, dans les romans, je vous l' ai déjà dit ; mais non pas dans la nature. Vous avez beau dire, insista Bélise ; je sens très-bien qu' il y a deux mois que j' aurais été heureuse avec vous dans un désert. -sans doute, madame : telle est l' ivresse

p90

d' une passion naissante ; mais ce premier feu n' a qu' un temps. L' amour heureux se calme et se modère : l' âme, dès-lors moins agitée, commence à devenir sensible aux impressions du dehors ; on n' est plus seul dans le monde ; on éprouve le besoin de se distraire et de s' amuser. -ah ! Monsieur, à quoi réduisez-vous l' amour ? -à la vérité, ma chère Bélise. -au néant, mon cher comte, au néant. Vous cessez de me suffire ; j' ai donc cessé de vous aimer. -non, tout ce que j' adore, non, je n' ai point perdu votre coeur, et je vous serai toujours cher. -toujours cher : oui, sans doute ; mais comment ? -comme je veux l' être. -ah ! Je sens trop mon injustice pour me la dissimuler. -non, madame, vous n' êtes point injuste. Vous m' aimez assez, j' en suis content, et je ne veux pas être aimé davantage ; serez-vous plus difficile que moi ? -oui, monsieur ; je ne me pardonnerai jamais d' avoir pu m' ennuyer avec l' homme du monde le plus aimable. -et moi, madame, et moi, qui ne me vante de rien, je m' ennuie aussi par fois avec la plus adorable de toutes les femmes, et je me le pardonne. - quoi, monsieur ! Vous vous ennuyez avec moi ? -avec vous-même ; et je ne laisse pas de vous aimer plus que ma vie. êtes-vous contente ? - allons, monsieur, retournons à Paris. -oui,

p91

madame, j' y consens ; mais souvenez-vous que le mois de mai nous retrouvera à la campagne. -je n' en crois rien. -je vous l' assure ; et plus amoureux que jamais. Bélise, de retour à la ville, commença par se livrer à tous les amusemens que l' hiver

rassemble, avec une avidité qu' elle croyait insatiable. Le comte, de son côté, s' abandonna au torrent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu à peu l' ardeur de Bélise se ralentit. Les soupers lui paraissaient longs, elle s' ennuyait au spectacle. Le comte avait soin de la voir rarement : ses visites étaient courtes, et il prenait les heures où elle était environnée d' une foule d' adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas : que vous semble de Paris ? -tout m' y amuse, et rien ne m' y attache. -pourquoi ne venez-vous pas souper avec moi ? -vous m' avez tant vu, madame ! Je suis discret : le monde a son tour, j' aurai le mien. -vous êtes donc toujours persuadé que je vous aime ? -je ne parle jamais d' amour à la ville. Que pensez-vous, madame, du nouvel opéra ? Poursuivit-il à haute voix. Et la conversation devint générale. Bélise comparait toujours le comte à ce qu' elle voyait de mieux, et toujours la comparaison concluait à son avantage. Personne, disait-elle,

p92

n' a cette candeur, cette simplicité, cette égalité de caractère : personne n' a cette bonté d' âme et cette élévation de sentimens. Quand je me rappelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me semblent que des perroquets bien instruits. Il a bien raison de douter qu' on cesse de l' aimer, après l' avoir connu ! Mais non, ce n' est pas l' estime qu' il a de lui-même, c' est l' estime qu' il a de moi, qui lui donne cette confiance. Que je serais heureuse si elle était fondée !

Telles étaient les réflexions de Bélise ; et plus elle sentait renaître son inclination pour lui, plus elle se trouvait bien avec elle-même. Enfin le désir de le voir devint si pressant, qu' elle ne put résister à celui de lui écrire. Il se rendit auprès d' elle, et l' abordant avec un sourire : quoi ! Madame, lui dit-il, un tête-à-tête ? Vous m' exposez à faire des jaloux. Personne, monsieur, n' a droit de l' être, lui dit Bélise ; et vous savez que je n' ai plus que des amis. Mais vous, ne craignez-vous pas d' inquiéter quelque nouvelle conquête ? Je n' en ai fait qu' une en ma vie, répondit le comte : elle m' attend à la campagne, et j' irai la voir ce printemps. -elle serait à plaindre si elle était à la ville : vous y êtes si occupé, qu' elle risquerait d' être négligée. -

elle s' y amuserait, madame, et n' y penserait

p93

pas à moi. Laissons là les détours, reprit-elle : pourquoi vous vois-je si rarement et si peu ? -pour vous laisser jouir en liberté de tous les plaisirs de votre âge. -vous ne serez jamais de trop, monsieur : ma maison est la vôtre ; regardez-la comme telle, j' en serais flattée, je le désire, et j' ai acquis le droit de l' exiger. -non, madame, n' exigez rien : je serais au désespoir de vous déplaire ; mais permettez-moi de ne vous revoir qu' au retour de la belle saison. Cette obstination la piqua vivement. Allez, monsieur, lui dit-elle avec dépit, allez chercher des plaisirs où je ne serai pas : j' ai mérité votre inconstance. Dès ce jour elle n' eut pas un moment de repos : elle s' informait de ses démarches, elle le cherchait et le suivait des yeux aux promenades et aux spectacles ; les femmes qu' il voyait lui devinrent odieuses ; elle ne cessait de questionner ses amis. L' hiver lui parut d' une longueur mortelle, quoiqu' on ne fût encore qu' au commencement du mois de mars. Quelques beaux jours étant venus, il faut, dit-elle, que je le confonde, et que je me justifie. J' ai tort jusqu' à présent : il a sur moi cet avantage ; mais demain il ne l' aura plus. Elle le fit prier de se rendre chez elle. Tout était prêt pour le départ. Le comte arrive. Donnez-moi la main, lui dit Bélise,

p94

pour monter dans mon carrosse. Où allons-nous donc, madame, lui dit-il ? -nous ennuyer à la campagne. à ces mots, le comte fut transporté de joie. Bélise, au mouvement de la main qui la soutenait, s' aperçut du saisissement et de l' émotion qu' elle faisait naître. ô mon cher comte, lui dit-elle en pressant cette main qui tremblait sous la sienne, que ne vous dois-je pas ! Vous m' avez appris à aimer, vous m' avez convaincue que j' en étais capable ; en m' éclairant sur mes sentimens, vous m' avez fait la plus douce des violences : vous m' avez forcée à m' estimer moi-même et à me croire digne de vous. L' amour est content : je n' ai plus de

scrupule, et je suis heureuse.

p95

LES QUATRE FLACONS

J' ai grand regret à la féerie : c' était pour les imaginations vives une source de plaisirs innocens, et la manière la plus honnête de faire d' agréables songes. Aussi les climats de l' orient étaient-ils peuplés autrefois de génies et de fées. Les grecs les regardaient comme des intelligences médiatrices entre les hommes et les dieux : témoin le démon familier de Socrate, témoin la fée qui protégeait Alcidonis, comme je vais le raconter.

La fée Galante avait pris Alcidonis en amitié, même avant qu' il vînt au monde. Elle présida à sa naissance, et le doua du don de plaire, sans aucun penchant décidé à l' amour. Sa jeunesse ne fut que le développement des talents et des grâces qu' il avait reçus en partage. Il avait passé sa quinzième année, lorsque son père, l' un des plus riches et des plus honnêtes

p96

citoyens de Mégare, l' envoyant à Athènes pour y faire ses exercices, lui dit en l' embrassant : mon cher fils, vous allez trouver dans le monde une foule de jeunes évaporés qui se répandent en injures contre les femmes. N' en croyez rien. Ceux-là n' affectent de les mépriser, que parce qu' ils n' ont pu parvenir à les rendre méprisables. Pour moi, à commencer par votre mère, ma vertueuse épouse, j' ai reconnu dans le beau sexe une délicatesse de sentiment, une candeur, une vérité dont peu d' hommes sont capables. Faites comme moi, choisissez une femme honnête, d' une humeur égale, d' un caractère solide, d' une vertu sociable et douce. Il y en a partout. Mon aveu suivra votre choix. Je suis bon père : je ne veux que votre bonheur.

Alcidonis, plein de ces leçons, arrive à Athènes. Sa première visite fut à Séliane, à qui on l' avait recommandé. Séliane, dans sa jeunesse,

avait été jolie et belle : elle était belle encore ; mais elle commençait à n' être plus jolie. Après les compliments : que venez-vous faire ici ? Lui dit un vieux capitaine, l' époux de Séliane, et l' ancien ami de son père. C' est bien à votre âge qu' on s' ensevelit auprès des femmes ! Le Cirque, Le Pirée, voilà vos écoles, et non pas ce cercle frivole, qu' on appelle le beau monde.

p97

Je suis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athènes. C' est à Sparte qu' on devrait aller.

Alcidonis fut déconcerté par une si vive apostrophe ; mais Séliane prit son parti avec chaleur. Je vous reconnais bien là, dit-elle à son mari. Sparte, Le Cirque, Le Pirée ! Eh ! Qu' apprend-on, s' il vous plaît, dans ces écoles si fameuses ? à s' enrichir et à se battre, répondit brusquement l' époux. -à s' enrichir, voilà qui est noble ! à se battre, voilà qui est gracieux ! Le premier est indigne de l' ambition d' un galant homme, et le second ne s' apprend que trop tôt. -non pas si tôt, madame, non pas si tôt que vous croyez. Je doute qu' après avoir passé sa jeunesse à une toilette, on soit ni bon guerrier, ni bon soldat. -et moi, je ne vois rien de plus gauche, de plus maussade qu' un homme qui n' a jamais appris qu' à se battre. Ne dirait-on pas que vous n' êtes ici que pour vous égorger. La paix a ses talents et ses vertus, comme la guerre. On n' est pas toujours à la tête d' une troupe. - et voilà le mal, de par tous les dieux ! Voilà le mal. Je voudrais qu' il fût défendu, même en temps de paix, de quitter les drapeaux, sur peine de la vie. -quoi ! Monsieur, vous voulez donc que nous n' ayons pas un seul homme ? -vous en aurez, madame, vous en aurez de reste.

p98

Il y en a tant d' inutiles à l' état ! -fort bien, vous nous réduisez au rebut de la république. Les femmes vous doivent des remerciements. -je les en dispense. -non, monsieur, nous sommes citoyennes, et nous cédon généreusement à l' état toutes les figures qui nous déplaisent, tous ces visages à faire peur,

tous ces caractères féroces qui ne s'amusent qu'à tuer, et qui ne sont bons qu'à cela. -et vous vous réservez les jolis hommes qui aiment à vivre, n'est-ce pas ? -assurément. -c'est fort bien dit, et l'aréopage ne manquera pas d'en faire un décret pour vous plaire. Seigneur, pardonnez : ma femme est folle. Je vous laisse, car je n'y tiens plus. Par hercule, madame, faut-il que je sois votre mari ! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. à ces mots, il sortit en tapant du pied, et ferma brusquement la porte.

Voici un singulier ménage, dit Alcidonis.

Madame, avez-vous souvent de pareilles scènes ?

Mais, oui, répondit-elle froidement, toutes les fois que j'ai du monde. -et quand vous êtes seule ? -il gronde encore, mais un peu plus bas. -et comment l'avez-vous épousé ? -par convenance et par raison. Au reste, c'est le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuie, je le contredis ; il s'impatiente et se retire. L'on en fait tout ce qu'on veut. Je vous

p99

conseille de lui marquer de la déférence : son amitié n'est pas à négliger ; cela est bon à quelque chose. êtes-vous recommandé ici à beaucoup de monde ? -aux amis particuliers de mon père, et le nombre n'est pas grand. -tant mieux, nous nous verrons plus souvent. Je le souhaite pour vous-même ; car, en entrant dans un monde nouveau, le plus sage a besoin d'un guide. -daignerez-vous m'en servir, madame ? -ou mon mari, ou moi : vous choisirez. -mon choix est fait. Ainsi se passa leur première entrevue.

Quand le mari fut de retour : vous êtes étrange, lui dit Séliane : votre ton a effarouché ce jeune homme. -que vous vouliez apprivoiser, n'est-ce pas ? -je vous entends, monsieur ; je vais ordonner que ma porte lui soit fermée. -eh ! Non, madame, non, je ne suis point jaloux. Ce serait commencer un peu tard ! Je ne l'ai pas été de votre jeunesse ; je ne le serai pas de votre maturité. -voilà de vos galanteries ; mais j'y suis accoutumée. Souvenez-vous cependant que vous devez une visite au fils de votre ancien ami. -je le verrai, madame ; je sais vivre, et l'on peut se fier à moi sur l'article des procédés.

Le lendemain, en entrant chez Alcidonis, il reprit leur entretien de la veille. Eh bien ! Lui

dit-il, allez-vous donner dans les moeurs efféminées de la jeunesse athénienne ? Ma femme vous y a disposé, sans doute ? Gardez-vous bien, non pas d' elle, car son temps est passé, grâce au ciel ; mais gardez-vous de ses semblables. Ce sont les syrènes les plus dangereuses ! Nulle sûreté dans leur commerce. Cela vous prend, vous trompe, et vous quitte sans pudeur. On dirait, à les voir se jouer des hommes, qu' ils ne sont faits que pour leurs plaisirs. S' il est ainsi, dit Alcidonis, les femmes d' Athènes ne ressemblent guère à celles de Mégare ! - Mégare, c' est tout comme ici. Vous tenez de votre pieux père. Le bon homme ne jurait que par sa chaste moitié. C' était par complaisance pour lui qu' elle se parait et voyait du monde ; par piété qu' elle s' enfermait avec un jeune prêtre de Minerve ; par recueillement qu' elle allait passer les soirées dans une petite maison qu' il avait arrangée lui-même : il s' endormait sur sa vertu de la meilleure foi du monde. -il avait raison, sans doute ; et je vous prie de respecter la mémoire de ma mère. -ta mère ! Ta mère était une femme : ne veux-tu pas qu' on l' eût faite exprès ? J' en ai bien vu ! Je ne connais que mon extravagante qui soit exactement fidèle ; et encore est-ce moi qui l' ai formée. Je l' ai rendue vertueuse en dépit d' elle-même ; mais je n' ai pu

lui ôter ce fond de coquetterie que la nature ou l' exemple leur inspire en naissant. Je gage qu' elle est capable encore de chercher à te séduire, pour le plaisir de se moquer de toi. Tu ne serais pas le premier qu' elle aurait mis au désespoir. Elle s' amusait autrefois à ce petit jeu-là, et puis elle m' en faisait des contes, dont elle riait comme une folle. Heureusement elle vieillit, et le danger n' est plus si grand. Alcidonis fut occupé une partie de la nuit de tout ce qu' il venait d' entendre. Les femmes, disait-il, sont donc ici bien redoutables ; et il s' endormit dans la résolution de les fuir. La fée Galante lui apparut en songe, et lui dit : rien ne ressemble tant aux hommes que les

femmes. Tout le bien, tout le mal qu' on en publie est vrai en particulier, et faux en général. Il ne faut ni se fier à tout, ni se défier de tout. Vivez avec les femmes, mais ne vous y livrez qu' à propos. Je ne vous ai point donné de caractère afin que vous soyez plus flexible au leur. Un homme décidé est un homme insociable. Vous serez charmant, si l' on dit de vous : *on en fait tout ce qu' on veut* . Mais ce n' est pas assez de plaire, il faut encore savoir aimer, et n' aimer ni trop, ni trop peu. Il y a trois sortes d' amour, la passion, le goût et la fantaisie. Tout l' art d' être heureux consiste à bien placer ces

p102

trois nuances. Pour cela, voici quatre flacons dont vous seul pouvez faire usage. Ils sont différens de couleur. Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperdument ; du couleur de rose, pour effleurer le sentiment et le plaisir ; du bleu, pour le goûter sans inquiétude et sans ivresse ; et du blanc, pour revenir à votre naturel. à ces mots, l' image de la fée s' évanouit. Alcidonis s' éveille enchanté d' un si beau songe. Mais quelle fut sa surprise, en trouvant en effet les quatre flacons sous sa main ! Ah ! Pour le coup, dit-il, je n' en prendrai qu' à mon aise. Il se lève en rendant grâce à la fée, et le même jour il revoit Séliane. Elle était seule. Vous avez vu mon mari ? Lui dit-elle, ne s' est-il pas déchaîné contre la galanterie ? -beaucoup. -il vous a dit mille horreurs des femmes ? - il est vrai. -je me flatte qu' il m' a exceptée. - il n' a même excepté que vous sur l' article de la fidélité. -le bon homme ! -il est persuadé que vous lui êtes fidèle ; mais il prétend que vous n' en êtes que plus dangereuse, et que vous vous moquez impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. -et voilà comme il me décrie ! Il mériterait bien... mais non : je dois me respecter moi-même. -votre vertu, dit-il, est de sa façon ; c' est lui qui vous a rendue honnête. -lui ! -lui-même ; et malgré

p103

vous. -malgré moi ! Celui-là est fort. Je lui ferai bien voir si l' on me rend honnête malgré

moi. -je vous avoue qu' à votre place... et j' aurais bien à me venger aussi de l' insulte qu' il a faite à ma mère ! -à votre mère ? -il a osé me dire que mon père n' était qu' un sot, et qu' il n' y avait que lui au monde qui ne le fût pas. - le malheureux ! C' est bien à lui à se vanter ! Mais, encore une fois, je me respecte. Non, monsieur, je ne suis point coquette ; et, puisqu' il m' oblige à me justifier, j' ai le coeur aussi tendre et plus tendre qu' une autre. -et qu' en faites-vous de ce coeur ? -hélas ! Je n' en fais rien du tout ; mais vous croyez bien que ce n' est pas pour ses beaux yeux que je le garde. Je suis sage pour mon repos, pour ne pas m' exposer au caprice, à l' inconstance, à l' ingratitude des hommes. Je sens que, si j' aimais, j' aimerais passionnément, et je voudrais être aimée de même. -ah ! Vous le seriez. -je n' ose m' en flatter. Rien n' est plus vain, plus faible, plus léger que l' amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaisies ; mais la passion de l' amour, cette ivresse qui en fait le charme, et qui en est l' excuse, ils ne la connaissent pas. -pour moi, madame, je sais bien où il y en a de cet amour que vous méritez ; et, si j' étais sûr du retour, j' en prendrais une bonne dose ! Séliane sourit de la

p104

simplicité d' Alcidonis (car la fée lui donnait cet air naïf, ce ton ingénu que les coquettes aiment tant). Non, lui dit-elle, on ne s' enflamme pas ainsi tout à coup. Eh ! Le moyen de nous aimer ? Nous ne nous connaissons pas encore. -à la bonne heure, madame, je ne suis pas pressé. Demain nous nous connaissons mieux. -je vous verrai donc demain ? -oui, madame. -l' après-dînée, entendez-vous ? Car je veux vous éviter l' ennui de trouver mon mari. Nous serons seuls, nous serons libres, et je vous parlerai raison. Alcidonis ne manqua pas de se trouver au rendez-vous avec ses flacons dans sa poche. Séliane le reçut dans le négligé le plus séduisant. Voilà, dit Alcidonis en la voyant, le privilège de la beauté ; moins elle a de parure, et plus elle a de charmes. Séliane fit semblant de rougir. Savez-vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte ? On s' y laisserait prendre, et on y serait trompée. -moi, madame, vous tromper ! Je n' ai jamais trompé personne. -et vous voulez commencer par

moi ? -non, je vous le jure. -pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres ? -vous êtes belle, j' ai des yeux, je dis ce que je vois : il n' y a point là de flatterie. -en effet, votre tranquillité fait bien voir que vous n' avez

p105

aucun intérêt à me séduire. -ah ! Ah ! Si vous vouliez, cette tranquillité me passerait bien vite. -oh ! Sans doute ; et pour vous enflammer, vous n' attendez que mon aveu, n' est-ce pas ? -rien n' est plus vrai : vous n' avez qu' à dire. -en vérité, vous êtes bon, avec ce ton froidement résolu. -c' est que je suis sûr de mon fait. -quoi ! Si je vous faisais voir l' envie d' être aimée ? -vous le seriez à point nommé : je vous en donne ma parole. -je vois bien, Alcidonis, que vous ne savez à quoi vous vous engagez, ni combien je suis exigeante. -exigez, madame, exigez ; mon coeur vous défie. Je vous aimerai tant qu' il vous plaira. -vous m' aimeriez donc, si je voulais, à la folie ? -à la folie, soit, il ne m' en coûtera pas davantage. -sa simplicité me charme. Eh bien ! Oui, je veux que vous m' aimiez et que vous m' aimiez beaucoup. -à la passion ? -à la passion. -et vous m' aimerez de même ? -je le crois. -ce n' est pas assez. -j' en suis sûre. -cela me suffit, et vous allez voir beau jeu. -où allez-vous donc ? -je suis à vous : je ne demande qu' une minute.

Le crédule Alcidonis s' étant retiré dans un coin, but l' élixir du flacon pourpre jusqu' à la dernière goutte. Il reparaît les yeux enflammés, le coeur palpitant, la voix éteinte. Plus de fateur,

p106

plus de galanterie : son langage était rapide, entrecoupé, plein de substance et de chaleur. Les mots ne pouvaient suffire aux sentimens ; des accens inarticulés suppléaient aux paroles ; un geste véhément, une action impétueuse en redoublaient l' énergie. Cette éloquence pathétique mit Séliane hors d' elle-même. Elle est émue, agitée, interdite ; elle a peine à le reconnaître ; elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paraître

douter, craindre, hésiter encore : inutiles efforts. Son coeur s'attendrit, ses yeux s'animent, sa raison l'abandonne ; et l'on eût dit l'instant d'après qu'elle avait bu au même flacon. Deux mois se passèrent dans des transports qu'ils avaient peine à contenir. Le mari ne cessait de plaisanter Alcidonis sur ses assiduités auprès de sa femme. Pauvre dupe, lui disait-il, vous n'avez pas voulu me croire ! Vous y êtes pris ; j'en suis bien aise. Consumez-vous auprès d'elle : voilà un temps bien employé ! Alcidonis se vengeait le mieux qu'il pouvait de cette ironie insultante ; mais sa passion n'était plus secondée : celle de Séliane s'affaiblissait de jour en jour, Séliane lui suffisait ; il ne pouvait pas lui suffire. Elle eut besoin de se dissiper, de se distraire, de voir le monde, qu'elle avait oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'aperçut,

p107

avec un chagrin profond, qu'elle s'amusait de tout, tandis qu'il ne s'occupait que d'elle. Il devint triste, inquiet, jaloux ; il fit tant, qu'elle en fut excédée, et prit le parti de le congédier. Il est vrai, lui dit-elle, je vous ai aimé ; j'étais folle. Je suis sage ; imitez-moi. Il n'est pas dit qu'on doive s'aimer jusqu'à la caducité. Tout passe, et l'amour lui-même. Le mien s'est affaibli, vous m'avez grondée : il s'éteint, vous vous désespérez ; tant pis pour vous ; je ne sais qu'y faire. -eh quoi, perfide ! Ingrate ! Parjure ! -tant qu'il vous plaira. Dites-moi bien des injures, si cela peut vous soulager. -ah ! Juste ciel ! Comme on me traite ! -comme un enfant à qui l'on pardonne tout. -est-ce là, perfide, les sermens que vous m'avez faits cent fois, de m'aimer jusqu'au dernier soupir ? -sermens téméraires qui n'engagent à rien : insensé qui les fait, insensé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui, en se mettant à table, jurerait par tous les dieux d'avoir toujours le même appétit : -le même appétit ! Quelle image ! Est-ce là cette délicatesse dont votre coeur se glorifiait ? -autre sottise. On désavoue l'empire des sens, au moment même qu'on en est esclave. Je suis femme, j'aime comme une femme ; et vous n'avez pas dû attendre que la nature fît un miracle en votre faveur. Alcidonis,

p108

à ce discours, s'arrachait les cheveux de désespoir.
Eh bien ! Poursuivit-elle, que faites-vous ?
En serez-vous plus aimable ou plus aimé,
quand vous serez chauve ? Alcidonis, écoutez-moi.
Je conserve pour vous une amitié compatissante.
-ah ! Cruelle ! Est-ce de l'amitié, de
la pitié que je vous demande ? -il faut bien
vous y réduire : je ne sens pour vous rien de
plus. Lequel des deux a tort, ou de celui qui
cesse d'aimer, ou de celui qui cesse de plaire ?
Le procès n'est pas encore décidé, et ne le sera
pas si tôt. En attendant, croyez-moi, prenez
votre parti avec courage. -il est pris, ingrate,
il est pris, dit-il en s'éloignant pour boire, et je
n'ai pas besoin de dire qu'il eut recours au
flacon blanc.
Tout à coup ses sens se calmèrent, et la raison
lui revint. En effet, dit-il en retournant vers
Séliane avec un air doux et tranquille, j'étais
un sot de me fâcher. Nous avons été amans ;
nous sommes amis. Il faut de tout dans la vie.
La passion est un accès : quand il est passé,
tout est dit. On n'est obligé de se voir qu'autant
que l'on s'amuse, et rien n'est plus naturel que
de changer quand on s'ennuie. Vous m'avez
aimé autant que vous avez pu. Vous auriez été
bien dupe de vous piquer d'une constance pénible !
Jouissez madame, du droit que vous

p109

donne votre beauté de multiplier vos conquêtes.
Je suis trop heureux d'avoir été du
nombre. Il faut que chacun ait son tour. Je vous
souhaite bien du plaisir.
Séliane fut aussi surprise que piquée de la
froideur de ses adieux. Elle voulait bien qu'il
se consolât, mais pas sitôt, ni si aisément. Cette
révolution n'était pas convenable. Réflexion
faite, elle fut persuadée que la tranquillité qu'il
faisait paraître n'était qu'un dépit simulé ; et
elle ne manqua pas de dire à quelques-unes de
ses amies, que le pauvre garçon était désespéré,
qu'il lui avait fait une peur horrible, et
qu'elle avait eu toutes les peines du monde à
l'empêcher de prendre un parti violent.
Le jour suivant, Alcidonis alla souper chez
le voluptueux Alcipe, avec les plus jeunes et
les plus jolies femmes d'Athènes. Cela m'est
égal, disait-il en lui-même : le flacon pourpre
est à sec, mais la fée aurait beau le remplir, je

veux bien mourir si j' y goûte. Dès qu' il vit toutes ces beautés : ah ! Pour le coup, jouissons : c' est le moment des fantaisies. Il boit du flacon couleur de rose ; et voilà ses yeux et ses désirs qui se promènent sans se fixer.

Le hasard l' avait placé à table auprès d' une blonde aux regards languissans, d' une modestie et d' une timidité extrêmes. Il en fut vivement

p110

touché ; mais il avait de l' autre côté une brune éblouissante de vivacité et de fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci, mais il aimait bien celle-là ; et, réflexion faite, il eût préféré la blonde, sans je ne sais quoi qui l' inclinait vers la brune. Ce je ne sais quoi déterminait ses vœux. Il eut pour elle tous les soins d' une galanterie empressée : elle les reçut d' un air distrait, et comme un hommage qui lui était dû. Alcidonis en fut piqué. La fantaisie, comme la passion, s' irrite contre les obstacles. Excité par le désir de plaire, il fit les plaisirs du souper. Corine, sa brune charmante, vit bien qu' on lui enviait sa conquête. Elle en connut enfin le prix ; et quelques regards de complaisance portèrent l' espoir dans le coeur de son nouvel amant. L' heure de se quitter arrive. Corine se lève, il la suit. Vous voulez donc bien m' accompagner, lui dit-elle en acceptant sa main. Je sens tous les sacrifices que vous me faites. Il jura qu' il ne lui en faisait aucun. -pardonnez-moi ; je vous enlève aux plus jolies femmes d' Athènes ; et c' est un triomphe assez beau. -je n' ai fait que les entrevoir ; elles m' ont paru assez bien. -assez bien ! Vos éloges sont modestes ! Direz-vous de Cléonide qu' elle est assez bien ? Ces grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majestueuse ; on croit voir une déesse. -il est

p111

vrai, l' auguste Junon. -vous êtes méchant ! Et Amate, que vous en semble ? Cet air de volupté, cette nonchalance attrayante, qui semble appeler le plaisir. -oui, c' est ainsi que je peindrais l' occasion négligée. -négligée ! Le mot est cruel ; je ne le répéterai pas, il passerait en proverbe. J' espère du moins que vous

ferez grâce à l' air ingénu et craintif de Céphise.
Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui
n' ose sourire, et qui est si belle lorsqu' elle
sourit, qu' en dites-vous ? -qu' il ne manque à
tout cela qu' une âme. -et vous voudriez bien
lui donner la vôtre ? -je vous avouerai que
sans vous elle aurait eu la pomme. -hélas ! Et
qu' en aurait-elle fait ? Rien n' est plus froid,
plus indolent, plus insensible que Céphise. -
aussi n' a-t-elle eu que le premier coup d' oeil.
-je vous ai surpris cependant, même vers
la fin du souper, les regards attachés sur elle.
-il est vrai, je l' admirais comme un beau
modèle en cire. -beau modèle, si vous voulez :
on dit dans le monde que ce modèle a
grand besoin d' une draperie.
En parcourant ainsi les objets de la jalousie
de Corine, ils arrivent à son logis. Montez-vous
un moment ? Dit-elle à Alcidonis. Il est
de bonne heure : nous causerons. Alcidonis fut
enchanté. La fée, qui le rendait méchant avec

p112

Corine, savait bien ce qu' elle faisait. La louange
la plus flatteuse pour une jolie femme, c' est le
mal qu' on lui dit de ses rivales : aussi avait-elle
bien pris.

Il me tarde, poursuit Corine, de savoir à
mon tour le bien et le mal que vous pensez de
moi. -le mal ! Eh ! S' il y en a, m' avez-vous
laissé le temps, la liberté de l' apercevoir ?
L' illusion vous environne. Cet éclat, cette vivacité
brillante nous cacheraient la laideur même ; je
l' aurais prise pour la beauté. Je vous vois, je
suis ébloui, enivré, transporté : voilà mon histoire.
C' est un enchantement, une folie ; c' est
tout ce qu' il vous plaira ; mais rien au monde
n' est si sérieux, et vous m' allez rendre, d' un
seul mot, le plus fortuné ou le plus malheureux
des hommes. En effet, rien n' est plus fou,
s' écria-t-elle en le voyant à ses genoux : vous
m' apercevez en passant, vous m' aimez, s' il faut
vous en croire, et vous osez me l' avouer !
Savez-vous si je mérite ces sentimens ? Savez-vous
si je puis y répondre ? -non, madame,
je ne sais rien. Vous êtes peut-être la plus
cruelle des femmes, la plus volage, la plus perfide.
Ce beau corps, ces traits charmans peuvent
cacher une âme insensible. Je le crains,
mais j' en cours les risques ; et le danger fût-il
encore plus grand, il n' est pas en moi de l' éviter.

p113

-ah ! Je reconnais à ces traits ce qu' on m' a dit de votre caractère : c' est vous, Alcidonis, qui êtes le plus dangereux des hommes, et celui de tous que je craindrais le plus d' aimer. -pourquoi donc ? Que vous a-t-on dit ? -que vous êtes un homme à passion ; et un homme à passion est un homme insoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu. Vous aimez comme un furieux ; et vous voulez être aimé de même. Si l' on n' est pas aussi passionné que vous, ce sont des plaintes, des reproches : vous devenez sombre, chagrin, ombrageux. On ne sait comment vous quitter : il n' y a pas moyen de vous prendre. -il est vrai, madame, que j' ai donné dans ces travers ; mais m' en voilà bien revenu. On peut me prendre en toute sûreté : je signerai mon congé d' avance. -ne croyez pas plaisanter, monsieur : c' est le charme de l' amour, que la liberté, la franchise. Sans cela un amant serait un mari ; et en vérité ce ne serait pas la peine d' être veuve. -j' entends raison, belle Corine, et vous pouvez compter sur moi. -vous donneriez donc votre parole d' honneur à une femme qui aurait pour vous de la faiblesse, de vous retirer sans faire de scène, dès qu' elle vous dirait en amie : je vous aimai ; je ne vous aime plus ? -assurément : j' ai appris à vivre, et vous n' avez qu' à m' éprouver. -je le veux

p114

bien ; mais souvenez-vous que je ne m' engage à vous aimer qu' autant que vous saurez me plaire. Je vois bien, disait Alcidonis en lui-même, qu' ici le flacon blanc me sera d' un grand secours. Il se trompait ; il n' en eut pas besoin : l' impression du couleur de rose s' effaça bientôt d' elle-même. Il était encore auprès de Corine, et déjà l' image des autres beautés qu' il avait vues chez Alcipe, venait s' offrir à sa pensée. Celle-ci est vive, disait-il, mais voilà tout. Nul sentiment, nulle délicatesse. Cela change d' amans comme de parure. Demain je serai renvoyé, si demain quelque autre l' amuse. En vérité, je suis bien bon de lui prodiguer mes

soupirs ! J' aurais bien mieux fait de les adresser à cette blonde languissante, dont les yeux se levaient sur moi d' un air si tendre et si touchant. Corine m' a dit du mal de Céphise ; il faut que Céphise ait du mérite. Elle n' est pas bien animée ; mais quel plaisir de l' animer ! Une femme naturellement vive l' est pour tout le monde : celle-ci ne le serait que pour moi. Allons la voir : aussi bien je ne veux pas qu' on me renvoie. Corine apprendra que je ne suis pas de ceux que l' on met sur le pavé, et que je sais donner un congé tout comme elle.

p115

Il dit à Céphise les mêmes choses qu' à Corine, mais avec plus de ménagement. Est-il possible ? S' écria-t-elle sans s' émouvoir. Quoi, vous serez malheureux si je ne vous aime pas ? -plus malheureux que je ne puis dire. -j' en suis fâchée ; car je ne sais point aimer. -ah ! Belle Céphise, avec ce sourire enchanteur, ce regard tendre, cette voix qui va jusqu' à l' âme, vous ne connaissez point l' amour ? -en vérité je ne le connais pas. -et si je vous le faisais connaître ? -vous me feriez bien du plaisir ; car j' en suis fort curieuse. Mais tant de gens l' ont essayé ! Et pas un n' y a réussi. Mon mari lui-même y perdait ses peines. -votre mari ! Je le crois bien ; mais vous avez eu des amans ? -beaucoup ; et des mieux faits, et des plus tendres. -et les rendiez-vous heureux ? -non, car ils se plaignaient tous que je ne les aimais pas. Ce n' était pas ma faute ; j' y faisais mon possible. Imaginez-vous que j' en prenais quelquefois quatre en même temps, pour tâcher, dans le nombre, d' en aimer au moins un ou deux ; tout cela était inutile. Voilà, dit Alcidonis, une ingénuité dont j' ai vu peu d' exemple. Ne nous décourageons pas, ma chère enfant, vous m' aimerez. -vous croyez ? -je le crois. Vous êtes sensible ? Oui, sensible, par-ci, par-là ; mais en un moment cela

p116

me passe. -c' est une maladie, assurément. Avez-vous fait, pour en guérir, quelque sacrifice

à Vénus ? -mon mari en faisait beaucoup ;
mais il me retrouvait la même au retour du
temple. -et pourquoi ne pas vous y mener
vous-même ? -il n' avait garde : le prêtre était
un jeune homme qui voulait m' initier. -vous
initier ! Et savez-vous quelle est cette cérémonie ?
-hélas ! Non, je ne sais rien. -voulez-vous
que je vous l' apprenne, reprit Alcidonis
en risquant quelque liberté ? Doucement, seigneur,
s' écria-t-elle, vous faites comme si je
vous aimais : je ne vous aime point encore. -
et comment vous en apercevoir, si nous ne faisons
pas quelques essais ? J' en ai fait mille ;
mais tout cela ne prouve rien. D' abord il me
semble que j' aime, et puis il me semble que je
n' aime plus. Il vaut mieux attendre que cela
vienne : si cela vient, je vous le dirai.
Alcidonis faisait de jour en jour quelques
nouveaux progrès sur l' indolente sensibilité de
Céphise ; mais elle n' en était pas encore où il
voulait l' amener. Pour lui échauffer l' imagination,
il lui proposa de se trouver ensemble à une fête qui
devait se célébrer en l' honneur de Vénus. Elle
y consentit, à condition qu' elle ne serait point
initiée. Le lendemain chacun d' eux, pour la
décence, s' y rendit de son côté. Les filles et les

p117

garçons, vêtus en grâces et en amours, chantaient
des hymnes en l' honneur de la déesse, et
dansaient au son de la lyre, sous l' ombrage du
bois sacré qui environnait le temple.
Céphise s' y était rendue la première. Ah !
Dit-elle à Alcidonis, je vous cherchais des yeux,
j' ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. La
déesse a prévenu nos vœux : je crois que je
commence à vous aimer tout de bon. Cette nuit
je vous ai vu dans mon sommeil. Vous étiez
pressant ; j' étais animée. -eh bien ! -eh
bien ! Je vous dirai le reste à souper. à souper,
reprit Alcidonis d' un air préoccupé et les yeux
attachés sur la fête. à souper, soit, je le veux
bien... ah ! La jolie danseuse que voilà ! Que
celle-ci chante avec grâce ! -nous serons
seuls, entendez-vous ? -seuls, j' y consens. Je
voudrais bien savoir quelle est cette jolie
danseuse ! -Alcidonis, vous ne m' écoutez pas ! -
pardonnez-moi, je vous entends, mais je cherche
quelqu' un qui me dise... ah, Pamphile ! Un
mot. Apprends-moi quelle est cette jolie enfant.
C' est Cloé, dit Pamphile. Je soupe avec elle. -

avec elle ? Ce soir ? -ce soir même. -ah ! J' en
veux être. -cela ne se peut pas. -je te conjure,
mon cher Pamphile, au nom de notre
amitié. -vous n' y pensez pas, Alcidonis, lui
dit tout bas Céphise interdite ; vous soupez avec

p118

moi : je vous l' ai dit. -il est vrai, c' était mon
dessein ; mais j' ai promis à mon ami Pamphile ;
ma parole est sacrée, et je ne saurais y manquer.
Il vit Cloé, la trouva ce qu' on appelle adorable
un quart d' heure, et insipide l' instant d' après.
Il vit la chanteuse Philyre ; il en fut épris
une soirée ; le lendemain elle l' ennuya. Ah ! Que
les fantaisies sont fatigantes ! Dit-il. à chaque
instant des désirs nouveaux, dont aucun ne
remplit mon âme ! C' est le tourment des Danaïdes.
Loin de moi ces lueurs de sentiment
passagères et renaissantes, qui ne me laissent
aucun repos. Buvons l' oubli de mes folies. Il dit,
et vida le flacon blanc. Il ne lui reste plus que
le bleu, et son bonheur dépend de l' usage qu' il
en va faire.
Alcidonis étudiait la philosophie sous Ariste
l' académicien. Ariste, en mourant, laissa une
jeune veuve, la plus honnête et la plus belle du
monde. Le disciple d' Ariste crut devoir à sa
veuve les consolations et les secours de l' amitié.
Thélésie les refusa avec une modestie mêlée de
douceur et de fierté. J' ai peu de bien, lui
dit-elle ; j' ai encore moins de désirs. Mon époux
m' a laissé le plus précieux héritage, le goût de
la médiocrité, l' habitude à vivre de peu. Tant
de sagesse unie à tant de beauté méritait bien

p119

un attachement délicat et solide. Il est temps,
dit Alcidonis, que je goûte du flacon bleu.
Une chaleur douce et vive se répandait dans
ses veines. Ce n' était point l' inquiétude des
fantaisies, ce n' était point l' emportement de la
passion ; c' était une émotion délicieuse, le
pressentiment de la félicité. Il brûle d' être à
Thélésie, il brûle de n' avoir plus avec elle qu' un
même sort, qu' une vie, et qu' une âme ; et, cédant
à son impatience, il lui propose de s' unir
à elle. Thélésie ne fut point insensible à cette

marque d' amour et d' estime. Vous êtes assez généreux, lui dit-elle, pour m' offrir votre main. Je veux la mériter. Je la refuse. J' en serais indigne, si je l' acceptais. Il eut beau lui répondre de l' aveu de son père, lui faire un crime de ses refus, la menacer des reproches qu' elle se ferait à elle-même de l' avoir rendu malheureux : elle parut inébranlable.

Cependant Thélésie, dans sa retraite, ne cessait de verser des larmes. La seule esclave qui lui restait voyait la douleur dont elle était consumée, et n' en pouvait pénétrer la cause. Fallait-il l' attribuer à la mort de son époux ? Quoi ! Pleurer sans cesse un mari philosophe ? Cela n' était pas naturel. Sa maîtresse écrivait souvent à un citoyen d' Argos ; et les réponses qu' on lui rendait lui arrachaient de profonds

p120

soupirs. La curiosité ou le zèle porta l' esclave à ouvrir une des lettres de Thélésie. Elle était conçue en ces termes :
" si vous n' avez un coeur d' airain, vous serez touché, seigneur, du désespoir d' une infortunée qui donnerait son sang pour la liberté de son père. Ariste, mon époux, à qui je n' avais pas rougi d' avouer que j' étais née d' un esclave, n' a rien épargné pour rendre mon père à mes vœux. Il l' a fait chercher vainement. J' apprend enfin qu' il est en votre pouvoir, et je l' apprend dans l' indigence. J' ai apprécié tout ce qui me reste. Hélas ! Il s' en faut bien que je sois en état de suffire à ce que vous exigez. Je n' ai plus qu' une seule ressource : c' est de m' offrir moi-même en échange pour mon père. Il n' est pas juste que je sois libre, tandis que mon père est esclave. Je suis jeune, il est accablé d' années. Vous pouvez tirer de ma servitude plus d' avantages que de la sienne. Mes mains s' endurciront au travail ; mon coeur est fait à la patience. Si je voulais user de la facilité qu' on peut avoir à mon âge de séduire et d' intéresser les hommes, je ne serais pas réduite à cette cruelle extrémité ; mais l' esclavage est moins honteux que le vice. Je n' hésite pas à choisir. "
l' esclave, pénétrée d' admiration et de pitié,

p121

porta cette lettre à Alcidonis. Ah ! S' écria-t-il, le coeur saisi et les yeux en larmes, voilà donc la cause de ses refus ! Elle est née esclave ! Et qu' importe ? La vertu est la reine du monde. C' est à la fortune à rougir. Quelle pitié ! Quelle tendresse ! Vous, Thélésie, vous dans l' esclavage ! Que n' ai-je un trône à vous offrir ! Au nom des dieux, dit-il à l' esclave, garde-moi bien le secret. Je pars : les pleurs de ta maîtresse vont être essuyés. Ton zèle aura sa récompense.

Alcidonis se rend à Argos ; et le père de Thélésie est libre. L' inconnu qui l' affranchit, lui donne de quoi se rendre à Athènes, et lui dit en le quittant : vous allez revoir Thélésie ; vous devez la liberté à sa tendresse et à ses vertus. Il dépend d' elle d' être heureuse et de vous rendre heureux. Mais si le service que je viens de vous rendre vous est cher, promettez-moi d' engager cette fille vertueuse à cacher sa naissance et vos malheurs aux yeux de celui qui la demande pour épouse. Je le connais ; il la respecte ; il lui serait affreux de la voir rougir. Si votre bienfaiteur paraît jamais devant vous, renfermez votre reconnaissance : il ne veut être connu que de vous seul. Quoi ! Dit le vieillard attendri, ma fille ne connaîtra jamais la main qui vient de briser ma chaîne ! Non, reprit Alcidonis, n' accablez point

p122

Thélésie de ce fardeau humiliant. Il est des devoirs qui abaissent l' âme : laissons à la sienne, je vous en conjure, sa noblesse et sa liberté. Le vieillard promit tout à son libérateur.

Il arrive à Athènes. Sa fille s' évanouit en le voyant. ô mon père ! Lui dit-elle, quel dieu vous accorde à mes larmes ? L' avarice de votre maître s' est-elle enfin laissé fléchir ? Oui, ma fille, répondit le vieillard. Je sais que je dois à ta tendresse et à tes vertus, la liberté, la vie, et le bonheur inespéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis, de retour, vint presser de nouveau Thélésie, par tout ce que l' amour a de plus tendre, de consentir à leur hymen. Le vieillard n' avait pas manqué d' exhorter sa fille au silence sur l' humiliation de leur premier état. Non, lui avait-elle répondu avec courage, il est moins humiliant de l' avouer que de le taire : quiconque aura intérêt à me connaître,

apprendra de moi qui je suis.
Vous voulez donc, dit-elle à Alcidonis, que je vous ouvre mon âme ? Tant que j' ai été malheureuse, j' ai renfermé ma douleur en moi-même ; mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez que mon destin m' a fait naître dans la servitude. On m' en avait retirée ; mon père y gémissait encore. Un dieu bienfaisant me l' a

p123

rendu : il est libre ; il est ici, vous l' allez voir. Cependant la tache de notre servitude est ineffaçable ; et vous avouer qui nous sommes, c' est vous déclarer sans retour, que ni votre honneur, ni ma reconnaissance, ne me permettent de vous écouter.

Vous m' outragez, Thélésie, lui dit Alcidonis d' un air plein de tendresse et d' amertume. Me croyez-vous moins philosophe, moins généreux qu' Ariste ? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naissance ? Non, sans doute. N' a-t-il pas méprisé l' injustice de la fortune et de l' opinion ? Je suis son disciple ; ses préceptes sont gravés dans mon coeur : son exemple est-il honteux à suivre ? Ou ne me croyez-vous pas assez de vertu pour l' imiter ? Ce n' est pas la vertu, lui dit-elle en souriant, c' est la prudence qui vous manque. Ariste avait eu le temps de s' éprouver : vous n' êtes pas, comme lui, dans l' âge où l' on peut se répondre de soi-même. Je vous épargne des regrets.

Alcidonis, désolé de cette constance invincible, tombait aux genoux de Thélésie, pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment, paraît le vieillard qu' il avait tiré d' esclavage. Que vois-je ? Ah, ma fille ! S' écria-t-il, c' est lui... et tout à coup, se souvenant de la défense d' Alcidonis, il s' interrompit lui-même, et demeura

p124

les yeux attachés sur son libérateur, en laissant échapper quelques larmes. Quoi ! Mon père, dit Thélésie étonnée, vous le connaissez ! C' est lui, dites-vous ? Achevez. Qu' a-t-il fait ? L' avez-vous connu ? Alcidonis, vous baissez les yeux, vous rougissez ! Mon père vous regarde avec attendrissement ! Ah ! Je vous entends l' un et

l' autre ! Mon père ! C' est lui qui vous a racheté ; c' est à lui que je dois mon père. -oui, ma fille, voilà mon bienfaiteur. Est-ce là, dit Alcidonis en embrassant le vieillard qui se prosternait à ses pieds, est-ce là ce que vous m' aviez promis : pardonnez, dit le vieillard, mon coeur était saisi : ma fille m' a deviné ; ce n' est pas ma faute. Eh bien ! Puisqu' elle sait tout, obligez-la donc, cette fille cruelle, à ne pas me désespérer. C' est son coeur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré reprocha vivement à sa fille une ingratitude dont elle n' était point coupable, et prenant sa main tremblante, il la mit dans celle de son libérateur. C' est à votre père que je la dois, cette main que vous m' avez refusée, dit tendrement Alcidonis en la baisant. Consolez-vous, répondit Thélésie avec un sourire : vous ne lui devez que ma main ; mon coeur s' était donné lui-même.
Alcidonis enchanté, employa le reste du

p125

jour à se disposer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit, comme il goûtait un doux sommeil, la fée Galante lui apparut de nouveau, et lui dit : soyez heureux, Alcidonis ; aimez sans inquiétude ; possédez sans dégoût ; désirez pour jouir ; faites des jaloux, et ne le soyez jamais. Ce n' est pas un conseil que je vous donne ; c' est votre destin que je vous annonce. Vous avez bu à la source de la félicité parfaite. Je distribue à pleines mains des flacons pourpre et couleur de rose ; mais le flacon bleu est un don que je réserve à mes favoris.

p126

LAUSUS ET LYDIE

Le caractère de Mézence, roi de Tyrenne, est assez connu. Mauvais prince et bon père, cruel et tendre tour à tour, il n' avait rien d' un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ses volontés ne trouvaient aucun obstacle : mais le calme de cette âme superbe était le repos du

lion.

Mézence avait un fils appelé Lausus, que sa valeur et sa beauté rendaient célèbre parmi les jeunes héros de l' Ausonie. Lausus avait suivi Mézence dans la guerre contre le roi de Préneste. Son père, au comble de la joie, l' avait vu, couvert de sang, combattre et vaincre à ses côtés. Le roi de Préneste chassé de ses états, et cherchant son salut dans la fuite, avait laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une princesse dans l' âge où le coeur n' a que les vertus de la nature, où la

p127

nature a tous les charmes de l' innocence et de la beauté. Tout ce que les grâces éplorées ont de noble et d' attendrissant, était peint sur le visage de Lydie. à sa douleur mêlée de courage et de dignité, l' on distinguait la fille des rois dans la foule des esclaves. Elle reçut les premiers respects de ses ennemis, sans hauteur, sans reconnaissance, comme un hommage dû à son rang, dont le sentiment généreux n' était point affaibli dans son âme par l' infortune. Elle entendit nommer son père, et à ce nom elle leva au ciel ses beaux yeux remplis de larmes. Tous les coeurs en furent émus ; Mézence lui-même, interdit, oublia son orgueil et son âge. La prospérité, qui endurecit les âmes faibles, amollit les coeurs altiers ; et rien n' est plus doux qu' un héros après le gain d' une bataille. Si le coeur farouche du vieux Mézence ne put résister aux charmes de sa captive, quelle fut leur impression sur l' âme vertueuse du jeune Lausus ! Il gémit de ses exploits, il se reprocha sa victoire : elle coûtait des larmes à Lydie. Qu' elle se venge, disait-il, qu' elle me hâisse autant que je l' aime ; je ne l' ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint se présenter à son âme ; il vit Mézence étonné, attendri, passer tout à coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l' humanité seule

p128

n' avait pas fait cette révolution ; et la crainte d' avoir son père pour rival, fut pour lui un nouveau tourment.

Dans l'âge où était Mézence, la jalousie suit de près l'amour. Le tyran observa les yeux de Lausus avec une attention inquiète : il vit s'éteindre en un moment cette joie et cette ardeur qui d'abord avaient éclaté sur le front du jeune héros, vainqueur pour la première fois. Il le vit se troubler ; il surprit des regards qu'il n'était que trop aisé d'entendre. Dès ce moment il se crut trahi : mais la nature eut un retour qui suspendit la colère. Un tyran, même dans la fureur, s'efforce de se croire juste ; et, avant de condamner son fils, Mézence voulut le convaincre. Il commença par se déguiser lui-même avec tant d'art, que le prince rassuré crut ne voir, dans les soins de l'amour, que les effets de la clémence. D'abord, il affecta de laisser à Lydie toutes les apparences de la liberté ; mais la cour du tyran était remplie d'espions et de délateurs, cortège ordinaire des hommes puissans qui, ne pouvant se faire aimer, mettent leur grandeur à se faire craindre. Son fils ne se défendit plus de rendre à la captive un hommage respectueux. Il mêlait à ses sentimens un intérêt si délicat, si tendre,

p129

que Lydie commença bientôt à se reprocher la haine qu'elle croyait avoir pour le sang de son ennemi. De son côté, Lausus se plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les dieux à témoins qu'il ferait tout pour les réparer. Le roi mon père, dit-il, est aussi généreux après la victoire qu'intraitable avant le combat ; satisfait de vaincre, il ne sait point opprimer : il est plus facile que jamais au roi de Préneste de l'engager à une paix glorieuse pour l'un et pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie ; mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les font répandre ? Que n'ai-je vu couler tout mon sang, au lieu de ces précieuses larmes ! Les réponses de Lydie, pleines de modestie et de grandeur, ne laissaient voir à Lausus qu'une tranquille reconnaissance : mais dans le fond de son cœur elle n'était que trop sensible au soin qu'il prenait de la consoler. Elle rougissait quelquefois de l'avoir écouté avec complaisance ; mais l'intérêt de son père lui faisait une loi de ménager un tel appui. Cependant leurs entretiens plus fréquens tous les jours, devenaient aussi plus animés,

plus intéressants, plus intimes ; et l' amour perçait insensiblement à travers le respect et la reconnaissance, comme une fleur qui, pour

p130

éclore, entr' ouvre le tissu léger dont elle est enveloppée.

Trompé de plus en plus par la fausse tranquillité de Mézence, le crédule Lausus se flattait de voir bientôt son devoir d' accord avec son penchant ; et rien au monde, à son avis, n' était plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu' il avait médité se réduisait à deux articles, à rendre au roi de Préneste sa couronne et ses états, et à faire de son hymen avec la princesse le lien des deux puissances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu' il y avait mise, les avantages qu' il en voyait naître, les transports de joie que l' idée seule lui en inspirait, surprirent à l' aimable captive un sourire mêlé de larmes. Généreux prince, lui dit-elle, puisse le ciel accomplir les vœux que vous faites pour mon père ! Je ne me plaindrai pas d' être le gage de la paix et le tribut de la reconnaissance. Cette réponse touchante fut accompagnée d' un regard plus touchant encore. Le tyran fut instruit de tout. Son premier mouvement l' eût porté à sacrifier son rival. Mais ce fils était l' unique appui de sa couronne, la seule barrière entre son peuple et lui : le même coup achevait de le rendre odieux à ses sujets, et lui enlevait le seul défenseur qu' il pût opposer à la haine publique. La crainte est la passion dominante

p131

des tyrans. Mézence prend donc le parti de dissimuler. Il fait venir son fils, lui parle avec bonté, et lui ordonne de se préparer à partir dès le lendemain pour la frontière de ses états, où il avait laissé l' armée. Le prince fit un effort sur son âme pour renfermer sa douleur, et partit sans avoir eu le temps de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lausus, Mézence avait fait proposer au roi de Préneste les conditions d' une paix honorable, dont la première était son mariage avec la fille du vaincu. Ce

monarque infortuné n' avait point hésité à y consentir ; et le même envoyé qui lui offrit la paix, rapporta son aveu pour réponse. Lausus avait à la cour un ami qui lui était attaché dès l' enfance. Une ressemblance singulière avec le prince avait fait la fortune de ce jeune homme appelé Phanor. Mais ils se ressemblaient encore plus par le caractère que par la figure ; mêmes penchans, mêmes vertus : Lausus et Phanor semblaient n' avoir qu' une âme. Lausus, en partant, avait confié à Phanor son amour et son désespoir. Celui-ci fut inconsolable en apprenant l' hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en instruire le prince. à cette nouvelle la situation de cet amant ne peut se rendre ; son esprit se trouble, sa raison

p132

l' abandonne ; et dans l' égarement d' une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée et la plus imprudente que l' amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre. Il y allait de sa vie s' il était découvert : il le fut. Mézence furieux ordonna qu' on le chargeât de fers, et qu' on le traînât dans une horrible prison. Cependant tout se préparait pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondait au caractère de Mézence. La lutte, le ceste, les gladiateurs, les combats entre les hommes et les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ses plaisirs, en devait orner la pompe. Il ne manquait plus, pour ce sanglant spectacle, que des combattans contre les bêtes féroces ; car il était d' usage de n' exposer à ces combats que des criminels condamnés à mort ; et Mézence, qui se hâtait, sur un soupçon, de faire périr les innocens, différait encore moins le supplice des coupables. Il ne restait dans les prisons que le fidèle ami de Lausus. Qu' on l' expose, dit Mézence, qu' il soit en proie aux lions dévorans : le perfide mérite une mort plus cruelle ; mais celle-ci convient mieux à son crime et à ma vengeance, et son supplice est une fête digne de l' amour outragé. Lausus attendait vainement la réponse de

p133

son ami : l' impatience fit place à l' effroi.
Serions-nous découverts ! Dit-il. Aurais-je perdu
mon ami par ma fatale imprudence ! Lydie
elle-même... ah ! Je frémis. Non, je ne puis vivre
plus long-temps dans cette horrible incertitude.
Il part ; il se déguise avec précaution ; il arrive ;
il écoute les bruits répandus parmi le peuple ;
il apprend que son ami est dans les fers, et que
le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence ;
il apprend que l' on prépare la fête qui doit
précéder le festin nuptial, et que, pour spectacle
dans cette fête, on doit voir le malheureux
Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe
à ce récit ; un froid mortel se répand dans ses
veines. Il revient à lui éperdu, il tombe à
genoux, il s' écrit : grands dieux, retenez ma
main ; mon désespoir m' épouvante. Que je
meure pour sauver mon ami ; mais que je meure
avec ma vertu ! Résolu de délivrer son cher
Phanor, fallût-il périr à sa place, il vole aux
portes de la prison. Mais comment y pénétrer ?
Il s' adresse à l' esclave chargé de porter la
nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux,
dit-il, reconnais-moi ; je suis Lausus, je suis le
fils de ton roi. J' attends de toi un service
important. Phanor est dans les fers ; je veux le
voir, je le veux. Je n' ai qu' un moyen d' arriver
jusqu' à lui. Donne-moi tes vêtemens ; prends la

p134

fuite : voilà des gages de ma reconnaissance ;
dérobe-toi à la vengeance de mon père. Si tu
me trahis, tu cours à ta perte ; si tu me sers
dans mon entreprise, mes bienfaits t' iront chercher
jusque dans le fond des déserts.
Cet homme faible et timide cède aux promesses
et aux menaces. Il se prête au déguisement
du prince, et disparaît, après lui avoir
indiqué l' heure où il doit se présenter, et la
conduite qu' il doit tenir pour tromper la vigilance
des gardes. La nuit approche, l' instant
arrive. Lausus se présente ; il se nomme du nom
de l' esclave ; les verroux des cachots s' ouvrent
avec un bruit lugubre. à la faible lueur d' un
flambeau, il pénètre dans ce séjour d' horreur :
il écoute ; les accens d' une voix gémissante
frappent son oreille ; il reconnaît la voix de son
ami ; il le voit couché dans un coin de la prison,
couvert de lambeaux, consumé de langueur, la
pâleur de la mort sur le visage, et le feu du

désespoir dans les yeux. Laisse-moi, lui dit Phanor en le prenant pour l' esclave ; remporte ces secours odieux, laisse-moi mourir. Hélas ! Ajoutait-il en jetant des cris entrecoupés de sanglots, hélas ! Mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi ! ô dieux ! S' il sait l' état où il a réduit son ami ! Oui, s' écria Lausus en se précipitant dans son sein ; oui, mon cher

p135

Phanor, il le sait et il le partage. Que vois-je ? Dit Phanor transporté. Ah, Lausus ! Ah, mon prince ! à ces mots, tous deux perdent l' usage de leurs sens ; leurs bras s' entrelacent, leurs coeurs se pressent, leurs sanglots se confondent. Long-temps immobiles et muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison ; la douleur étouffe leurs voix, et ce n' est qu' en se serrant plus étroitement et en se baignant de leurs larmes, qu' ils se répondent l' un à l' autre. Lausus enfin revenant à lui-même : ne perdons point de temps, dit-il à son ami ; prends ces vêtements, sors de ces lieux, et m' y laisse. - moi, grands dieux ! Je serais assez lâche ! Ah, Lausus ! L' avez-vous pu croire ? Devez-vous me le proposer ? Je te connais, dit le prince ; mais tu dois me connaître. L' arrêt est prononcé, ton supplice est prêt ; il faut mourir ou prendre la fuite. -prendre la fuite ! -écoute-moi ; mon père est violent, mais il est sensible ; la nature a des droits sur son coeur : si je te dérobe à la mort, je n' ai plus à le fléchir que pour moi-même ; et son bras, levé sur un fils, sera facile à désarmer. Il frapperait, s' écria Phanor, et votre mort serait mon crime : non, je ne puis vous abandonner. Eh bien ! Reprit Lausus, demeure ; mais en mourant, tu me verras mourir. N' attends plus rien pour moi de la clémence de

p136

mon père ; il aurait beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne : cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t' a chargé de fers, cette main qui, après son crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister : n' en parlons plus, interrompit le prince ;

tu n' as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami, après l' avoir perdu. Tes instances me font rougir, et tes prières sont des outrages. Je te répons de mon salut si tu prends la fuite ; je jure ma mort, si tu veux périr. Choisis, les momens nous sont chers.

Phanor connaissait trop bien son ami, pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens, dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste ; mais vivez, si vous voulez que je vive : votre échafaud serait le mien. Je m' y attends bien, dit Lausus ; et ton ami t' estime trop pour t' exhorter à lui survivre. à ces mots ils s' embrassèrent, et Phanor sortit des cachots sous les mêmes habits d' esclave que Lausus venait de quitter.

Quelle nuit ! Quelle affreuse nuit pour Lydie ! Eh ! Comment peindre les mouvemens qui s' élèvent dans son âme, qui la partagent, qui la déchirent, entre l' amour et la vertu ? Elle

p137

adore Lausus ; elle déteste Mézence ; elle s' immole aux intérêts de son père ; elle se livre à l' objet de sa haine ; elle s' arrache pour jamais aux vœux d' un amant adoré. On la traîne à l' autel comme au supplice. Barbare Mézence, il te suffit de régner sur un coeur par la violence et par la crainte ; il te suffit que ton épouse tremble devant toi, comme une esclave devant son maître. Tel est l' amour dans le coeur d' un tyran.

Cependant, hélas ! C' est pour lui seul qu' elle va vivre ; c' est à lui qu' elle va s' unir. Si elle résiste, elle va trahir son amant et son père, un refus va découvrir le secret de son âme ; et, si Lausus est soupçonné de lui être cher, il est perdu.

C' était dans cette agitation cruelle que Lydie attendait le jour. Il arrive ce jour terrible. Lydie, éperdue et tremblante, se voit parée, non comme une épouse qui va se présenter aux autels de l' hymen et de l' amour, mais comme une de ces victimes innocentes qu' une piété barbare couronnait de fleurs avant de les sacrifier.

On la mène au lieu du spectacle. Le peuple en foule est assemblé ; les jeux commencent. Je ne m' arrête point à décrire les combats du

ceste, de la lutte et du glaive : un objet plus affreux m' attend.

Un énorme lion s' avance. D' abord tranquille et fier, il parcourt l' arène en promenant ses regards terribles sur l' amphithéâtre qui l' environne : un murmure confus annonce l' effroi qu' il inspire : bientôt le son des clairons l' anime ; il y répond en rugissant ; son épaisse crinière se dresse autour de sa tête monstrueuse : il se bat les flancs de sa queue, et le feu commence à jaillir de ses prunelles étincelantes. Le peuple effrayé désire et craint de voir paraître le malheureux qu' on va livrer à la rage du monstre. La terreur et la pitié s' emparent de tous les esprits.

Il se présente, ce combattant que les satellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnaître. L' horreur dont elle est saisie lui a fait détourner les yeux de ce spectacle qui révolte la sensibilité de son âme compatissante. Que serait-ce, hélas ! Si elle savait que Phanor, que le tendre ami de Lausus, est le criminel qu' on a dévoué ; si elle savait que Lausus lui-même a pris la place de son ami, et que c' est lui qui va combattre ? à demi nu, les cheveux épars, il marche d' un pas intrépide : un poignard pour l' attaque, un bouclier pour la défense, sont les seules

armes dont il est couvert. Mézence prévenu ne voit en lui que le coupable Phanor. Le sang est muet, la nature est aveugle : c' est son fils qu' il livre à la mort, et ses entrailles ne sont point émues : le ressentiment de l' injure et la soif de la vengeance étouffent en lui tout autre sentiment. Il voit, avec une joie barbare, la fureur du lion s' animer par degrés. Lausus impatient irrite le monstre, et l' appelle au combat. Il marche à lui, le lion s' élance ; Lausus l' évite. Trois fois l' animal furieux lui présente une gueule écumante, et trois fois Lausus échappe à ses dents meurtrières. Cependant Phanor vient d' apprendre ce qui se passe. Il accourt, il fend la foule : ses cris perçans font retentir l' amphithéâtre. Arrête, Mézence ! Sauve ton fils : c' est lui, c' est Lausus qui combat ! Mézence regarde et reconnaît

Phanor qui se précipite vers lui. ô dieux ! Que vois-je ! Peuples, secourez-moi ; jetez-vous dans l' arène, arrachez mon fils à la mort ! Au nom de Lausus, Lydie se renverse expirante sur les marches de l' amphithéâtre ; son coeur se glace, ses yeux se couvrent de ténèbres. Mézence ne voit que son fils dans un danger inévitable : mille bras s' arment en vain pour sa défense : le monstre le poursuit et l' aura dévoré avant qu' on soit arrivé jusqu' à lui. Mais, prodige

p140

incroyable ! Bonheur inespéré ! Lausus, en se dérochant aux élans de l' animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel ; et le fer dont sa main est armée, sort fumant du coeur du lion. Il tombe, et nage dans les flots de sang que vomit sa gueule écumante. L' alarme universelle se change en triomphe, et le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence que par des cris d' admiration et de joie. Ces cris rappellent Lydie à la lumière ; elle ouvre les yeux ; elle voit Lausus aux pieds de Mézence, tenant d' une main le poignard sanglant, de l' autre son cher et fidèle Phanor. C' est moi, dit-il à son père, c' est moi seul qui suis coupable. Le crime de Phanor était le mien : c' était à moi à l' expier. Je l' ai forcé à me céder sa place ; j' allais mourir s' il m' eût résisté. Je respire, je lui dois la vie ; et, si votre fils vous est cher encore, vous lui devez votre fils. Mais si votre vengeance n' est pas apaisée, nos jours sont en vos mains, frappez : nous périrons ensemble, nos coeurs en ont fait le serment. Lydie, tremblante à ce discours, regardait Mézence avec des yeux suppliants et remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut soutenir cette épreuve. Le cri de la nature et la voix des remords font taire dans son coeur la jalousie et la vengeance. Il demeure long-temps immobile

p141

et muet, roulant tour à tour, sur les objets qui l' environnent, des regards troublés et confus, où l' amour et la haine, l' indignation et la pitié se combattent et se succèdent. Tout tremble autour du tyran. Lausus, Phanor, Lydie, un

peuple innombrable, attendent avec effroi les premiers mots qu' il va prononcer. Il succombe enfin, malgré lui, sous la vertu dont l' ascendant l' accable ; et passant tout à coup, avec une violence impétueuse, de la fureur à la tendresse, il se jette dans les bras de son fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, et je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l' un et l' autre. Mais il me reste encore un sacrifice à te faire, et tu viens de t' en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois-la cette main dont le présent t' est plus cher que la vie : c' est ta valeur qui me l' arrache ; elle seule pouvait l' obtenir.

p181

HEUREUSEMENT

Non, madame, disait l' abbé de Châteauneuf à la vieille marquise de Lisban, je ne puis croire que ce qu' on appelle vertu dans une femme soit aussi rare qu' on le dit ; je gagerais, sans aller plus loin, que vous avez toujours été sage. -ma foi, mon cher abbé, peu s' en faut que je ne vous dise comme Agnès : *ne gagez pas* . -perdrais-je ? -non, vous gagneriez, mais de si peu, si peu de chose, que franchement ce n' est pas la peine de s' en vanter. -c' est-à-dire, madame, que votre sagesse a couru des risques. -hélas ! Oui ; et plus d' une fois je l' ai vue au moment de faire naufrage : *heureusement* la voilà au port. -ah ! Marquise, confiez-moi le récit de ces aventures. -volontiers : nous sommes dans l' âge où l' on n' a plus rien à dissimuler ; et ma jeunesse est si loin de moi, que j' en puis parler comme d' un beau songe. Si vous vous rappelez le marquis de Lisban, c' était une de ces figures froidement belles, qui vous disent, *me voilà* ; c' était une de ces vanités

p182

gauches, qui manquent sans cesse leur coup. Il se piquait de tout, et n' était bon à rien ; il prenait la parole, demandait silence, suspendait l' attention, et disait une platitude ; il riait avant

de conter, et personne ne riait de ses contes ; il visait souvent à être fin, et il tournait si bien ce qu' il voulait dire, qu' il ne savait plus ce qu' il disait. Quand il ennuyait les femmes, il croyait les rendre rêveuses ; quand elles s' amusaient de ses ridicules, il prenait cela pour des agaceries ! -ah ! Madame, l' heureux naturel ! - nos premiers tête à tête furent remplis par le récit de ses bonnes fortunes. Je commençai par l' écouter avec impatience ; je finis par l' entendre avec dégoût : je pris même la liberté d' avouer à mes parens que cet homme-là m' ennuyait à l' excès. On me répondit que j' étais une sotte, et qu' un mari était fait pour cela. Je l' épousai. On me fit promettre de l' aimer uniquement : ma bouche dit *oui* , mon coeur dit *non* ; et ce fut mon coeur qui lui tint parole. Le comte de Palmène se présenta chez moi avec toutes les grâces de l' esprit et de la figure. Mon mari, qui l' amenait, fit les honneurs de ma modestie. Il répondit aux choses agréables que lui dit le comte sur mon bonheur, avec un air avantageux dont je fus indignée. à l' en croire, je l' aimais à la folie ; et de là toutes ces confidences

p183

indiscrètes qui ne choquent pas moins la vérité que la bienséance, et dans lesquelles la vanité abuse du silence de la pudeur. Je n' y pus tenir, je quittai la place ; et Palmène put s' apercevoir, à mon dépit, que le marquis lui en imposait. L' impertinent ! Disais-je en moi-même, il va s' applaudissant de son triomphe, bien assuré que je n' aurai pas le courage de le démentir. On le croira, on me supposera assez peu de goût pour aimer l' homme du monde le plus sot et le plus vain. S' il parlait d' un attachement honnête à mes devoirs, encore passe ; mais de l' amour ! De la faiblesse ! Il y a de quoi me déshonorer. Non, je ne veux pas qu' on dise dans le monde que je suis folle de mon mari : il est important surtout de désabuser Palmène ; et c' est par lui que je dois commencer. Mon mari, qui se félicitait de m' avoir fait rougir, ne démêla pas mieux que moi la véritable cause de ma confusion et de ma colère. Il s' estimait trop, et ne m' aimait pas assez pour daigner être jaloux. Tu as fait l' enfant, me dit-il, quand le comte fut sorti : je te dirai pourtant qu' il te trouve charmante. Ne l' écoute pas

trop au moins ; c' est un homme dangereux. Je le sentais mieux qu' il ne pouvait le dire. Le lendemain, le comte de Palmène vint me voir, et me trouva seule. Me pardonnez-vous,

p184

dit-il, madame, l' embarras où je vous vis hier ? J' en étais la cause innocente, et j' aurais bien dispensé le marquis de me prendre pour confident. Je ne sais pas, lui dis-je, en baissant les yeux, pourquoi il a tant de plaisir à raconter ce que j' ai tant de peine à entendre. -quand on est si heureux, madame, on est bien pardonnable d' être indiscret. -s' il est heureux, je l' en félicite ; mais, en vérité, il n' y a pas de quoi. -eh ! Peut-il ne pas l' être, reprit le comte avec un soupir, en possédant la plus belle personne du monde ? -je suppose, monsieur, je suppose que je sois telle ; où est la gloire, le mérite, le bonheur de me posséder ? Est-ce moi qui me suis donnée ? -non, madame ; mais, si je l' en crois, vous avez bientôt applaudi vous même au choix qu' on avait fait sans vous. -quoi, monsieur, les hommes ne penseront-ils jamais qu' on nous élève à la dissimulation dès l' enfance ; que nous perdons la franchise avec la liberté, et qu' il n' est plus temps d' exiger de nous que nous soyons sincères, quand on nous a fait un devoir de ne l' être pas ? Je l' étais un peu trop moi-même, et je m' en aperçus trop tard. L' espoir s' était glissé dans l' âme du comte. Avouer qu' on n' aime pas son mari, c' est presque avouer qu' on en aime un

p185

autre ; et le confident d' une telle faiblesse en est assez souvent l' objet. Ces idées avaient plongé le comte dans une douce rêverie. Vous êtes donc bien dissimulée ? Me dit-il après un long silence ; car le marquis m' a raconté des choses étonnantes de votre mutuel amour. -à la bonne heure, monsieur, qu' il se flatte tout à son aise : je n' ai garde de le désabuser. -mais vous, madame, seriez-vous à plaindre ? -je fais mon devoir, je subis mon sort : ne m' en demandez pas davantage,

et surtout n' abusez jamais du secret que l' imprudence
de mon mari, ma sincérité naturelle,
et mon impatience, m' ont arraché. -moi, madame !
Ah ! Que je meure plutôt que d' être indigne
de votre confiance. Mais je veux l' avoir
seul et sans réserve : regardez-moi comme un
ami qui partage toutes vos peines, et dans le
sein duquel vous pouvez les déposer.
Ce nom d' ami porta dans mon coeur une tranquillité
perfide ; je ne me défiai plus ni de moi-même,
ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures,
de l' âge et de la figure du comte, me parut la
chose du monde la plus raisonnable et la plus
honnête ; et un mari tel que le mien, la chose
du monde la plus ridicule et la plus affligeante
pour moi.
Celui-ci n' obtint plus de mon devoir que

p186

quelques froides complaisances, dont il avait
encore la sottise de se glorifier ; et c' était
toujours à Palmène qu' il en faisait confiance, et
qu' il en exagérait le prix. Le comte ne savait
qu' en croire. Pourquoi me tromper ? Me disait-il
quelquefois ; pourquoi désavouer une sensibilité
louable ? Rougissez-vous de vous dédire ?
-eh ! Non, monsieur, j' en ferais gloire ; je ne
suis pas assez heureuse pour avoir à me rétracter.
à ces mots mes yeux se remplirent de larmes.
Palmène en fut attendri. Que ne me dit-il point
pour adoucir mes peines ! Quel charme j' éprouvais
à l' entendre ! ô mon cher abbé ! Le dangereux
consolateur ! Il prit dès ce moment un empire
absolu sur mon âme ; et de tous mes sentimens,
mon amour pour lui était le seul dont je
lui faisais un mystère. Il ne m' avait jamais parlé
du sien que sous le nom de l' amitié ; mais, abusant
enfin de l' ascendant qu' il avait sur moi, il
m' écrivit : " je me suis trompé, et je vous ai
trompée : cette amitié si tranquille et si
douce, à laquelle je me livrais sans crainte,
est devenu l' amour le plus violent, le plus
passionné qui fut jamais. Je vous verrai ce
soir, pour vous consacrer ma vie, ou pour
vous dire un éternel adieu. "
je ne vous expliquerai pas, mon cher abbé,

p187

les mouvemens opposés qui s' élevèrent dans mon âme : je sais qu' il y avait de la vertu, de l' amour, de la frayeur ; mais je sais bien aussi qu' il y avait de la joie. Je tâchai cependant de me préparer à une belle défense. Premièrement, je ne serai pas seule, et je vais dire qu' on laisse entrer tout le monde : en second lieu, je ne le regarderai que légèrement, sans permettre que ses yeux s' attachent un instant sur les miens. Cet effort sera pénible ; mais la vertu n' est pas vertu pour rien. Enfin j' éviterai qu' il me parle en particulier ; et, s' il l' ose, je lui répondrai d' un ton, mais d' un ton à lui imposer. Ma résolution bien prise, je me mis à ma toilette ; et, sans y penser, je me parai ce jour-là avec plus de grâce et d' élégance que je n' avais jamais fait. Il me vint sur le soir un monde prodigieux, et ce monde me donna de l' humeur. Mon mari, plus empressé, plus assidu que de coutume, comme s' il l' avait fait exprès, me causa un ennui mortel : enfin on annonça Palmène. Il me salua en rougissant : je le reçus avec une révérence profonde, sans daigner lever les yeux sur lui ; et je me disais à moi-même : en vérité, cela est fort beau ! La conversation fut d' abord générale. Palmène laissait échapper des mots qui, pour tout le monde, signifiaient peu de chose, et qui, pour moi, disaient

p188

beaucoup. Je feignis de ne les pas entendre, et je m' applaudissais tout bas d' une rigueur si bien soutenue. Palmène n' osait s' approcher de moi : mon mari l' y obligea avec ses plaisanteries familières. Le respect et la timidité du comte m' attendrirent. Le malheureux, disais-je, est plus à plaindre qu' il n' est à blâmer : s' il osait, il me demanderait grâce ; mais il ne l' osera jamais. Je l' y encourageai par un regard. J' ai fait une imprudence, me dit-il ; madame, me la pardonnez-vous ? -non, monsieur. Ce *non* , prononcé, je ne sais comment, me parut sublime. Palmène se leva comme pour s' en aller : mon mari le retint de force. On vint avertir que le souper était servi. Allons, cher comte, sois galant ; donne la main à ma femme : elle a de l' humeur, ce me semble ; mais nous saurons la dissiper. Palmène, désespéré, me serra la main. Je le

regardai, et je crus voir dans ses yeux l' image
de l' amour et de la douleur. J' en fus pénétrée,
mon cher abbé ; et, par un mouvement qui partait
de mon coeur, ma main répondit à la sienne.
Je ne puis vous peindre le changement qui se fit
tout à coup sur son visage. Il devint rayonnant
de joie ; cette joie se répandit dans l' âme de tous
les convives : l' amour et le désir de plaire
semblaient les animer tous comme lui.

p189

Le propos tomba sur la galanterie. Mon mari,
qui se croyait un Ovide dans l' art d' aimer, dit à
ce sujet mille impertinences. Le comte, en y
répondant, tâchait de les adoucir avec une
délicatesse ingénieuse qui achevait de me charmer.
heureusement un jeune étourdi, qui s' était
mis à côté de moi, s' avisa de me dire de
jolies choses ; *heureusement* aussi je lui donnai
quelque attention, et lui répondis avec un air
de complaisance. Palmène, cet homme si aimable,
changea tout à coup de langage et d' humeur.
La conversation avait passé de l' amour à
la coquetterie. Le comte se déchaîna contre
cette envie générale de plaire, avec une chaleur
et un sérieux qui me confondirent. Je pardonne,
disait-il, à une femme de changer d' amant,
je lui passe même d' en avoir plusieurs ;
tout cela est dans la nature : ce n' est pas sa faute
si on ne peut l' attacher : au moins ne cherche-t-elle
à captiver que ceux qu' elle aime et qu' elle
rend heureux ; et, si elle fait en même temps le
bonheur de deux ou trois, c' est un bien qui se
multiplie. Mais une coquette est un tyran qui
veut tout asservir, pour le seul plaisir d' avoir
des esclaves. D' elle-même idolâtre, tout le
reste ne lui est rien ; son orgueil se fait un jeu
de notre faiblesse et un triomphe de nos tourmens :
ses regards mentent, sa bouche trompe,

p190

son langage et sa conduite ne sont qu' un tissu
de pièges, ses grâces sont autant de sirènes,
ses charmes autant de poisons.
Cette déclaration étonna toute l' assemblée.
Quoi, monsieur, lui dit le jeune homme qui
m' avait parlé, vous préférez une femme galante

à une femme coquette ? -oui, sans doute, je la préfère ; et il n' y a pas à balancer. Cela est plus commode, lui dis-je ironiquement. Et plus estimable, madame, me dit-il d' un ton chagrin, plus estimable mille fois. Je vous avoue que je fus piqué de cette insulte. Allez, monsieur, repris-je avec dédain, vous avez beau nous faire un crime du plaisir le plus innocent et le plus naturel qui soit au monde, votre opinion ne fera pas loi. Les coquettes, dites-vous, sont des tyrans ! Vous êtes bien plus tyran vous-même de vouloir nous priver du seul avantage que nous ait donné la nature. S' il faut renoncer au soin de plaire, que nous reste-t-il dans la société ? Talens, génie, vertus éclatantes, vous avez tout ou vous croyez tout avoir : il n' est accordé à une femme que de prétendre à être aimable ; et vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l' être que pour un seul ! C' est l' ensevelir au milieu des vivans : c' est pour elle anéantir le monde. Ah ! Madame, me dit le comte avec dépit, vous êtes bien de votre siècle ! En vérité je

p191

ne le croyais pas. Tu avais tort : mon cher, reprit mon mari, tu avais tort, ma femme veut plaire à toute la nature ; mais elle ne veut rendre heureux que moi. Cela est cruel, je l' avoue, et je lui ai dit cent fois, mais c' est sa folie : tant pis pour les dupes. Aussi, pourquoi prendre au sérieux ce qui n' est qu' une plaisanterie ? Si elle a du plaisir à s' entendre dire qu' elle est belle, faut-il pour cela qu' elle réponde sur le même ton ? Elle m' aime, cela est tout simple : mais toi, mais tant d' autres qui l' amusent, n' ont rien à prétendre à son coeur. Il est pour moi, celui-là, et je défie qu' on me l' enlève. Vous me fermez la bouche, dit Palmène, dès que vous prenez madame pour exemple ; et je n' ai point à répliquer. à ces mots on sortit de table. Je conçus dès ce moment pour le comte, je ne dis pas de l' aversion, mais une crainte qui en approche. Quel homme ! Disais-je en moi-même ; quel caractère impérieux ! Il ferait le malheur d' une femme. Après le souper, il tomba dans un silence morne, d' où rien ne put le tirer. Enfin me trouvant seule un instant : pensez-vous à ce que vous m' avez dit ? Me demanda-t-il du ton d' un juge sévère. -assurément. - c' en est assez ; vous ne me verrez de ma vie. *heureusement* il m' a tenu parole ; et je sentis,

par le chagrin que me causa cette rupture, tout

p192

le danger que j' avais couru. Voilà, dit l' abbé en profond moraliste, ce que produit un moment d' humeur. Une bagatelle devient sérieuse : on s' aigrit, on s' humilie ; l' amour s' épouvante et s' enfuit.

Le caractère du chevalier de Luzel, reprit la marquise, était tout opposé à celui du comte de Palmène. -ce chevalier, madame, était sans doute le jeune homme qui vous avait souri pendant le souper ? -oui, mon cher abbé, c' était lui-même. Il était beau comme Narcisse, et il ne s' aimait guère moins ; il avait de la vivacité, de la gentillesse dans l' esprit, mais pas l' ombre du sens commun.

Ah, marquise ! Me dit-il, votre Palmène est un triste personnage ! Que faites-vous de cet homme-là ? Il raisonne, il moralise, il nous assomme avec son bon sens. Pour moi, je ne sais que deux choses, m' amuser et être amusant. Je connais mon monde ; je vois que le plus grand des maux qui affligent l' humanité, c' est l' ennui : or l' ennui vient de l' égalité dans le caractère, de la constance dans les liaisons, de la solidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaisir lui-même ; au lieu que la légèreté, le caprice, la coquetterie le réveillent.

Aussi j' aime les coquettes à la folie : c' est le charme de la société. D' ailleurs les femmes sensibles

p193

sont fatigantes à la longue. Il est bon d' avoir quelqu' un avec qui se délasser. Avec moi, lui dis-je en souriant, vous vous délasserez tout à votre aise. -et voilà ce que je désire, et ce que je cherche auprès d' une coquette ; qu' elle combatte, qu' elle résiste, qu' elle se défende, s' il est possible. Oui, madame, je vous fuirais, si je vous croyais capable d' un engagement sérieux. Madame, reprit gravement l' abbé, ce jeune fat était un homme à craindre. -je vous en répons, mon ami, et je ne fus pas long-temps à m' en apercevoir. Je le traitais d' abord comme un enfant ; et cet empire de ma raison

sur la sienne ne laissait pas d' être flatteur à mon âge ; mais c' était à qui me l' enlèverait. Je commençais à en avoir de l' inquiétude. Ses absences me donnaient de l' humeur, ses liaisons de la jalousie. J' exigeai des sacrifices, et je voulus imposer des lois.

Ma foi, me dit-il un jour que je lui reprochais sa dissipation, voulez-vous faire un petit miracle ? Rendez-moi sage tout d' un coup : je ne demande pas mieux. J' entendis bien que, pour le rendre sage, il fallait cesser de l' être moi-même. Je lui demandai cependant à quoi tenait ce petit miracle. -à peu de chose, me dit-il : nous nous aimons, à ce qu' il me semble ; le reste n' est pas malaisé. -si nous nous aimions,

p194

comme vous le dites, et comme je ne le crois pas, le miracle serait opéré : l' amour seul vous eût rendu sage. -oh ! Non, madame, il faut être juste : j' abandonne volontiers tous les coeurs pour le vôtre : perte ou gain, c' est le sort du jeu, et j' en veux bien courir les risques. Mais il y a encore un échange à faire ; et, en conscience, vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaisir pour rien. -madame, interrompit encore l' abbé, le chevalier n' était pas aussi dépourvu de bon sens que vous le dites ; et le voilà qui raisonne assez bien. J' en fus étonnée, dit la marquise ; mais plus je sentais qu' il avait raison, plus je tâchai de lui persuader qu' il avait tort. Je lui dis même, autant qu' il m' en souvient, les plus belles choses du monde sur l' honneur, le devoir, la fidélité conjugale. Il n' en tint compte : il prétendit que l' honneur n' était qu' une bienséance, le mariage une cérémonie, et le serment de fidélité un compliment, une politesse, qui, dans le fond, n' engageait à rien. Tant fut disputé de part et d' autre, que nous nous perdions dans nos idées, quand tout à coup mon mari arriva.

heureusement, madame ! -oh ! Très-heureusement, je l' avoue : jamais mari ne vint plus à propos. Nous étions troublés ; ma rougeur m' eût trahie ; et, sans avoir le temps de réfléchir,

p195

je dis au chevalier : *cachez-vous* . Il se sauva dans mon cabinet de toilette. -retraite dangereuse, madame la marquise ! -il est vrai ; mais ce cabinet avait une issue, et je fus tranquille sur l' évasion du chevalier. Madame, dit l' abbé avec son air réfléchi, je gage que m le chevalier est encore dans le cabinet. Patience, reprit la marquise, nous n' en sommes pas au dénoûment. Mon mari m' aborda avec cet air content de soi, qu' il portait toujours sur son visage ; et moi, pour lui cacher mon embarras, je courus vite l' embrasser, avec un cri de surprise et de joie. Eh bien ! Petite folle, me dit-il, te voilà bien contente, tu me revois. Je suis bien bon de venir passer la soirée avec cet enfant. Tu ne rougis donc pas d' aimer ton mari ? Sais-tu bien que cela est ridicule, et que l' on dit dans le monde qu' il faut nous ensevelir ensemble, ou m' exiler d' auprès de toi ; que tu n' es bonne à rien, depuis que tu es ma femme ; que tu désoles tous tes amans, et que cela crie vengeance ? - moi, monsieur, je ne désolé personne. Ne me connaissez-vous pas ? Je suis la meilleure femme du monde. -quel air ingénu ! On l' en croirait. Ainsi, par exemple, Palmène doit trouver bon que tu n' aies fait avec lui que le rôle d' une coquette ? Le chevalier doit être content qu' on lui préfère un mari ? Et quel mari encore ! Un ennuyeux, un

p196

maussade, qui n' a pas le sens commun, n' est-ce pas ? Quelle comparaison avec l' élégant chevalier ! -assurément je n' en fais aucune. -le chevalier a de l' esprit, de la légèreté, des grâces. Que sais-je, il a peut-être le don des larmes. A-t-il jamais pleuré à tes genoux ? Tu rougis, c' est presque un aveu. Achève, conte-moi cela. -finissez, lui dis-je ; ou je quitte la place. -eh quoi ? Ne vois-tu pas que je plaisante. -cette plaisanterie mériterait bien... -comment donc ! Le dépit s' en mêle ! Tu menaces ! Tu le peux, je n' en serai pas moins tranquille. -vous vous prévaluez de ma vertu. -de ta vertu ? Oh ! Point du tout, je ne compte que sur mon étoile, qui ne veut pas que je sois un sot. -et vous croyez à votre étoile ? -j' y crois si fort, j' y crois si bien, que je te défie de la vaincre. Tiens, mon enfant, j' ai connu des femmes sans nombre. Jamais aucune, quoi que j' aie fait, n' a pu se résoudre à m' être infidèle. Ah ! Je puis dire sans vanité, que, quand on

m' aime, on m' aime bien. Ce n' est pas que je sois mieux qu' un autre ; je ne m' en fais pas accroire : mais c' est un je ne sais quoi, comme dit Molière, que l' on ne saurait expliquer. à ces mots, se mesurant des yeux, il se promenait devant une glace. Aussi, poursuivit-il, tu vois si je te gêne. Par exemple, ce soir as-tu quelque rendez-vous,

p197

quelque tête-à-tête, je me retire. Ce n' est qu' en supposant que tu sois libre, que je viens passer la soirée avec toi. Quoi qu' il en soit, lui dis-je, vous ferez bien de rester. - pour plus de sûreté, n' est-ce pas ? -peut-être bien. -je te remercie : je vois qu' il faut que je soupe avec toi. Soupez donc bien vite, interrompit l' abbé ; m le marquis m' impatiente : il me tarde que vous sortiez de table, que vous soyez retirée dans votre appartement, et que votre mari vous y laisse. -eh bien ! Mon cher abbé, m' y voilà, dans le trouble le plus cruel que j' aie éprouvé de ma vie. L' âme combattue (j' en rougis encore) entre la crainte et le désir, je m' avance à pas tremblans vers le cabinet de toilette, pour voir enfin si mes alarmes étaient fondées. Je n' y vois personne, et je le crois parti, ce perfide chevalier : mais *heureusement* j' entends parler à demi-voix dans la chambre voisine. J' approche, j' écoute : c' était Luzel lui-même, avec la plus jeune de mes femmes. " il est vrai, disait-il, je suis venu pour la marquise ; mais le hasard me sert mieux que l' amour. Quelle comparaison ! Et que le sort est injuste ! Ta maîtresse est assez bien ; mais a-t-elle cette taille, cet air leste, cette fraîcheur, cette gentillesse ? Par exemple : c' est cela qui devrait être de qualité. Il faut qu' une

p198

femme soit, ou bien modeste, ou bien vaine, pour avoir une suivante de ta figure et de ton âge. Ma foi, Louison, si les Grâces sont faites comme toi, Vénus ne doit pas briller à sa toilette. -réservez, monsieur le chevalier, vos galanteries pour madame, et songez qu' elle va venir. -eh non ! Elle est avec son mari : ils sont

le mieux du monde ensemble ; et je crois même, Dieu me pardonne, avoir entendu tantôt qu' ils se disaient des choses tendres. Il serait plaisant qu' il vînt passer la nuit avec elle ! Quoi qu' il en soit, elle ne me sait point ici ; et dès ce moment je n' y suis plus pour elle. -mais, monsieur, vous n' y pensez pas. Que deviendrai-je, si l' on savait ? ... -rassure-toi, j' ai tout prévu. Si demain on me voit sortir, il est aisé de donner le change. -mais, monsieur le chevalier, l' honneur de madame ? -tu badines : l' honneur de madame est bien à cela près ! Tant mieux, après tout, qu' on lui donne un homme comme moi ; cela va la mettre à la mode. " ah ! Le scélérat ! S' écria l' abbé. -jugez, mon ami, reprit la marquise, jugez de ma colère à ce discours. Je fus au moment d' éclater ; mais cet éclat allait me perdre : ni mes gens, ni mon mari, n' auraient pu se persuader que le chevalier fût là pour Louison. Je pris le parti de dissimuler. Je sonnai, Louison parut : jamais je ne l' avais vue

p199

si jolie ; car la jalousie embellit son objet, quand elle ne peut l' enlaidir. Est-ce un des gens de monsieur, lui dis-je, que je viens d' entendre avec vous ? -oui, madame, répondit-elle avec embarras. -qu' il se retire à l' instant même, et ne revenez qu' après qu' il sera sorti. Je n' en dis pas davantage : mais, soit que Louison m' eût pénétrée, soit que la crainte la déterminât à renvoyer le chevalier, il se retira dans la minute, et sortit sans être aperçu. Vous jugez bien, mon cher abbé, qu' il fut consigné à ma porte ; et que Louison, le lendemain, me coiffa mal, fit tout de travers, ne fut bonne à rien, m' impatienta, et fut congédiée. Vous aviez raison, madame, conclut l' abbé ; votre vertu a couru des risques. Ce n' est pas tout, poursuivit-elle ; et voici bien une autre aventure. Nous passions tous la belle saison à notre maison de campagne de Corbeil, et pour voisin nous avions un peintre célèbre qui fit naître au marquis l' idée galante d' avoir mon portrait et le sien. Vous savez que sa folie était de se croire aimé de moi ? Il voulait qu' on nous vît dans le même tableau, enchaînés par l' hymen avec des noeuds de fleurs. Le peintre saisit sa pensée ; mais, accoutumé à travailler d' après nature, il désirait d' avoir un modèle pour la figure de l' hymen. Dans cette

même campagne, était alors un jeune abbé qui nous venait voir quelquefois. Ses beaux yeux, sa bouche de rose, son teint à peine encore velouté du duvet de l'adolescence, ses cheveux d'un blond cendré, qui flottaient à petites ondes sur un cou plus blanc que l'ivoire, la tendre vivacité de ses regards, la délicatesse et la régularité de ses traits, tout semblait fait en lui pour le dessein qu'on se proposait. Le marquis obtint de l'abbé qu'il servît de modèle au peintre. à ce début, l'abbé de Châteauneuf redoubla d'attention ; mais il dissimula jusqu'au bout, pour entendre la fin de l'histoire.

L'expression qu'on voulait donner aux têtes, continua la marquise, produisit d'excellentes scènes entre le peintre et le marquis. Plus mon mari tâchait d'avoir l'air passionné, plus il avait l'air imbécile. Le peintre copiait fidèlement ; et le marquis était furieux de se voir peint au naturel. De mon côté, j'avais je ne sais quoi de moqueur dans la physionomie, que le peintre imitait de même. Le marquis jurait, l'artiste retouchait sans cesse, et toujours il retrouvait sur la toile l'air d'une friponne et d'un sot. Enfin, l'ennui me gagna. Le marquis prit cela pour une douce langueur : de son côté, il se donna un rire niais, qu'il appelait un tendre sourire ; et le peintre en fut

quitte pour le rendre comme il le voyait. Il fallut en venir à la figure de l'hymen. Allons, monsieur l'abbé, disait le peintre, des grâces, de la volupté : regardez madame tendrement, plus tendrement encore. Prenez-lui la main, ajoutait mon mari, et supposez que vous lui dites : " ne craignez rien, ma belle enfant, ces chaînes sont de fleurs ; elles sont fortes, mais légères. " animez-vous donc, monsieur l'abbé : votre visage ne dit mot ; vous avez l'air d'un hymen transi. Le jeune homme profitait à merveille des leçons du peintre et du marquis. Sa timidité se dissipait peu à peu, sa bouche souriait amoureusement, son teint se colorait d'une rougeur plus vive, ses yeux pétillaient d'une plus douce flamme, et sa main serrait la mienne avec un tremblement dont moi seule je m'apercevais. Il faut tout vous

dire : l'émotion de son âme passa dans mes sens ; et je regardais le dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'est, disait le marquis : continuez, monsieur l'abbé ; cela vient à merveille. N'est-ce pas, monsieur ? Demandait-il au peintre : nous ferons quelque chose de notre petit modèle. Allons, ma femme, ne nous rebutons point : je savais bien que cela serait beau. Vous voilà comme je vous voulais. Courage, abbé ! Continuez, madame ! Je vous

p202

laisse tous deux en attitude ; n'en changez pas jusqu'à mon retour. Dès que le marquis s'était éloigné, mon petit abbé devenait céleste ; mes yeux dévoraient ses regards, et je ne pouvais m'en rassasier. Les séances étaient longues, et nous semblaient ne durer qu'un instant. Quel dommage, disait le peintre, que je n'aie pas saisi madame dans un moment comme celui-ci ! Voilà l'expression que je demandais : c'est toute une autre physionomie. Ah, monsieur l'abbé ! Quel plaisir de vous peindre ! Vous ne vous refroidissez point : vos traits s'animent de plus en plus. Point de distractions, madame, attachez vos yeux sur les siens : mon hymen sera un morceau sublime. Quand la tête de l'hymen fut achevée, je veux, madame, me dit-il un jour en l'absence de mon mari, je veux retoucher votre portrait. Changez de place, monsieur l'abbé, et prenez celle de monsieur le marquis. Pourquoi donc, monsieur ? Lui demandai-je en rougissant. -eh ! Mon dieu, madame, laissez-moi faire. Je connais mieux que vous ce qui vous est avantageux. Je l'entendis à merveille, et l'abbé en rougit comme moi. L'artifice du peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur qu'il m'avait donnée fit place à l'expression la plus touchante d'une timide volupté. Le marquis, à son retour, ne pouvait se

p203

lasser d'admirer ce changement, qu'il ne concevait pas. Cela est singulier, disait-il ; il semble que ce tableau se soit animé de lui-même. C'est l'effet de mes couleurs, lui répondit froidement le peintre, de se développer ainsi à

mesure qu' elles travaillent. Vous verrez bien autre chose dans quelque temps d' ici. Mais ma tête à moi, reprit le marquis, ne s' embellit pas de même. La raison en est simple, répliqua l' artiste : les traits en sont plus forts et les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas ; cela doit faire, avec le temps, une des plus belles têtes de mari qu' on ait vues.

Quand le tableau fut fini, nous tombâmes, l' abbé et moi, dans une tristesse profonde. Ils n' étaient plus, ces momens si doux, où nos âmes se parlaient par nos yeux, et s' élançaient l' une vers l' autre. Sa timidité, ma pudeur, nous imposaient une gêne cruelle : il n' osait plus nous venir voir aussi souvent, et je n' osais plus l' y inviter moi-même.

Un jour enfin, qu' il était chez moi, je le trouvai seul, immobile et rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé, lui dis-je. Oui, madame, me répondit-il naïvement, je goûte le seul plaisir qui me soit permis désormais : je vous admire dans votre image. -vous m' admirez : cela est bien galant ! -ah ! Je dirais

p204

mieux, si je l' osais. -en vérité, vous êtes content ? -content, madame ! Je suis enchanté. Hélas ! Que n' êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait ! -il est assez bien, interrompis-je, en feignant de ne l' avoir pas entendu ; mais le vôtre est mieux, ce me semble. -mieux, madame ! Que dites-vous ? Le mien est d' un froid à glacer. -vous plaisantez avec votre froideur : il n' y a rien de plus vif dans le monde. -ah, madame ! Que n' étais-je libre de laisser éclater sur mon visage ce qui se passait dans mon coeur ! Vous auriez vu bien autre chose. Mais le moyen d' exprimer ce que je sentais dans ces momens ! Si ce n' était pas le marquis, c' était le peintre qui avait sans cesse les yeux sur moi. Il fallait bien avoir l' air tranquille. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, comme je vous aurais regardée, si nous avions été sans témoins ? Rendez-la-moi cette main que je ne serrais qu' en tremblant, et reprenons la même attitude. Le croiriez-vous, mon ami, j' eus la curiosité, la complaisance, et, si vous voulez, la faiblesse de laisser tomber ma main dans la sienne. Il faut l' avouer, je n' ai rien vu de si tendre, de si passionné, de si touchant, que la figure de mon petit abbé dans ce dangereux tête-à-tête. La

volupté souriait sur ses lèvres, le désir brillait dans ses yeux, et toutes les fleurs du printemps

p205

semblaient éclore sur ses belles joues. Il pressait ma main contre son cœur ; et je le sentais battre avec une vivacité qui se communiquait au mien. Oui, lui dis-je, en tâchant de dissimuler mon trouble, cela serait plus expressif, je l'avoue ; mais ce ne serait plus la figure de l'hymen. -non, madame, non, ce serait celle de l'amour : mais l'hymen à vos pieds ne doit être que l'amour même. à ces mots, il parut s'oublier ; et je vis le moment qu'il se croyait tout de bon le dieu dont il était l'image. *heureusement* qu'il me restait encore assez de force pour me fâcher : le pauvre enfant, interdit et confus, prit mon émotion pour de la colère, et perdit, à me demander grâce, le moment le plus favorable de m'offenser impunément. Ah, madame, s'écria l'abbé de Châteauneuf, est-il possible que j'aie été si sot ? - comment donc ? Reprit la marquise. -hélas ! Ce petit imbécile, c'était moi ! -vous ! Il n'est pas possible ! -c'était moi-même, rien n'est plus certain. Vous me rappelez mon histoire. Ah, cruelle, si j'avais su ce que je sais ! -mon vieil ami, vous auriez eu trop d'avantage ; et cette sagesse que vous vantez tant, vous eût faiblement résisté. Je suis confondu, s'écriait l'abbé : je ne me le pardonnerai de ma vie. Consolez-vous, il en est temps, reprit en souriant

p206

la marquise, mais avouez qu'il y a souvent bien du bonheur dans la vertu même, et que celles qui en ont le plus devraient juger moins sévèrement celles qui n'en ont pas assez.

p207

LES DEUX INFORTUNEES

Dans le couvent de la visitation de Cl
s' était retirée depuis peu la marquise de Clarence.
Le calme et la sérénité qu' elle voyait régner
dans cette solitude, ne rendaient que plus
vive et plus amère la douleur qui la consumait.
Qu' elles sont heureuses, disait-elle, ces
colombes innocentes qui ont pris leur essor vers
le ciel ! La vie est pour elles un jour sans nuages :
elles ne connaissent du monde ni les peines ni
les plaisirs.

Parmi ces filles pieuses dont elle enviait le
bonheur, une seule nommée Lucile, lui semblait
triste et languissante. Lucile, encore dans le
printemps de son âge, avait ce caractère de
beauté qui est l' image d' un coeur sensible : mais
la douleur et les larmes en avaient terni la
fraîcheur. Telle on voit une rose que le soleil a
flétrie, et qui laisse encore juger, dans sa
languueur, de tout l' éclat qu' elle avait le matin. Il
semble qu' il y ait un langage muet pour les âmes
tendres. La marquise lut dans les yeux de cette

p208

aimable affligée ce que personne n' y avait
aperçu. Il est si naturel aux malheureux de
plaindre et d' aimer leurs semblables ! Elle se
prit d' inclination pour Lucile. L' amitié, qui
dans le monde est à peine un sentiment, est une
passion dans les cloîtres. Bientôt leur liaison
fut intime : mais, des deux côtés, une amertume
cachée en empoisonnait la douceur. Elles
étaient quelquefois une heure entière à gémir
ensemble, sans oser se demander la confiance
de leurs peines. La marquise enfin rompit le
silence.

Un aveu mutuel, dit-elle, nous épargnerait
peut-être bien des ennuis. Nous étouffons nos
souples l' une et l' autre : l' amitié doit-elle avoir
des secrets pour l' amitié ? à ces mots le rouge
de la pudeur anima les traits de Lucile, et le
voile de ses paupières se déploya sur ses beaux
yeux. -ah ! Pourquoi, reprit la marquise,
pourquoi cette rougeur ? Est-elle un effet de la
honte ? C' est ainsi que le sentiment du bonheur
devrait colorer la beauté. Parlez, Lucile, épanchez
votre coeur dans le sein d' une amie, plus à
plaindre que vous, sans doute, mais qui se
consolerait de son malheur, si elle pouvait adoucir
le vôtre. -que me demandez-vous, madame ?
Je partage toutes vos peines ; mais je n' en ai pas
à vous confier. L' altération de ma santé cause

seule cette langueur où vous me voyez plongée.
Je m' éteins insensiblement ; et, grâce au ciel,
mon terme approche. Elle dit ces dernières paroles
avec un sourire dont la marquise fut pénétrée.
C' est donc là, lui dit-elle, votre unique
consolation ! Impatiente de mourir, vous ne
voulez pas m' avouer ce qui vous rend la vie
odieuse. Depuis quand êtes-vous ici ? -depuis
cinq ans, madame. -est-ce la violence qui
vous y a conduite ? -non, madame, c' est la
raison : c' est le ciel même qui a voulu attirer
mon coeur tout à lui. -ce coeur était donc
attaché au monde ? -hélas ! Oui, pour son supplice.
-achevez. -je vous ai tout dit. -vous
aimiez, Lucile, et vous avez pu vous ensevelir ?
Est-ce un perfide que vous avez quitté ? -c' est
le plus vertueux, le plus tendre, le plus aimable
des hommes. Ne m' en demandez pas davantage :
vous voyez les larmes criminelles qui
s' échappent de mes yeux : toutes les plaies de mon
coeur se sont ouvertes à cette idée. -non, ma
chère Lucile, il n' est plus temps de nous rien
taire. Je veux pénétrer jusque dans les replis de
votre âme, pour y verser la consolation. Croyez-moi,
le poison de la douleur ne s' exhale que
par les plaintes : renfermé dans le silence, il
n' en devient que plus dévorant. -vous le voulez,
madame ? Eh bien ! Pleurez donc sur l' infortunée

Lucile, pleurez sa vie, et bientôt sa
mort.
à peine je parus dans le monde, que cette
beauté fatale attira les yeux d' une jeunesse
imprudente et légère, dont l' hommage ne put
m' éblouir. Un seul homme, dans l' âge encore de
l' innocence et de la candeur, m' apprit que
j' étais sensible. L' égalité d' âge, la naissance, la
fortune, la liaison même de nos deux familles,
et plus encore un penchant naturel, nous avaient
unis l' un à l' autre. Mon amant ne vivait que pour
moi : nous voyions avec pitié ce vide immense
du monde, où le plaisir n' est qu' une lueur : nos
coeurs pleins d' eux-mêmes... mais je m' égare.
Ah, madame ! Quel souvenir m' obligez-vous à

rappeler ! -et quoi, mon enfant ! Te reproches-tu d' avoir été juste ? Quand le ciel a formé deux coeurs vertueux et sensibles, leur fait-il un crime de se chercher, de s' attirer, de se captiver l' un l' autre ? Et pourquoi les auraient-ils donc faits ? -il l' avait formé sans doute avec plaisir, ce coeur dans lequel le mien se perdit, où la vertu devançait la raison, où je ne voyais rien à reprocher à la nature. Ah, madame ! Qui fut jamais aimée comme moi ! Croiriez-vous que j' étais obligée d' épargner à la délicatesse de mon amant l' aveu même de ces légères inquiétudes qui affligent quelquefois l' amour ? Il se fût

p211

privé de la lumière, si Lucile en eût été jalouse. Quand il apercevait dans mes yeux quelque impression de tristesse, c' était pour lui l' éclipse de la nature entière : il croyait toujours en être la cause, et se reprochait tous mes torts. Il n' est que trop facile de juger à quel excès devait être aimé de tous les hommes le plus aimable. L' intérêt qui rompt tous les noeuds, excepté ceux du tendre amour, l' intérêt divisa nos familles ; un procès fatal, intenté à ma mère, fut pour nous l' époque et la source de nos malheurs. La haine mutuelle de nos parens éleva entre nous, comme une éternelle barrière : il fallut renoncer à nous voir. La lettre qu' il m' écrivit ne s' effacera jamais de ma mémoire. " tout est perdu pour moi, ma chère Lucile : on m' arrache mon unique bien. Je viens de me jeter aux pieds de mon père ; je viens de le conjurer, en les baignant de mes larmes, de renoncer à ce procès funeste ; il m' a reçu comme un enfant. J' ai protesté que votre fortune m' était sacrée, que la mienne me serait odieuse : il a traité mon désintéressement de folie. Les hommes ne conçoivent pas qu' il y ait quelque chose au-dessus des richesses. Et qu' en ferais-je si je vous perds ! Un jour, dit-on, je m' applaudirai que l' on ne m' ait pas

p212

écouté. Si je croyais que l' âge, ou ce qu' on appelle la raison, pût jusque-là dégrader mon

âme, je cesserais de vivre dès à présent, effrayé de mon avenir. Non, ma chère Lucile, non ; tout ce que je suis est à vous. Les lois auraient beau m'attribuer une partie de votre héritage ; mes lois sont dans mon coeur, et mon père y est condamné. Pardon mille fois, des chagrins qu' il vous cause. à dieu ne plaise que je fasse des voeux criminels ! Je retrancherais de mes jours pour ajouter à ceux de mon père : mais si jamais je suis le maître de ces biens qu' il accumule, et dont il veut m' accabler malgré moi, tout sera bientôt réparé. Cependant je suis privé de vous. On disposera peut-être du coeur que vous m' avez donné. Ah ! Gardez-vous d' y consentir jamais : pensez qu' il y va de ma vie ; pensez que nos sermens sont écrits dans le ciel. Mais résisterez-vous à la volonté impérieuse d' une mère ? Je frémis : rassurez-moi, au nom de l' amour le plus tendre. "

-vous lui répondîtes, sans doute ? -oui, madame ; mais en peu de mots.

" je ne vous reproche rien. Je suis malheureuse ; mais je sais l' être : apprenez de moi à souffrir. "

pendant le procès était engagé, et se poursuivait

p213

avec chaleur. Un jour, hélas ! Jour terrible ! Comme ma mère lisait, en frémissant, un mémoire publié contre elle, quelqu' un demanda à me parler. Qu' est-ce, dit-elle ? Faites entrer. Le domestique, interdit, hésite quelque temps, se coupe dans ses réponses, et finit par avouer qu' il est chargé d' un billet pour moi. -pour ma fille ! Et de quelle part ? J' étais présente. Jugez de ma situation ; jugez de l' indignation de ma mère, en entendant nommer le fils de celui qu' elle appelait son persécuteur. Si elle eût daigné lire ce billet, qu' elle renvoya sans l' ouvrir, peut-être en eût-elle été attendrie ; elle eût vu du moins que rien au monde n' était plus pur que nos sentimens. Mais, soit que le chagrin où ce procès l' avait plongée ne demandât qu' à se répandre, soit qu' une secrète intelligence entre sa fille et ses ennemis fût à ses yeux un crime réel, il n' y eut point d' opprobres dont je ne fusse accablée. Je tombai confondue aux pieds de ma mère, et je subis l' humiliation de ses reproches, comme si je les avais mérités. Il fut décidé sur-le-champ que j' irais cacher dans un

cloître ce qu' elle appelait ma honte et la sienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut défense de me laisser voir personne ; et j' y fus trois mois entiers, comme si ma famille et le monde avaient été anéantis pour moi. La première et la seule

p214

visite que je reçus, fut celle de ma mère. Je pressentis, dans ses embrassemens, l' arrêt qu' elle venait me prononcer. Je suis ruinée, me dit-elle dès que nous fûmes seules : l' iniquité a prévalu ; j' ai perdu mon procès, et avec lui tout moyen de vous établir dans le monde. Il reste à peine à mon fils de quoi soutenir sa naissance. Pour vous, ma fille, c' est ici que Dieu vous a appelée ; c' est ici qu' il faut vivre et mourir ; demain vous prenez le voile. à ces mots, appuyés d' un ton froidement absolu, mon coeur fut saisi, ma langue glacée ; mes genoux ployèrent sous moi, et je tombai sans connaissance. Ma mère appela du secours, et saisit cet instant pour se dérober à mes larmes. Revenue à la vie, je me trouvai environnée de ces filles pieuses dont je devais être la compagne, et qui m' invitaient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet état, si fortuné pour une âme innocente et libre, n' offrit à mes yeux que des combats, des parjures et des remords. Un abîme allait s' ouvrir entre mon amant et moi ; je me sentais arracher la plus chère partie de moi-même ; je ne voyais plus autour de moi que le silence et le néant ; et dans cette solitude immense, dans cet abandon de la nature entière, je me trouvais en présence du ciel, le coeur plein de l' objet aimable qu' il fallait oublier pour

p215

lui. Ces saintes filles me disaient, de la meilleure foi, tout ce qu' elles savaient des vanités du monde ; mais ce n' était pas au monde que j' étais attachée : le désert le plus horrible eût été pour moi un séjour enchanté, avec celui que je laissais dans ce monde qui ne m' était rien. Je demandai à revoir ma mère. Elle feignit d' abord d' avoir pris mon évanouissement pour un accident naturel. -non, madame, c' est l' effet de la situation violente où vous m' avez mise ;

car il n' est plus temps de feindre. Vous m' avez donné la vie, vous pouvez me l' ôter ; mais, ma chère mère, ne m' avez-vous conçue dans votre sein que comme une victime dévouée au supplice d' une mort lente ? Et à qui me sacrifiez-vous ! Ce n' est point à Dieu : je sens qu' il me rejette : il ne veut que des victimes pures, des sacrifices volontaires : il est jaloux des offrandes qu' on fait ; et le coeur qui se donne à lui ne doit plus être qu' à lui seul. Si la violence me conduit à l' autel, le parjure, le sacrilège m' y attendent. -que dites-vous, malheureuse ? -une vérité terrible que m' arrache le désespoir. Oui, madame, mon coeur s' est donné sans votre aveu ; Dieu seul peut rompre le lien qui l' attache. - allez, fille indigne, allez vous perdre, je ne vous connais plus. -ma mère, au nom de votre sang, ne m' abandonnez pas ; voyez mes larmes,

p216

mon désespoir ; voyez l' enfer ouvert à mes pieds. -c' est donc ainsi qu' un amour funeste te fait voir l' asile de l' honneur, le port tranquille de l' innocence ! Qu' est-ce donc que le monde à tes yeux ? Apprends que ce monde n' a qu' une idole ; c' est l' intérêt. Tous les hommages sont pour les heureux : l' oubli, l' abandon, le mépris sont le partage de l' infortune. Ah, madame ! Séparez de cette foule corrompue celui... -celui que vous aimez, n' est-ce pas ? Je vois ce qu' il a pu vous dire. Il n' est point complice de l' iniquité de son père ; il la désavoue ; il vous plaint ; il veut réparer le tort qu' on vous a fait. Promesses vaines, discours de jeune homme, qui seront oubliés demain. Mais fût-il constant dans son amour et fidèle dans ses promesses, son père est jeune, il vieillira, car les méchants vieillissent ; et cependant l' amour s' éteint, l' ambition parle, le devoir commande, un grade, une alliance, une fortune viennent s' offrir, et l' amante crédule et trompée devient la fable du public. Voilà le sort qui vous attendait : votre mère vous en a sauvée. Je vous coûte aujourd' hui des larmes ; mais vous me bénirez un jour. Je vous laisse, ma fille : préparez-vous au sacrifice que Dieu vous demande. Plus ce sacrifice sera pénible, et plus il sera digne de lui.

p217

Que vous dirai-je, madame ? Il fallut m' y résoudre. Je pris ce voile, ce bandeau, j' entrai dans la voie de la pénitence ; et, pendant ce temps d' épreuves où l' on est libre encore, je me flattai de me vaincre moi-même, et je n' attribuai mon irrésolution et ma faiblesse qu' à la funeste liberté de pouvoir revenir sur mes pas. Il me tardait de me lier par un serment irrévocable. Je le fis, ce serment ; je renonçai au monde ; c' était peu de chose. Mais, hélas ! Je renonçai à mon amant ; c' était plus pour moi que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux, mon âme, errante sur mes lèvres, semblait prête à m' abandonner. à peine avais-je eu la force de me traîner au pied des autels ; mais il fallut qu' on m' en retirât expirante. Ma mère vint à moi, transportée d' une joie cruelle. Pardonnez-moi, mon dieu ; je la respecte, je l' aime encore, je l' aimerai jusqu' au dernier soupir. Ces paroles de Lucile furent coupées par ses sanglots, et deux ruisseaux de larmes inondèrent son visage. Le sacrifice était consommé, reprit-elle après un long silence : j' étais à Dieu, je n' étais plus à moi-même. Tous les liens des sens devaient être rompus. Je venais de mourir pour la terre, j' osais le croire ainsi. Mais quelle fut ma frayeur, en entrant dans l' abîme de mon

p218

âme, j' y retrouvai l' amour, mais l' amour furieux et coupable, mais l' amour honteux et désespéré, l' amour révolté contre le ciel, contre la nature, contre moi-même, consumé de regrets, déchiré de remords, et transformé en rage. Qu' ai-je fait ! M' écriai-je mille fois, qu' ai-je fait ! Ce mortel adoré, que je ne devais plus voir, s' offrit à ma pensée avec tous ses charmes. Le noeud fortuné qui devait nous unir, tous les instans d' une vie délicieuse, tous les mouvemens de deux coeurs que le trépas seul eût séparés, se présentèrent à mon âme éperdue. Ah, madame ! Quelle image désolante ! Il n' est rien que je n' aie fait pour l' effacer de mon souvenir. Depuis cinq ans je l' écarte et la revois sans cesse : en vain je m' arrache au sommeil qui me la retrace, en vain je me dérobe à la solitude où elle m' attend ; je la retrouve au pied des autels, je la porte au sein de Dieu même. Cependant ce dieu de clémence a pris enfin pitié de moi. Le temps, la raison,

la pénitence ont affaibli les premiers accès de cette passion criminelle : mais une langueur douloureuse en a pris la place. Je me sens mourir à chaque instant ; et le plaisir d'approcher du tombeau est le seul que je goûte encore. ô ma chère Lucile ! S'écria Madame De Clarence après l'avoir entendue, qui de nous est la plus à plaindre ? L'amour a fait vos malheurs et

p219

les miens : mais vous avez aimé le plus tendre, le plus fidèle, le plus reconnaissant des hommes ; et moi, le plus perfide, le plus ingrat, le plus cruel qui fût jamais : vous vous êtes donnée au ciel, je me suis livrée à un lâche ; votre retraite a été un triomphe, la mienne est un opprobre : on vous pleure, on vous aime, on vous respecte ; on m'outrage, et on me trahit. De tous les amans, le plus passionné avant l'hymen, ce fut le marquis de Clarence. Jeune, aimable, séduisant à l'excès, il annonçait le naturel le plus heureux ; il promettait toutes les vertus, comme il avait toutes les grâces. La docile facilité de son caractère recevait si vivement l'impression des sentimens honnêtes, qu'ils semblaient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut, hélas ! Trop aisé de m'inspirer l'amour qu'il croyait avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages, s'accordaient avec ce penchant mutuel ; et mes parens, qui l'avaient vu naître, consentirent à le couronner. Deux ans se passèrent dans l'union la plus tendre. ô Paris ! ô théâtre des vices ! ô funeste écueil de l'amour, de l'innocence et de la vertu ! Mon mari, qui jusqu'alors n'avait vu ceux de son âge qu'en passant, et pour s'amuser, disait-il, de leurs travers et de leurs ridicules, respira insensiblement le poison de leur

p220

exemple. L'appareil bruyant de leurs rendez-vous insipides, les confidences mystérieuses de leurs aventures, les récits fastueux de leurs vains plaisirs, les éloges prodigués à leurs indignes conquêtes, excitèrent d'abord sa curiosité. La douceur d'une union innocente et paisible n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je

n' avais que les talens que donne une éducation vertueuse ; je m' aperçus qu' il m' en désirait davantage. Je suis perdue, dis-je en moi-même ; mon coeur ne suffit plus au sien. En effet, son assiduité ne fut dès-lors qu' une bienséance : ce n' était plus par goût qu' il préférait ces doux entretiens, ces tête à tête délicieux pour moi, au flux et reflux d' une société tumultueuse. Il m' invita lui-même à me dissiper, pour l' autoriser à se répandre. Je devins plus pressante ; je le gênais. Je pris le parti de le laisser en liberté, afin qu' il pût me souhaiter et me revoir avec plaisir, après une comparaison que je croyais devoir être à mon avantage. Mais de jeunes corrupteurs se saisirent de cette âme, par malheur trop flexible ; et, dès qu' il eut trempé ses lèvres dans la coupe empoisonnée, son ivresse fut sans remède, et son égarement sans retour. Je voulus le ramener ; il n' était plus temps. Vous vous perdez, mon ami, lui dis-je ; et, quoiqu' il me soit affreux de me voir enlever

p221

un époux qui faisait mes délices, c' est plus pour vous que pour moi-même que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n' est pas. De faux biens, de honteux plaisirs ne rempliront jamais votre âme. L' art de séduire et de tromper est l' art de ce monde qui vous enchante : votre épouse ne le connaît point ; vous ne le connaissez pas mieux qu' elle. Ce manège infâme n' est pas fait pour nos coeurs ; le vôtre se laisse égarer dans son ivresse ; mais son ivresse n' aura qu' un temps ; l' illusion se dissipera comme les vapeurs du sommeil ; vous reviendrez à moi, vous me trouverez la même. L' amour indulgent et fidèle vous attend au retour : tout sera oublié. Vous n' aurez à craindre de moi ni reproche, ni plainte. Heureuse si je vous console de tous les chagrins que vous m' aurez causés ! Mais vous, qui connaissez le prix de la vertu, et qui en avez goûté les charmes ; vous, que le vice aura précipité d' abîme en abîme ; vous qu' il renverra, peut-être avec mépris, cacher auprès de votre épouse les jours languissants d' une vieillesse prématurée, le coeur flétri par la tristesse, l' âme en proie aux cruels remords : comment vous réconcilierez-vous avec vous-même ? Comment pourrez-vous goûter encore le plaisir pur d' être aimé de moi ! Hélas ! Mon amour même sera votre supplice.

Plus cet amour sera vif et tendre, plus il sera humiliant pour vous. C' est là, mon cher marquis, c' est là ce qui me désole et m' accable. Cessez de m' aimer, j' y consens ; je vous le pardonne, puisque j' ai cessé de vous plaire ; mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendresse, et soyez du moins tel que vous n' ayez point à rougir à mes yeux. Le croiriez-vous, ma chère Lucile ? Une plaisanterie fut sa réponse. Il me dit que je parlais comme un ange, et que cela méritait d' être écrit. Mais voyant mes yeux se remplir de larmes : ne fais donc pas l' enfant, me dit-il, je t' aime, tu le sais ; laisse-moi m' amuser de tout, et sois sûre que rien ne m' attache. Cependant d' officieux amis ne manquèrent pas de m' instruire de tout ce qui pouvait me désoler et me confondre. Hélas ! Mon époux lui-même se lassa bientôt de se contraindre et de me flatter. Je ne vous dirai point, ma chère Lucile, tout ce que j' ai souffert d' humiliations et de dégoûts. Vos peines auprès des miennes vous sembleraient encore légères. Imaginez, s' il est possible, la situation d' une âme vertueuse et passionnée, vive et délicate à l' excès, qui reçoit tous les jours de nouveaux outrages de celui qu' elle aime uniquement ; qui vit pour lui

seul encore quand il ne vit plus pour elle, quand il ne rougit pas de vivre pour des objets dévoués au mépris. J' épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée, abandonnée, sacrifiée par mon mari, je dévorais ma douleur en silence ; et, si j' étais l' objet des railleries de quelques sociétés sans mœurs, un public plus compatissant et plus estimable me consolait par sa pitié. Je jouissais du seul bien que le vice n' avait pu m' ôter, d' une réputation sans tache. Je l' ai perdue, ma chère Lucile. La méchanceté des femmes, que mon exemple humiliait, n' a pu me voir irréprochable. On a interprété comme on a voulu ma solitude et ma tranquillité apparente ; on m' a donné le premier homme qui a eu l' impudence

de laisser croire qu' il était bien reçu de moi.
Mon mari, pour qui ma présence était un reproche continuel, et qui ne se trouvait pas encore assez libre, a pris, pour s' affranchir de ma douleur importune, le premier prétexte qu' on lui a présenté, et m' a exilée dans l' une de ses terres. Inconnue au monde, loin du spectacle de mes malheurs, j' avais du moins dans ma solitude la liberté de répandre des larmes. Mais le cruel m' a fait annoncer que je pouvais choisir un couvent ; que la terre de Florival était vendue, et qu' il fallait m' en retirer.
Florival !

p224

Interrompit Lucile toute émue. C' était mon exil, reprit la marquise. -ah, madame ! Quel nom avez-vous prononcé ? -le nom que portait mon époux avant d' acquérir le marquisat de Clarence. -qu' entends-je ! ô juste ciel ! Est-il possible ! S' écria Lucile en se précipitant dans le sein de son amie. -qu' avez-vous donc ? Quel trouble ! Quelle soudaine révolution ! Lucile, reprenez vos sens. -quoj, madame ! Florival est donc le perfide, le scélérat qui vous trahit et vous déshonore ? -vous est-il connu ? -c' est lui, madame, que j' adorais ; que je pleure depuis cinq ans, lui qui aurait eu mes derniers soupirs ! -que dites-vous ! -c' est lui, madame. Hélas ! Quel eût été mon sort ! à ces mots, Lucile se prosternant le visage contre terre : ô mon dieu ! Dit-elle, ô mon dieu ! C' est vous qui me tendiez la main. La marquise confondue ne pouvait revenir de son étonnement. N' en doutez pas, dit-elle à Lucile, les desseins du ciel sont marqués visiblement sur nous ; il nous réunit, il nous inspire une confiance mutuelle, il ouvre nos coeurs l' un à l' autre, comme deux sources de lumières et de consolation. Eh bien ! Ma digne et tendre amie, tâchons d' oublier ensemble, et nos malheurs, et celui qui les cause.
Dès ce moment, la tendresse et l' intimité de

p225

leur union furent extrêmes. Leur solitude eut pour elles des douceurs qui ne sont connues

que des malheureux. Mais bientôt après, ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçait les jours du marquis. Ses égaremens lui coûtaient la vie. Au bord du tombeau, il demandait sa vertueuse épouse. Elle s'arrache des bras de sa compagne désolée ; elle accourt ; elle arrive ; elle le trouve expirant. ô vous, que j'ai tant et si cruellement outragée, dit-il en la reconnaissant, voyez le fruit de mes désordres ; voyez la plaie épouvantable dont la main de Dieu m'a frappé. Si je suis digne encore de votre pitié, élevez au ciel une voix innocente, et présentez-lui mes remords. Sa femme éperdue voulut se jeter dans son sein. éloignez-vous, lui dit-il, je me fais horreur ; mon souffle est le souffle de la mort. Il ajoute, après un long silence : me reconnais-tu, dans l'état où m'a réduit le crime ? Est-ce là cette âme pure, qui se confondait avec la tienne ? Est-ce là cette moitié de toi-même ? Est-ce là ce lit nuptial, qui me reçut digne de toi ? Perfides amis, détestables enchanteresses, venez, voyez, et frémissiez ! ô mon âme ! Qui te délivrera de cette prison hideuse ! Monsieur, demandait-il à son médecin, en ai-je pour long-temps encore ?

p226

Mes douleurs sont intolérables. Ne me quitte pas, ma généreuse amie ; je tomberais sans toi dans le plus affreux désespoir... mort cruelle, achève, achève d'expié ma vie. Il n'est point de maux que je ne mérite : j'ai trahi, déshonoré, persécuté lâchement l'innocence et la vertu même.

Madame De Clarence, dans les convulsions de sa douleur, faisait à chaque instant de nouveaux efforts pour se précipiter sur ce lit d'où l'on tâchait de l'éloigner. Enfin, le malheureux expira les yeux attachés sur elle, et sa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La seule consolation dont Madame De Clarence fût capable, était la confiance religieuse que lui inspirait une si belle mort. Il fut, disait-elle, plus fragile que coupable. Le monde l'avait égaré par les plaisirs, Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frappé, il lui pardonne. Oui, mon époux, mon cher Clarence, s'écriait-elle, dégagé des liens du sang et du monde, tu m'attends dans le sein de ton dieu. L'âme remplie de ces saintes idées, elle vint

se réunir à son amie, qu' elle trouva au pied des autels. Le coeur de Lucile fut déchiré au récit de cette mort cruelle et vertueuse. Elles pleurèrent

p227

ensemble pour la dernière fois ; et, quelque temps après, Madame De Clarence consacra à Dieu, par les mêmes voeux que Lucile, ce coeur, ces charmes, ces vertus, dont le monde n' était pas digne.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)